U d'/of OTTAWA
39003003294492

LA LITTÉRATURE MODERNE

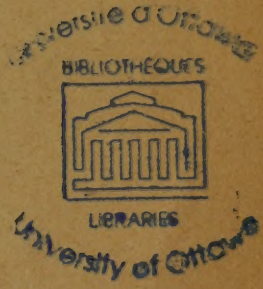
2334

LES ECUMEURS DE RIVIERES

L
9F,
17

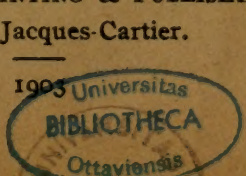
PAR

PAR PAUL SAUNIERE



MONTREAL :
THE MONTREAL PRINTING & PUBLISHING CO.
42 Place Jacques-Cartier.

1903



PQ
2423.
S326E2
1903

L
9F
7

Les ECUMEURS de RIVIERES

I

LES DEUX VOISINS

Je défie les touristes, je défie même beaucoup des habitants de Paris, qui ont une fois suivi le boulevard de Sébastopol, de soupçonner qu'il y a tout près de là une rue qui se nomme rue de Venise, et de soupçonner surtout ce qu'est la rue de Venise.

Elle commence pourtant rue Beaubourg et aboutit au boulevard lui-même. Il est vraie que c'est une ruelle bien plutôt qu'une rue, et qu'on l'a traversée avant même de songer à s'inquiéter du nom qu'elle porte.

Petite, étroite, courte, sans horizon, presque sans ciel, c'est une des rues du vieux Paris les plus horribles que l'on puisse imaginer, en dépit des tentatives d'alignement qui en ont déjà élargi l'entrée.

Néanmoins, la rue de Venise est habitée, et fort probablement par de très-honnêtes gens, car tout le monde ne peut pas demeurer sur le boulevard de Sébastopol.

A l'époque où se passe cette histoire, c'est-à-dire au commencement de l'année 1870, deux des personnages qui vont jouer un rôle dans ce récit dramatique occupaient dans la même maison deux petits appartements situés l'un au-dessus de l'autre, et composés chacun d'une chambre à coucher et d'un cabinet.

En s'aventurant à tâtons dans une allée sombre, étroite et humide, on arrivait à un escalier non moins sombre, no nmoins étroit, non moins humide, au fond duquel des ouvertures qui avaient la prétention d'être des fenêtres, laissaient parcimonieusement pénétrer un jour blafard et douteux.

Au risque de se rompre vingt fois le cou, on finissait par atteindre le faîte de l'escaliier, et après avoir péniblement grimpé quatre étages, on mettait enfin le pied sur un palier.

Sur ce palier, les yeux habitués à l'obscurité découvraient à la longue une porte. La clef est dans la serrure; il nous suffira donc de la tourner. C'est là. Entrons.

La chambre dans laquelle on pénètre est assez grande. Elle est éclairée par une fenêtre à guillotine, garnie d'innombrable petits carreaux, devant lesquels pend un rideau de mousseline usé, mais patiemment reprisé. Cela témoigne d'une certaine pauvreté et aussi d'une laborieuse industrie.

Dans cette pièce, en effet, tout est pauvre, mais tout est propre.

La commode en bois de noyer vulgaire est luisante, et les cuivres brillent d'un aussi vif éclat que s'il sortaient de la boutique du marchand. La table de bois blanc se cache sous une toile cirée, imitant assez vaguement l'acajou, mais soigneusement bordée. Les deux chaises de paille laissent clairement deviner aussi que la main qui les frotte ou les bat habituellement n'est point paresseuse.

Aujourd'hui, il y a bien un peu de poussière sur les meubles, sur la pendule noire et sur les flambeaux de cuivre qui ornent la cheminée, mais on en trouve immédiatement l'explication, pour peu qu'on jette sur le lit le même regard investigateur.

Ce lit est également en noyer, assez confortablement garni d'une paillasse, d'un matelas un peu mince et d'un traversin. Les draps, fort blancs, sont en grosse toile et rapiéciés en plus de vingt endroits. — Toujours la même lutte entre la misère et la propreté.

Sur ce lit une femme gît, étendue, immobile, et les yeux fermés.

Au premier abord, on lui donnerait cinquante ans environ; mais, en l'examinant avec attention, on s'aperçoit que les privations et la maladie ont flétri le teint, creusé les traits et sillonné de rides précoces ce visage décoloré. Bien plus, en détaillant les lignes anguleuses de cette figure ravagée, on reconnaîtrait que cette femme a dû être jolie, sinon belle.

Cette vieillesse anticipée est évidemment le résultat d'un travail ingrat, de la misère, des privations, et probablement aussi de profonds chagrins. C'est de tout cela que cette femme est malade, qu'elle souffre, qu'elle meurt.

Au chevet du lit, à côté d'une table de nuit en noyer, sur laquelle fume un bol de tisane, dans un vieux fauteuil recouvert d'antique velours d'Utrecht jaune à ra-

mages, est enfoncé un être difforme, bossu, malingre, dont la tête disproportionnée, mais jeune, intelligente, fine, résolue, semble reposer presque directement sur deux jambes torses et grèles.. Silencieux et réfléchi, il lit, ou plutôt il fait semblant de lire le journal qu'il tient à la main; mais ses regards, obstinément fixés dans le vide, attestent une profonde préoccupation.

De temps en temps, il jette sur le lit un coup d'œil anxieux, pousse un soupir douloureux, et reprend sa lecture, ou du moins le cours de ses réflexions amères.

A droite, une porte entre-bâillée permet d'entrevoir un obscur petit cabinet, meublé d'un lit de sangle, de son matelas, et d'une chaise, — la chambre de ce pauvre garçon, sans doute.

En ce moment, la malade ouvre les yeux, se tourne péniblement vers lui, et l'appelle d'une voix éteinte:

— Adolphe!

Avec une vivacité qu'on n'aurait pas soupçonnée, il bondit joyeusement auprès d'elle.

— Voilà, mère!

— J'ai soif, mon garçon.

Avec une sollicitude touchante, Adolphe souleva la mourante, et, de l'autre, approcha de ses lèvres le bol de tisane, dont il lui fit boire la moitié doucement et par petites gorgées.

— Merci, murmura sa mère, dont la tête se renversa lourdement sur le bras de son fils.

Il l'appuya sur le traversin avec des précautions infinies, dégagea son bras et revint prendre place sur le fauteuil, sans quitter des yeux la pauvre femme.

Epuisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle avait de nouveau fermé se paupières alourdies et repris son immobilité.

Tout à coup des pas précipités se firent entendre dans l'escalier.

A peine Adolphe s'était-il levé pour s'informer des motifs de ce bruit inaccoutumé, que la porte extérieure s'ouvrit bruyamment et que deux hommes de mine suspecte firent irruption dans la chambre.

— Eh ! Dodophe ! cria le plus jeune. Enfin te v'là donc !

Adolphe fronça terriblement les ourcils.

— Ginglard ! Bouteleux ! Vous ici ! fit-il. Silence, ajouta-t-il en étouffant sa colère.

— Qué qu'y a donc ? demanda Ginglard avec mystère.

Pour toute réponse, le jeune bossu montra d'un geste désespéré le lit sur lequel agonisait sa mère.

— C'est donc pour çà que t'es pas venu au rendez-vous d'à ce matin ? dit Bouteleux.

Adolphe fit de la tête un signe douloureusement affirmatif.

— Et ce soir... est-ce qu'on te verra ?

— Non.

— T'as tort, mon vieux, il paraît qu'il y a un coup superbe à faire du côté d'Bezons.

— Veux-tu te taire, animal ! s'écria Adolphe en lui posant la main sur la bouche.

En même temps il se tourna avec inquiétude vers la mourante, comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien entendu.

Rassuré par son immobilité, il désigna d'un geste impérieux la porte aux deux visiteurs.

— Ainsi, on n'te verra pas ? demanda encore Ginglard.

Au lieu de répondre, Adolphe les repoussa violemment.

— Vous en irez-vous ! rugit-il d'une voix étranglée.

— C'est bon, mon petit Apollon... on s'en va, ricana Bouteleux, en haussant les épaules ; mais t'as tort. Vrai, t'as tort ! Après tout, not' part n'en s'ra qu'plus ronde. Tant pis pour toi !

Et il entraîna Ginglard, qui jetait sur la patiente un regard de commisération.

En les voyant partir, le jeune homme poussa un soupir de soulagement. Au même instant, le malade l'appela d'un ton dolent.

Adolphe devint livide et se prit à trembler.

— Mon Dieu ! gémit-il. Elle a tout entendu !

Et il tomba à deux genoux devant la mourante.

La pauvre femme jeta sur son enfant un regard alngui.

— Il y avait quelqu'un ici, tout à l'heure, dit-elle. Est-ce que le médecin est venu ?

— Oui, répondit Adolphe avec empressement. Il sort d'ici.

Eh bien, s'est-il enfin prononcé ?

— Oui, oui, affirma vivement le petit bossu, dont le cœur battait à lui rompre la poitrine, il m'a assuré que tu allais mieux.

Elle secoua la tête avec incrédulité.

— Tu ne me crois pas ? demanda son fils.

— Hélas ! non, mon cher enfant.

Et comme celui-ci se redressant d'un air effrayé :

— Oh ! reprit-elle, je sais bien que si cela dépendait de toi je serais bientôt sur pied, mais tu n'y peux rien, mon garçon... malheureusement.

— Te voilà encore dans tes idées noires, fit Adolphe avec un accent de tendre reproche.

— Tu te trompes, mon enfant, je ne peux pas avoir de ces idées-là quand tu es à côté de moi. Ce serait méconnaître la tendre sollicitude avec laquelle tu me disputes à la mort depuis quatre longues années.

— N'est-ce pas tout naturel ? répliqua le jeune bossu.

— Je sais bien que c'est naturel, mais combien d'autres, à ta place, sacrifieraient leur devoir à leur intérêt ou à leur plaisir. Voilà près d'un mois que tu ne tra-

vailles pas, mon cher enfant ! Et ce n'est pas pendant tes rares et courtes absences que tu as pu gagner de quoi payer les visites du médecin, les notes exorbitantes du pharmacien.

— C'est vrai, mère, mais je te l'ai dit, M. Durand est venu à notre secours.

— Ah ! c'est un digne homme que ton patron ! Chaque fois que nous avons été dans le besoin, il nous a généreusement secourus. Aussi, je serais allée souvent le remercier, si tu m'en avais pas toujours empêchée.

Adolphe devint écarlate.

— C'est que je le connais... balbutia-t-il avec embarras. Ça l'aurait gêné, ce brave homme ! Il m'avait menacé de me renvoyer, si je te disais même que cet argent nous venait de lui.

— C'est égal, mon garçon, je n'aurais pas dû t'écouter, et si tu m'avais seulement donné son adresse...

— Aussi je ne te l'ai pas donnée.

— Tu n'as pas mieux fait pour cela. Je me reproche presque d'avoir accepté si froidement les bienfaits de ce généreux inconnu. Et quand je pense qu'il y a près de quatre ans que cela dure !... quatre ans que je suis toujours malade, que je suis incapable de gagner ma vie... quatre ans que je suis à ta charge !...

— Eh bien ! chacun son tour, c'est trop juste, riposta Adolphe. Qu'as-tu fait toi, jusqu'à ce que j'aie atteint mes dix-huit ans ? Ne m'as-tu pas élevé, nourri, choyé ? N'as-tu pas payé mon apprentissage de relieur ?

— Hélas ! cher enfant. Que n'ai-je pu faire davantage ?

— Qu'aurais-tu donc voulu faire de plus ? Tu as passé pour suffire à ce labeur les jours et les nuits ? tu as usé tes forces, ta santé, de sorte que si tu es clouée aujourd'hui sur ce lit de douleurs, c'est à cause de moi. Et tu crois que je puis oublier cela ?

— Oui, tu es bon, je le sais bien, fit la malade d'une voix attristée. L'amour que tu as pour moi est mon unique consolation; mais il y a une chose qui pèsera éternellement sur ma conscience, sur mon repos...

— Laquelle? demanda vivement Adolphe.

— C'est de t'avoir laissé grandir tel que tu es, c'est de te laisser seul en ce monde, contrefait, bossu, objet de la risée, sinon du mépris public, quand, avec un peu d'argent, il aurait été si facile...

— Mais puisque tu n'en avais pas, pauvre mère!

— C'est précisément ce que je regrette, mon cher ami. Les médecins m'avaient déclaré dans ton enfance qu'en suivant la méthode orthopédique je parviendrais à corriger la difformité dont tu étais déjà menacé, et qui de jour en jour s'est accentuée davantage. Ah! Dieu m'est témoin que pour arriver à ce résultat j'aurais fait tous les sacrifices, mais je n'ai jamais pu réunir le quart de la somme nécessaire! J'ai usé mes yeux à pleurer au moins autant qu'à travailler, quand j'ai compris que cette tâche était au-dessus de mes forces.

— Bah! voilà bien de quoi te désoler, fit en riant Adolphe. Les bossus ne sont-ils pas tous gens d'esprits? C'est une grâce d'état, cela, mère, tu le sais bien.

— Raille tant que tu voudras, répondit soucieusement la malade, mais on ne vit pas d'esprit, ici-bas, quand on est sans fortune et presque sans éducation. Pour lutter, dans de telles conditions, il faut être robuste avant tout. Or, tu as de l'esprit, soit: tu es adroit, tu es agile, je le veux bien, mais tu es faible, mon enfant.

Tiens! on ne peut pas tout avoir, riposta gaîment Adolphe. Avec la moitié des qualités que tu me reconnais, on peut déjà se tirer d'affaire.

— C'est dans cet espoir que je t'ai fait apprendre un métier facile, ou du moins qui ne soit pas au-dessus de tes forces. Dans quel embarras j'étais! Que de gens j'ai

consultés avant de me décider à faire de toi un relieur. Il n'y avait guère qu'un état, qui me séduisît plus, c'était celui d'horloger. Malheureusement l'apprentissage coûtait trop cher ; l'argent m'a manqué. L'argent ! toujours l'argent !

— Oh ! ma foi ! relieur ou horloger... fit négligemment le petit bossu.

— Pourvu que l'on gagne honorablement sa vie, tu as raison, dit la malade. Aussi, tu ne te figures pas les tourments que tu m'as causés pendant ton apprentissage ! Ton patron me disait que tu étais paresseux, flâneur, que tu perdais tout ton temps, que tu ne ferais jamais rien de bon... J'étais réellement inquiète de ton avenir !

Adolphe se détourna avec embarras.

— Oh ! ce n'est pas un reproche, reprit-elle. Tu as joliment mis d'eau dans ton vin depuis cette époque ! Pourtant, ton second patron m'en disait tout autant sur ton compte. Ce n'est que du jour où tu es entré chez M. Durand que tu es devenu sage, raisonnable, travailleur...

Le jeune bossu baissa les yeux et toussa bruyamment.

— C'est que tu avais senti enfin que le travail est la base de toute honnêteté, n'est-ce pas ? poursuivit sa mère. C'est que tu m'aimais, c'est que tu me voyais hors d'état de suffire même à mes besoins. Oh ! combien j'ai remercié Dieu quand j'ai vu se produire en toi un changement si radical ! Il est vrai qu'il me devait bien cela, après tout ce que j'avais souffert...

Pendant la fin de cette conversation, Adolphe avait entièrement perdu contenance. Son visage s'était rembruni, ses sourcils s'étaient contractés, ses regards lançaient des éclairs de colère.

— Qu'as-tu ? interrogea la pauvre femme. Je t'ai dit que je ne te reprocherais rien. Quel grief pourrais-je avoir contre toi, en effet ? Ai-je jamais manqué de rien ?

N'as-tu pas pourvu à tous mes besoins? N'as-tu pas satisfait jusqu'aux caprices insensés, relativement onéreux parfois, que m'inspirait la maladie? Et tout cela par le fruit de ton travail le plus souvent... car enfin M. Durand ne nous est venu en aide que dans des circonstances critiques, comme celles où nous sommes en ce moment et tu t'es acquitté chaque fois envers lui; tu me l'as affirmé du moins...

— C'est la vérité, mère, fit Adolphe d'une voix sourde; mais chaque fois que j'entends récapituler ainsi les douloureuses épreuves par lesquelles tu as passé, c'est plus fort que moi, je ne puis m'empêcher de songer à celui qui t'a vouée à cette honte, à cette misère...

— Encore! soupira la malade.

Oui toujours, reprit Adolphe avec force. Je ne puis pas oublier, moi, que si tu t'es débattue si longtemps dans ces souffrances, c'est par la faute d'un misérable...

— Mais c'est ton père, malheureux! s'écria la pauvre femme avec effroi.

— Mon père, cet homme! Est-ce que je porte son nom? Est-ce que je connais même ce nom, derrière lequel il abrite tant d'indifférence et de lâcheté? Tu n'as jamais voulu le prononcer devant moi.

— C'est que la violence de tes paroles m'a épouvantée chaque fois qu'il a été question de lui.

— Oh! rassure-toi. Ce n'est pas pour moi que je lui en veux, c'est pour toi. Qu'il n'ait pas daigné me donner son nom, peu importe! On peut bien se passer de ça. Mais qu'il t'ait abandonnée, toi, fille honnête et mère exemplaire, voilà ce que je ne lui pardonne pas. Tout ce que je t'ai vu souffrir, pleurer de l'armes, passer de nuits à l'ouvrage, se retourne dans ma pensée contre cette homme qui t'a condamnée à cette éternelle torture, et qui, après t'avoir volé ton honneur, t'a volé ton bonheur, ton repos, ta santé, ta vie peut-être...

— Ecoute, mon enfant, tu m'effrayes, dit la malade. Veux-tu me jurer de pardonner à cet homme, de l'oublier, je te dirai alors son nom...

— Jamais, protesta énergiquement Adolphe.

— Tu refuses ?

— Si je te promettais, ce serait me parjurer.

— Alors, qu'il soit fait selon ta volonté. Ni vivante, ni morte, je ne veux que tu connaisses le nom de cet homme. Je l'ai aimé, je lui ai pardonné, ce n'est pas au moment de paraître devant Dieu que je livrerai mon secret. Tu te fies, pour le découvrir, à ces lettres sur lesquelles tu m'as surprise parfois à verser des larmes amères. Ces lettres, je veux les anéantir à l'instant. Elles sont là ,dans le tiroir de cette commode dont voici la clef. Prends-les, je l'exige.

Adolphe obéit docilement, ouvrit le meuble, en tira un paquet de sept ou huit lettres, qu'il serra d'une main convulsive, tandis que son regard brillait d'un éclair de haine.

— Brûle-les devant moi, reprit la mourante avec force.

Et, comme son fils hésitait :

— Je te l'ordonne, ajouta-t-elle.

Il fit quelques pas vers l'âtre, pendant que sa mère se penchait hors du lit pour épier ses moindres mouvements. Il plaça les papiers dans la cendre, prit une allumette et l'en approcha avec une obéissance qui surprit la moribonde.

Aussitôt la flamme s'éleva, le papier se tordit sous cette étreinte brûlante... puis il ne resta plus rien qu'un petit tas de cendres noirâtres, au milieu desquelles coururent encore de fugitives étincelles...

La pauvre femme poussa un grand soupir de joie, et se renversa tout à coup en arrière.

— Il ne le saura pas ! murmura-t-elle avec joie.

Sa tête retomba sur l'oreiller comme une massue.

Elle était morte !

Adolphe était resté accroupi devant la cheminée, comme pour contempler de plus près l'auto-da-fé dont sa mère le condamnait à se faire l'exécuteur.

Quand il la vit retomber si lourdement, quand il vit se fermer ces paupières bistrées, pendre le long du lit ce bras inerte, il se redressa de toute la hauteur de sa petite taille et bondit au chevet de la morte.

Il lui prit la main, l'appela d'une voix étranglée, et, s'apercevant qu'elle ne lui répondait pas, que pas un muscle ne tressaillait en elle, il se jeta sur son corps, en sanglotant, couvrit de baisers sa main tiède encore, ses yeux éteints, son front pâle, sa bouche décolorée.

— Mère ! mère ! criait-il entre chaque baiser.

Hélas ! que ne pouvait-elle entendre ces appels désespérés ! Malgré tout, il espérait que sa voix, ses larmes, ses embrassements auraient le don de la ranimer, car il ne renonça à ses tentatives de résurrection qu'en sentant ce cadavre insensible se refroidir sous ses lèvres brûlantes, ces doigts décharnés se glacer et se raidir entre les siens.

Alors il joignit pieusement sur la poitrine de la pauvre femme ces mains rigides. Puis il se laissa glisser sur les deux genoux.

— Fini, murmura-t-il avec accablement. C'est fini !

Un cri rauque déchira sa poitrine et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Abîmé dans sa douleur, il n'entendit pas qu'on frappait à la porte de la chambre, et ne répondit pas aux coups multipliés qui retentirent à des intervalles inégaux.

En dépit de ce silence, la porte s'ouvrit lentement, presque sans bruit, et un jeune homme de vingt-six ans au plus parut sur le seuil.

Il était grand et élancé, vêtu d'habits qui tenaient le milieu entre la classe ouvrière et la classe bourgeoise.

Le visage de ce jeune homme était beau ; son attitude pleine de grâce et de noblesse.

Avant d'entrer dans la chambre, il jeta sur le lit de la malade un regard attristé. Il aperçut ces mains jointes, et prosternés devant le cadavre, le corps affaissé du malheureux bossu, dont les cris et les sanglots avaient déjà frappé son oreille.

Il s'approcha lentement, se laissa tomber également à genoux devant la morte, et prit silencieusement la main d'Adolphe, qu'il serra dans la sienne avec une commisération sincère.

Cette étreinte amicale rappela à lui le malheureux orphelin. Il jeta un coup d'œil rapide sur celui qui venait l'arracher à sa douleur.

— Monsieur Raphaël ! s'écria-t-il avec une respectueuse déférence.

Il se leva et força le nouveau venu de se relever à son tour.

— Hélas ! monsieur, gémit-il. Vous le voyez, la sainte femme vient de rendre son âme à Dieu !

— Je m'y attendais, mon ami, répondit Raphaël. Depuis trois jours la chère dame avait été condamnée.

— Vous avez raison, monsieur ; mais j'espérais que le ciel aurait pitié de moi...

— Le ciel réserve à chacun d'étranges épreuves, fit soucieusement Raphaël. J'en sais quelque chose, mon pauvre graçon, moi qui ai vu mourir mon père à la peine... et dans quelles circonstances encore !... Mais que voulez-vous ?... à ces malheurs irréparables on ne saurait opposer autre chose qu'une amère résignation....

Il poussa un soupir douloureux, et demeura quelques instants absorbé dans une sombre rêverie. Mais il secoua énergiquement la tête comme pour s'arracher à cette préoccupation involontaire.

— Voyons, fit-il résolument : souffrir est bon, pleurer

est juste ; mais il y a des formalités à remplir. Vous n'avez pas fait la déclaration de décès à la mairie ?

— Pas encore.

— Avez-vous un parent qui s'acquittera de cette pénible mission ?

— Je n'ai pas de parent, répondit tristement le bossu.

— Ni d'ami intime ?

— Des amis intimes, moi ? fit Adolphe avec un sourire amer. Mais regardez-moi donc ; est-ce qu'on est l'ami d'une caricature comme moi ?

— La preuve qu'on peut l'être, reprit doucement Raphaël, c'est que je ne suis venu ici que pour me mettre à votre disposition.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, dit Adolphe avec vivacité, j'oubliais toutes les bontés dont vous m'avez comblé.

— Mais je ne vous ai comblé d'aucune bonté, se défendit Raphaël avec feu. A vous entendre, on pourrait croire que je suis quelque généreux philantrophe dans la bourse duquel vous avez puisé. Non, non. Nous habitons la même maison, j'ai ma mère auprès de moi comme vous aviez hier la vôtre ; je suis un ouvrier comme vous, voilà ce qui nous a rapprochés. La similitude de notre position, de nos occupations, de notre pauvreté, a été entre nos mères et nous le premier trait d'union. Pendant que nous nous rendions chacun de notre côté à l'atelier, les deux pauvres femmes travaillaient ensemble et échappaient ainsi aux dangers de la solitude, du chagrin... Q'ai-je fait pour vous que vous n'avez pas fait pour moi ? Je ne suis pas plus votre obligé que vous n'êtes le mien, ou bien alors je suis le vôtre à des titres égaux.

— Oh ! vous aurez beau dire, fit le bossu en hochant la tête, ce n'est pas la même chose. Madame votre mère est de bonne famille. Vous-même, vous avez reçu une

éducation qui n'est pas celle d'un ouvrier, à laquelle je n'ai jamais aspiré ni atteint moi-même. Votre intérieur, si simple que vous le jugiez, n'est pas davantage celui des gens de mon espèce. Quant aux services que vous avez rendus cent fois à ma pauvre mère et moi, s'ils ne se sont pas traduits en espèces, ils m'ont été plus sensibles et plus précieux cent fois, en raison de la délicatesse avec laquelle vous preniez à tâche de les dissimuler.

— Quels services? demanda Raphaël. Prétendez-vous parler d'une tasse de thé par ci, d'une tasse de chocolat par la...

— Je m'entends, répliqua finement le bossu — et je me comprends. C'est pourquoi je vous remercie encore et toujours de vos bontés.

— Allons, dit Raphaël, je m'aperçois que je n'aurai pas le dernier mot avec vous. En ce cas, permettez-moi de remplir les formalités auxquelles votre affliction vous empêche de songer... d'aller à la mairie faire la déclaration indispensable.

— Ah! c'est juste murmura Adolphe accablé.

— En outre, il faudra que vous me donniez l'adresse de M. Durand, votre patron...

— Pourquoi faire? demanda le bossu, qui devint pâle.

— Pour le prévenir, lui et ses ouvriers, afin qu'ils assistent à l'enterrement...

— Oh! c'est inutile, s'écria vivement Adolphe.

Raphaël le regarda avec surprise.

Le bossu devina ce qui se passa dans l'esprit du jeune homme.

— Ah! vous croyez que tout le monde est comme vous, fit-il. Vous vous imaginez que la douleur d'un bossu est chose à laquelle on compâtisse! Un bossu qui pleure! Allons donc, cela ne se serait jamais vu! Cela prêterait à rire plus encore que les saillies de son épine dorsale

ou de son esprit. Je ne veux pas donner ce spectacle au cadavre de ma pauvre mère. J'accompagnerai seul la voiture qui me la prendra pour jamais.

— Comme il vous plaira, dit Raphaël; mais vous me permettez bien, je l'espère...

— Oh! à vous, monsieur, tout est permis. Vous êtes le seul de tous ceux que j'ai connus qui ait bien voulu voir en moi un homme ou quelque chose d'approchant.

— A la bonne heure! mais pour parer à ces frais, demanda timidement Raphaël, avez-vous quelques économies?

— Rien, monsieur, je n'ai rien! La maladie de ma pauvre mère a tout dévoré: mon temps et mon argent; mais j'y pourvoirai d'ici à demain; je vendrai...

— Ne vendez rien, ne vous pressez pas, je vous avancerai ce qu'il faudra...

— Ah! monsieur, que de reconnaissance!...

— Bah! une heure de mon temps, une douzaine d'écus, et tout sera dit. Au revoir? fit Raphaël d'un ton léger.

Et il s'éloigna précipitamment, afin de se soustraire aux remerciements de son voisin.

Adolphe le reconduisit jusqu'à la porte et le regarda disparaître avec attendrissement.

— Ah! soupira-t-il, si j'avais rencontré partout cette charitable pitié...

Il revint lentement au chevet de la morte, et tira son mouchoir pour essuyer les pleurs qui s'échappaient de ses yeux.

Un paquet de papier soigneusement attaché vint rouler à ses pieds.

— Ah! les lettres de cet homme! murmura-t-il. Je les avais oubliées.

Soudain, son œil devint sec et s'alluma d'un éclair de haine.

D'une main agitée, il fit glisser la faveur qui retenait ces quelques lettres, et jeta sur chacune d'elles un regard rapide. Elles étaient toutes écrites de la même main et signées du même nom.

— Morinval ! s'écria-t-il avec une joie farouche. Enfin je connais ce nom, que ma pauvre mère me cachait avec tant de soin ! C'est donc ce Morinval qui l'a tuée, ce Morinval qui a fait de moi un être difforme et repoussant !...

Alors il se tourna vers le cadavre immobile.

— Ah ! s'il est pauvre, murmura-t-il, je lui pardonnerai comme tu l'as fait, pauvre martyre ! Mais s'il est riche...

Il n'acheva pas sa pensée, mais il brandit dans l'espace un bras menaçant.

Il avait désobéi aux ordres de la mourante. Pourtant, il ne s'en repentait point. N'était-il pas intéressé plus que tout autre à connaître le nom de son père. Les cyniques consolations, les excuses banales que renfermaient ces lettres ne justifiaient-elles pas la conduite qu'il avait tenue ?

On devinera sans peine à l'aide de quel stratagème il les avait sauvées de la destruction qu'avait ordonné sa mère.

Tout d'abord il était décidé à obéir, à brûler, selon le désir de la malheureuse abandonnée, les preuves qu'elle voulait annéantir ; mais il avait été retenu par une invincible curiosité.

Au moment où il s'approchait de la cheminée, il avait lestement substitué au paquet de lettres qu'il avait pris dans la commode le journal qu'il tenait à la main, quelques minutes plus tôt. Il ne lui avait vu pas été difficile de tromper les yeux volés de l'agonisante. Elle avait vu briller la flamme, elle avait vu se tordre le papier, elle crut que le sacrifice était accompli et s'en-

dormit paisible dans l'éternité, sans soupçonner quel héritage de haine et de vengeance elle laissait entre les mains de son fils.

Celui-ci continuait, en effet, la lecture qu'il avait commencée. Un rire strident s'échappait parfois de sa lèvre crispée, son pied frappait le carreau de la chambre avec une agitation fiévreuse, son regard brillait d'une colère mal étouffée.

Il venait d'achever la dernière lettre, il terminait le douloureux inventaire qu'il avait entrepris, lorsqu'un bruit de pas retentit dans l'escalier.

En attendant frapper à la porte, il glissa rapidement dans sa poche les papiers qu'il venait de parcourir, ouvrit et se trouva en présence de quatre personnes.

C'était d'abord le médecin de la mairie qui venait constater le décès. La vérification ne fut pas longue. Il tâta le pouls, se pencha sur le visage de la morte, se releva, et fit un petit signe de tête, qui voulait dire :

— C'est très-bien.

Alors il salua d'un autre signe de tête et se retira.

Derrière lui venait Raphaël accompagné de deux femmes.

L'une était vieille, sèche, ridée, et premenait autour d'elle un regard curieux. L'autre avait quarante-cinq ans environ, était bien conservée et gardait une attitude grave et recueillie.

Raphaël lui prit la main et lui fit faire un pas en en avant.

— Voici ma mère, dit-il, qui a bien voulu se charger d'ensevelir votre pauvre morte, ce dont nous autres hommes ne saurions décemment et convenablement nous acquitter. Elle a amené pour l'aider cette femme qui l'accompagne.

Quand il reconnut la mère de Raphaël, qui avait été la consolatrice, la bienfaitrice, presque l'amie de celle

qu'il venait de perdre, Adolphe se rappela tout à coup les bonnes causeries du soir, les longues heures de travail que les deux femmes avaient passées ensemble.

Ce souvenir provoqua en lui une nouvelle explosion de douleur. Touché jusqu'aux larmes de cette nouvelle preuve de sollicitude, il s'inclina devant la généreuse dame, et saisit sa main, sur laquelle il appuya son front brûlant.

Raphaël profita de cet instant de prostration pour l'entraîner.

Ils descendirent à l'étage inférieur, et il pénétrèrent dans un logement exactement disposé comme celui qu'ils venaient de quitter, mais infiniment mieux meublé et disposé surtout avec un goût exquis.

Les gros meubles, c'est-à-dire le lit et l'armoire à glace, n'étaient pas neufs, mais l'acajou, noirci par le temps, avient de magnifiques reflets sous la couche de vernis dont il était recouvert.

Une paire de rideaux en gros reps algérien semé de fleurs et d'arabesques en soie, multicolore, pendait de chaque côté de la fenêtre.

En face du lit, on apercevait un petit buffet de palissandre dont l'étagère était couverte à profusion de bibelots de toute espèce.

Les sièges larges et mœlleux se prélassaient autour de la chambre soigneusement abrités par des guipures faites au crochet.

Au milieu de la pièce un magnifique guéridon disparaissait presque sous le tapis un peu fané, mais lourd et laineux, qui le protégeait.

Le long des murs pendaient deux portraits à l'huile signés Pérignon, admirablement peints, superbement encadrés d'une bordure légèrement noircie; autour de ces deux sujets principaux étaient groupés, dans un désordre plein d'art, des gravures, des esquisses de tous les maîtres, de toutes les écoles, de tous les temps.

Sur la cheminée, on apercevait une pendule de marbre noir surmontée d'un bronze de Barbedienne représentant le buste de la Du Barry. De chaque côté, deux candélabres élevés étaient séparés par deux vases de Bohême lourds et progondément gravés.

Ainsi meublée cette pièce avait l'air beaucoup moins grande que celle d'où sortaient les deux jeunes gens, bien qu'elle eût la même dimension.

Dans le cabinet contigu à cette chambre, on distinguait un lit de fer ouvragé et un fauteuil d'accajou garni de damas de laine rouge.

Personne évidemment ne se serait attendu à trouver, rue de Venise, dans une semblable maison et chez un simple ouvrier, un intérieur aussi luxueux.

Avec un peu d'attention, on reconnaissait sans peine que ce mobilier, un peu disparate, provenait d'un appartement confortable, sinon somptueux. C'était probablement les épaves de quelque terrible naufrage, sauvées à grand'peine du désastre qui menaçait de les engloutir.

En effet, ce portrait de femme signé d'un nom bien connu dans la peinture, et qui avait coûté trois mille francs au bas mot, était celui de la mère de Raphaël. Quinze ans avaient passé sur la toile sans l'altérer, et sur l'original sans en ravager trop cruellement les traits. Dans cette femme gracieuse et jeune, parée d'une toilette de bal, sur les épaules rondes et blanches de qui se détachait un collier de perles fines, on reconnaissait encore la femme de quarante-cinq ans, grave, un peu triste, mais belle encore, qu'emprisonnait aujourd'hui une robe de laine noire aux plis sévères.

Le portrait de l'homme était du même auteur et remontait à la même époque. C'était celui de son mari, le père de Raphaël.

Quel drame avait brisé cette existence? Quel vent de malheur avait détruit ce bien-être? Personne ne le savait.

Madame Desarceaux était venu s'établir dans le quartier et y habitait depuis huit ans, sans avoir jamais confié aux commères qui essayaient de l'interroger, les motifs qui l'avaient conduite dans cette rue, plus lointaine et plus ignorée que les déserts du Sahara.

On la voyait aller et venir, polie, discrète, douce, affable, mais gardant toujours une prudente réserve.

Les voisines avaient beau vouloir la traiter en camarade, madame Desarceaux leur était tellement supérieure par le visage, par la distinction, par le langage, qu'elles renoncèrent promptement à la considérer comme leur égale.

Son fils, lui-même, partageait le prestige dont jouissait l'honorable dame.

Il avait dix-huit ans déjà, quant il vint occuper avec sa mère le logement qu'il habitait aujourd'hui. Or, d'après sa tenue, ses manières, il était évident que Raphaël avait reçu une brillante éducation.

Il était ouvrier tourneur, on le savait. On connaissait même le nom et le domicile du patron chez lequel il travaillait depuis huit ans. On n'ignorait pas qu'à force d'assiduité, et par suite de sa conduite exemplaire il était arrivé rapidement à devenir le premier ouvrier de la maison, puis le contremaître de l'atelier, et enfin le factorum du patron, presque aussi patron que le patron lui-même.

Les jeunes ouvriers du quartier avaient voulu, à plusieurs reprises, l'entraîner au cabaret, lui faire partager leurs parties de plaisir un peu bruyantes. A ces propositions il avait répondu doucement, mais nettement qu'il avait une mère à soigner, et qu'il l'aimait trop pour ne pas lui donner toutes les satisfactions possibles.

De toutes parts, s'éleva autour de ces deux étrangers un concert d'éloges, d'admiration, de respectueuse déférence. Les mères proposaient Raphaël comme modèle

à leurs enfants, et les enfants auraient tous souhaité d'avoir une mère comme celle de Raphaël.

C'est dans cet intérieur tranquille et irréprochable, que la mère d'Adolphe et son fils avaient été admis par exception, — exception dont le spirituel bossu comprenait tout le prix !

Raphaël avait pris en pitié la difformité du pauvre garçon.

Ce fut lui qui soutint le courage du malheureux orphelin, ce fut sur son bras que celui-ci s'appuya le lendemain pour suivre le corbillard triste et nu qui emportait la dépouille de la pauvre morte.

C'était un contraste que les passants ne manquèrent pas de souligner par un sourire, que celui de ce magnifique jeune homme soutenant cet être grotesque dont le cœur se brisait.

II

UNE HISTOIRE QU'ON A DEJA LUE

Sur la route crayeuse qui borde la rive droite de la Seine, au bas de ce coteau dénudé, qui, d'Argenteuil s'abaisse vers Epinay, pour disparaître définitivement à Saint-Ouen, deux hommes, vêtus d'une blouse et d'un pantalon de toile bleue, coiffés l'un d'une casquette de soie noire, luisante et crasseuse, l'autre d'un chapeau de feutre jadis gris, mais aujourd'hui jaunâtre et informe, cheminaient dans la poussière.

Ces deux hommes c'étaient Ginglard et Bouteleux, que nous avons vu paraître si malencontreusement chez le bossu, le jour où mourait sa mère. En cheminant ils causaient d'une certaine entreprise qui avait fort mal tourné. Ils étaient allés faire avec leur ami Rissolé un tour de promenade, à deux heures du matin, dans un

jardin du côté de Bezons, et le propriétaire, trouvant la liberté un peu grande, avait logé quelques grains de plomb dans les jambes de Rissolé qu'ils avaient eu grand'peine à ramener à Argenteuil. Ils y étaient restés cachés durant deux jours, et le trosième, au matin laissant là le blessé, ils s'étaient mis en route.

Ils traversèrent Saint-Denis, arrivèrent vers huit heures et demie à Saint-Ouen et, franchissant le pont suspendu qui conduit dans l'île, s'enfoncèrent sous les grands peupliers et se dirigèrent vers un cabaret d'assez piètre apparence.

Sur les tables et les bancs de bois, maculés de graisse et de vin, qui étaient fichés en terre autour de la maisonnette, sept ou huit individus étaient assis devant un verre de vin blanc ou d'eau-de-vie.

La conversation n'était pas très animée. Bien certainement la plupart de ces hommes avaient le ventre creux.

Ils étaient vêtus de costumes variés à l'infini, mais généralement assez fanés, et représentaient à peu près tous les âges. Deux jeunes gens de dix-neuf à vingt ans, qu'à leur tenue il était facile de reconnaître pour des rodeurs de bals de barrière, affichaient cependant quelques lointaines prétentions à l'élégance.

Sans aucun doute ces huit personnages étaient réunis dans le même but, et non point par hasard, car, à mesure qu'ils étaient arrivés, ils avaient échangé une poignée de main ou un signe de reconnaissance.

Lorsqu'ils virent déboucher Ginglard et Bouteleux, ils poussèrent tous un joyeux hurrah ; mais leur désappointement fut grand quand ils s'apperçurent que leurs deux camarades étaient seuls.

— Et Rissolé ? demandèrent quelques voix.

— Rissolé ne viendra pas, répondit Ginglard. Il a reçu un coup de *fingot* dans le bas du dos, il est sur le

flanc. Il m'a chargé d'vous dire de faire présider la séance par qui bon vous semblerait.

— Ah ! diable !... murmurèrent deux ou trois poltrons.

— Sommes-nous au complet ? fit Ginglard en promenant autour de lui un regard investigateur.

— Non, nous ne sommes que dix, mais puisque Rissolé ne peut pas venir, il ne manque plus que...

— Dodophe, dit Bouteleux, à qui l'absence du bossu n'avait pas échappé.

— On peut bien s'passer d'lui, fit Ginglard. Voyons, au rapport ! Mais d'abord, où allons-nous nous caser ?

— Entrons dans le *bocal,* proposa l'un des assistants, il n'est pas prudent de discuter ces choses-là en plein air.

— Pourquoi ?

— Tiens ! parce que la *rousse* se fourre partout et que je ne me soucis pas qu'elle entende.

— Avec ça qu'tu seras bien plus à l'abri derrière ces murs de papier de ce caboulot, fit observer Ginglard. Si les *mouches* vous pincent, ils vous cernent là-dedans comme dans une souricière... Merci ! vive le grand air ! on y peut s'*déguiser en cerf,* à volonté.

— Ginglard a raison, approuva Bouteleux. Avant tout, faut pouvoir *se la casser.* C'est qu'y en a partout de ces *mouches*... et je n'y répondrais pas qu'parmi nous...

— Qui donc ? demandèrent à la fois les neuf hommes en fronçant terriblement le sourcil

— Dame !.. hasarda Bouteleux. Cherchez qui manque si souvent à nos réunions... qui manque encore aujourd'hui ?

— Dodophe ? firent cinq ou six incrédules.

— Ma foi ! Quand on voit rater tous les coups dont il n'est pas, — celui de Bezons entr'autres, où c'pauv'Ris-

solé a failli passer l'arme à gauche... il est bien permis de supposer qu'le petit bossu...

— Qui est-ce qui parle du petit bosco? Présent! s'écria une voix railleuse.

— Bravo, Dodophe! crièrent à la fois tous les écumeurs. V'la Bouteleux qu'était en train d't'arranger aux p'tis oignons.

Le bossu sauta sur une chaise avec la vivacité d'un singe, se croisa les bras et regarda Bouteleux en face.

— Tu disais donc, canaille?... fit-il d'un ton gouailleur et provocant.

La conversation commencée sur un ton semblable ne pouvait finir que par des coups; mais les amis s'interposèrent. On était réuni pour traiter de choses sérieuses, Le bossu disipa les soupçons en expliquant son absence par la mort de sa mère, et demanda qu'on fit choix d'un président à la place de Rissolé.

— Aussi bien, ajouta-t-il, une fois pour toutes, je ne serai pas fâché de vous dire ce que je pense de notre association et de la façon stupide dont elle est conduite.

A ces mots, les écumeurs se regardèrent avec un étonnement mêlé de curiosité.

Probablement ils n'étaient pas loin de partager l'avis du bossu, car pas un d'eux ne protesta.

— Soit! s'écria-t-ils à la fois, nommons un nouveau président.

— Ils se levèrent de table, se promenèrent pendant quelques instants, se groupèrent et discutèrent avec animation.

Seul, Adophe était resté paresseusement à sa place.

Au bout de cinq minutes, les écumeurs revinrent, et Ginglard prit la parole en leur nom.

— Mon p'tit Adonis, dit-il, je suis chargé par les camarades de t'annoncer que leur choix s'est fixé sur toi.

— Soit, fit résolûment Adolphe. J'accepte, mais à

condition qu'on exécutera mes ordres sans les discuter, si baroques qu'ils puissent paraître. Et d'abord, suivez-moi.

Il prit les devants, les entraîna à travers l'herbe verdoyante, avisa une prairie située au beau milieu de l'île, et se laissa tomber sur le gazon.

— Ici, dit-il, nous pouvons causer, personne ne nous entendra, et si, par hasard, des curieux voulaient s'informer de ce que nous faisons, nous aurions tout le temps de les voir venir.

Les dix personnages qui le suivaient s'empressèrent de faire cercle autour de lui.

On vous appelle, et vous vous appelez vous-mêmes *les Ecumeurs de rivières,* mais vous n'avez envisagé jusqu'à présent le but que se proposait votre association que sous un côté ridiculement mesquin, commença le bossu.

Beaucoup de mal pour très-peu de profit, voilà ce que vous avez semé et ce que vous récoltez.

Quand vous prenez un bateau dont vous brisez la chaîne, vous êtes forcé de l'emmer à quinze ou vingt lieues, de le repeindre pour le déguiser, et de le revendre finalement à vil prix, Eh bien! le jeu n'en vaut pas la chandelle. Pour emmener votre bateau, pour le rataper, pour revenir, vous perdez six ou huit jours. Si vous en retirez une soixante de francs, et si vous êtes deux à partager, cela représente pour chacun de vous une somme de quatre ou cinq francs par jour. Est-ce vrai?

Les écumeurs approuvèrent silencieusement.

— De même, continua Adolphe, quand vous pillez cinq ou six boutiques de pêcheurs dans la même nuit, vous voilà bien avancés! Vous avez forcé dix ou douze cadenas pour emporter quoi?... Huit ou dix fritures de goujons ou d'ablettes, cinq ou six anguilles, autant de méchants carpeaux, quelques maigres barbillons. En tout combien? Pas lourd assurément.

Et quand vous avez décroché trois ou quatre filets qui sèchent, volé cinq ou six chaises de fer qui traînent dans un jardin le long de la berge; quand vous avez escamoté une demi-douzaine de casseroles dans une cuisine, quand vous avez exécuté tous les tours qui remplissent le bissac des rôdeurs de berges, avez-vous fait une belle besogne? Etes-vous contents?

— Non, répondit à la fois les dix écumeurs.

— Et vous avez raison, poursuivit Adolphe, car vous avez passé une mauvaise nuit, bravé le vent ou la pluie, frisé la détention, sinon Cayenne, pour un mince résultat. Mais je vous le dis, moi: si j'étais d'aplomb sur mes jambes, si je n'avais pas la tête sur le ventre, si j'étais bâti comme vous enfin, j'aimerais dix mille fois mieux travailler!

Les écumeurs se regardèrent interdits.

— Oui, travailler, reprit Adolphe avec assurance. Pour gagner le maigre salaire dont vous vous contentez, je me donnerais moins de mal, et non-seulement je ne risquerais rien, mais je vivais honnêtement. Songez donc un peu à tous les dangers que vous courez chaque jour, chaque heure, chaque seconde; et, si vous l'osez, comparez cette vie de terreurs et d'angoisses à celle que mène l'ouvrier laborieux. Pendant que vous tremblez, il chante; pendant que vous veillez, l'œil au guet, l'oreille tendue, le cœur serré, il dort à poings fermés. Et il gagne autant que vous! Et il jouit d'un bien-être relatif qui lui permet d'avoir une femme, des enfants, une famille, un intérieur! Tandis que vous vivez seuls, tandis que vous couchez à la belle étoile ou dans les carrières d'Amérique.

A faire les choses, il faut les dire proprement. Quand on embrasse une profession comme la vôtre, il faut qu'elle rapporte en raison de ses périls. En un mot, si l'on vole que ce soit pour s'enrichir, et non pour végéter mi-

sérablement, ainsi que nous le faisions sous la présidence de Rissolé. Regardez un peu ce qui se passe dans la *haute pègre,* voyez-moi détaler ces notaires, ces banquiers, ces caissiers... A la bonne heure! Voilà qui vaut la peine!

— Mais que veux-tu que nous fassions? demanda Ginglard.

Le bossu cligna finement son petit œil gris, eut un impercible mouvement d'épaules, et un sourire dédaigneux erra sur ses lèvres.

— Je vais vous le dire, répondit-il d'un ton de condescendance protectrice.

Les écumeurs écoutaient avidement.

— Vous qui sans cesse courez les berges de la Marne et de la Seine, reprit le bossu, vous n'êtes pas sans avoir par-ci par-là quelques connaissances...

— Assurément, affirmèrent deux ou trois voix.

— Quant à ceux qui n'en ont pas, rien ne leur est plus facile que d'en faire. Je ne vous apprendrai rien quand je vous dirai qu'un verre de vin délie généralement la langue la plus rebelle. Donc, cultivez les connaissances, faites-les causer, informez-vous sans affectation des gros bonnets de chaque pays que vous traversez. Une indiscrétion, un simple renseignement peut suffire à vous mettre sur une piste que vous pourrez suivre jusqu'aux bout. Vous pouvez apprendre, par exemple, que M. X... doit toucher demain ou a touché hier le prix de vente d'une propriété, les arrérages de ses rentes; que M. Z... a pour quarante ou cinquante mille francs de valeurs mobilières dans son portefeuille... que sais-je moi?... Mille circonstances imprévues peuvent se présenter. Eh bien! voilà de quoi il faut savoir profiter, voilà où doivent tendre nos efforts. Mieux vaut une expédition fructueuse, accomplie de temps en temps et dans des lieux différents, que ces vols innom-

brables et fréquents que vous commettez chaque nuit, dont le principal résultat est de tenir la police en éveil et de nous gêner dans l'exercise de notre profession.

Est-ce de votre avis?

— Certainement ,fit observer Bouteleux d'un ton bourru; mais tout ça c'est des mots. L'occasion qu'tu veux nous fair'guetter peut tarder à se présenter, Or, pendant qu'on s'croise les bras, il faut manger...

— Et boire, ajouta Ginglard.

Ah! personne ne le sait mieux que moi! s'écria le bossu en secouant douloureusement la tête. Le tout est de ne manger qu'à son appétit, et non d'engloutir comme Bouteleux; de boire à sa soif, et non d'entonner et de se soûler comme le fait Ginglard, deux ou trois fois par semaine.

— Bah! Tout ça c'est pas des raisons, grogna Bouteleux. C'est-il ma faute si j'ai un appétit à dévorer un gigot, deux ou trois litres de haricots et un pain de quatre livres? Non, pas vrai? C'est pas moi qui m'suis fait mon estomac.

— Et moi? fit Ginglard. Crois-tu donc qu'ce soit moi qui m'suis mis une éponge dans l'gosier?

— Ce n'est pas moi non plus, répondit Adolphe. Si vous ne pouvez commander ni à votre faim ni à votre soif, arrangez-vous pour les satisfaire; mais que ce soit en dehors de notre association... Je veux qu'il soit bien entendu que vos misérables peccadilles n'auront aucun compte, ni la société ni moi n'en devrons être responsables.

— J'm'en fiche pas mal! fit Bouteleux avec insouciance.

— Je m'en moque encore bien plus, répliqua le bossu, car je vous déclare que, si vous n'acceptez pas mes propositions, non-seulement je donne ma démission de président, mais encore celle de membre de la Société des Ecumeurs.

— Par exemple ! Non ! crièrent sur des tons différents les autres écumeurs.

L'œil du bossu brilla d'un éclair de joie sinistre.

— Vous acceptez donc ? demanda-t-il.

— Oui, oui.

Seuls, Bouteleux et Ginglard hésitèrent à répondre.

— Et vous ? fit Adolphe.

— Et... nous aussi, parbleu ! dit Ginglard avec un reste de défiance.

— Alors, que ceci soit bien convenu, dit nettement le bossu : si l'un de vous se laisse prendre en opérant pour son propre compte, il ne mettra en cause ni les Ecumeurs, ni moi.

— C'est convenu.

— Vous savez de quelle peine sont punis les délateurs par leurs camarades de bagne ou de prison. Donc, pas de serments inutiles. Vous engagez votre parole, cela me suffit.

— Oui, oui, approuvèrent chaleureusement tous les membres à la fois.

— Alors, causons, continua le bossu. Je me suis occupé déjà de réaliser le nouveau plan que j'ai conçu. Mais, je dois vous en faire l'aveu, je n'y ai pas gand mérite. C'est grâce aux circonstances — que je vous recommande tant de ne pas négliger — que j'ai relevé une indication précieuse. Un de mes amis, en me faisant le récit de ses malheurs, m'a suggéré l'idée que je vais vous soumettre. Je ne vous propose pas de vous raconter cette histoire : elle n'est pas gaie, j'arrive donc.

— Pourquoi pas l'histoire ? interrompit un écumeur.

C'était un de ces jeunes gens, assez jolis garçons tous deux, qui étaient mis avec plus de recherche que les autres, et qu'au premier aspect on reconnaissait pour des coureurs de bals publics.

Il est à remarquer que ces misérables ont tous été

affublés par leurs amis et amies des surnoms les plus tendres.

Celui-là s'appelait Clef-des-Cœurs.

— Pourquoi pas l'histoire? insista-t-il. Nous sommes bien à l'ombre, en plein air, douillettement assis sur l'herbe... Que l'un de nous se détache pour aller chercher une douzaine de cervales, trois pains fendus, cinq ou six litres de vin, et, pendant que nous déjeûnerons, Apollon nous poussera son petit drame. Nous serons toujours mieux qu'à l'Ambigu. Ça vous va-t-il?

— Bien parlé, ma petite Clef-des-Cœurs, approuva Ginglard. Allons, la main à la poche, vous autres.

Il fit la collecte générale, et se disposa à aller chercher les provisions.

— Viens-tu avec moi, toi, eh! Bouteleux? cria-t-il ensuite.

— Tout d'même, répondit l'écumeur, que la perspective du déjeuner avait subitement radouci.

Ils s'éloignèrent, pendant que le reste de la bande se livrait dans la prairie à de joyeux et bruyants ébats.

Immobile, triste et pensif, le bossu les regardait, ou plutôt semblait les regarder, car il ne les voyait pas. Ses yeux atones se fixaient dans de vide avec une persistance étrange.

Au bout d'un quart d'heure, Ginglard et Bouteleux étaient de retour avec les provisions tant attendues.

Aussitôt chacun reprit sa place. En un clin d'œil toutes les mâchoires se mirent à l'œuvre.

Adolphe n'avait pas bougé. Sans demeuré absolument étranger aux préparatifs dont il était témoin, il y avait assisté avec la plus complète indifférence.

— Eh bien! quéqu'tu fais? demanda Ginglard. Tu ne *bouffes* donc pas?

— Non! je n'ai pas faim, lui répondit le bossu.

— Alors, pousse-nous ton drame, comme dit la p'tite

Clef-des-Cœurs, et vas-y gaiement, mon Apollon du Réverbère !

— Qui sait ? dit tristement le bossu, elle vous intéressera peut-être, cette histoire, c'est celle de bien des pauvres diables qui nous ressemblent...

Il secoua résolûment la tête comme pour prendre un parti, et commença en ces termes :

" Il y a vingt-trois ans à peu près, derrière le Panthéon, dans une maison d'apparence plus que modeste, tout au fin fond de la rue des Postes, demeurait une lingère nommé Marianne Martin.

" De près ou de loin, vous avez tous vu ou connu des ouvrières ; vous savez avec quelle peine inouïe la femme qui ne veut pas se vendre, parvient à gagner sa vie. Il est prouvé que cela est possible, m'a-t-on dit ; mais au prix de quelles privations !... vous ne vous en doutez pas !...

" Cependant Marianne Martin réussissait à joindre les deux bouts, puisque après trois années de travail assidu l'orpheline pouvait encore sans rougir songer à son père et à sa mère, que le choléra avait emportés à quinze jours de distance l'un de l'autre.

" Elle avait vaillamment séché ses pleurs, afin de manier plus lestement son aiguille. Elle était estimée des patrons qui l'employaient, respectée de ses voisins, aimée de tous ceux qui l'approchaient.

" Elle avait dix-neuf ans, l'âge difficile pour les jeunes filles que tourmentent la solitude et la misère. Elle était jolie comme un cœur. Les veilles, les privations, les chagrins, surtout, n'avaient pas encore altéré son teint fleuri ni figé le sourire qui découvrait l'émail de ses dents nacrées.

" Dans la même maison que Marianne, presque porte à porte, continua Adolphe, demeurait un jeune étudiant,

qui, après avoir longtemps suivi les cours de droit, venait enfin de se faire recevoir avocat.

" C'était un doucereux jeune homme, à la parole mielleuse, au regard mélancolique, à la tenue simple et correcte, qui paraissait travailler avec acharnement, car il menait une vie régulière et irréprochable.

" Marianne avait répondu pendant trois ans à ses saluts respectueux, parfois même elle avait échangé avec lui quelques politesses banales. Par les voisins, et les voisines, par le concierge, quoiqu'elle n'eut pas beaucoup le temps de bavarder, elle avais appris que M. Alfred était un jeune homme de bonne famille. D'après sa manière de vivre, on supposait que ses parents ne lui faisaient guère plus de cent cinquante francs de pension par mois.

" Cela n'indiquait pas une fortune considérable, Aussi, comme M. Alfred n'avait pas un seul créancier, on s'accordait à reconnaître que ce garçon avait beaucoup. d'ordre. Enfin, il n'était ni beau ni laid.

" Toutes ces qualités, un peu négatives, au milieu desquelles personnes n'avait distingué un seul défaut, étaient précisément ce qui le recommandait le plus aux yeux de Marianne. Elle ne lui reprochait qu'une chose : elle ne lui trouvait pas le regard franc.

" Peu à peu, cependant, à force d'entendre faire l'éloge de ce jeune homme, cette première impression s'effaça.

" Du reste, leurs relations n'avaient jamais franchies les bornes étroites qu'exigent les convenances entre voisins qui se rencontrent dans l'escalier deux ou trois fois par jour. Peut-être ne seraient-ells jamais allées plus loin, si les malheurs de l'orpheline s'étaient arrêtés à la perte de son père et de sa mère, à sa solitude, à sa pauvreté.

" Mais quand l'impitoyable malheur s'acharne sur

une victime, il fait largement les choses : vous allez en juger.

Un jour d'hiver, Marianne était allée rendre son ouvrage au magasin pour lequel elle travaillait. C'était un peu loin, car ce magasin était situé, rue de la Paix ; mais il payait plus cher que les autres, l'ouvrière y trouvait son compte.

" Ainsi qu'elle l'avait fait cent fois déjà, elle avait laissé son poële allumé, pour trouver sa chambre bien chaude à son retour. Quelle fatalité développa l'incendie dans ce nid laborieux de jeune fille ? On ne le sut jamais au juste.

" Lorsqu'on s'en aperçut, les flammes s'échappaient déjà par la porte et par la fenêtre de la mansarde. Quand les pompiers les enfoncèrent, le mobilier de la pauvre petite fille était en cendres, ou n'offrait plus que des tisons informes ou carbonisés.

" Elle revint juste à temps pour assister à cette ruine complète. Rien n'avait été sauvé, rien !

" Elle pleurait à chaudes larmes, lorsqu'une main discrète se posa timidement sur son bras.

" — Pardon, mademoiselle, dit en même temps une voix insinuante, ne vous désolez pas ainsi, de grâce ! L'accident dont vous venez d'être victime est cruel, mais il n'est pas irréparable.

" Comment, monsieur ? s'écria la jeune fille stupéfaite en reconnaissant Alfred.

" — Ayez la bonté de m'accompagner, mademoiselle, je m'expliquerai plus clairement.

" Marianne le suivit, de plus en plus étonnée.

" Il la fit entrer dans sa chambre, dont il eu soin de laisser la porte ouverte.

" — Comment trouvez-vous cette mansarde ? demanda-t-il.

" — Ravissante, monsieur, dix fois plus jolie que la mienne : mais que m'importe !...

“ — Il vous importe plus que vous ne pensez, mon enfant, car si vous le voulez, cette chambre est à vous.

“ Marianne se redressa fièrement et se dirigea vers la porte.

“ Alferd l'arrêta d'un geste respectueux.

“ Vous donnez à ma pensée un sens injurieux qu'elle est loin d'avoir, reprit-il. Aujourd'hui que je suis avocat, mon père consent à m'ouvrir sa maison, à me faire partager les affaires de son cabinet, à m'en laisser plus tard la direction absolue. Je vais donc quitter cette chambre dans quelques minutes et je ne la réoccuperai jamais. Voulez-vous me rendre un service?

“ — Lequel?

“ C'est de substituer votre nom au mien comme locataire et d'occuper cette chambre à l'avenir.

“ — Volontiers, monsieur; mais je n'ai plus de meubles!

“ — Trouvez-vous donc qu'il n'y en a pas assez?

“ — Mais ils sont à vous, monsieur ,se récria l'ouvrière.

“ — C'est vrai; seulement, puisque je n'en ai plus besoin...

“ — Il faut les vendre.

“ — J'y avais bien songé, fit Alfred. Devinez combien ce voleur de marchand m'a offert de cette pièce?

“ — Je l'ignore, monsieur.

“ — Deux cent cinquante francs, mademoiselle, à peine ce que ce lit m'a coûté. Aussi savez-vous ce que j'ai résolu de faire, si vous ne les acceptez pas?

“ Pas encore.

“ — Je vais en faire dans la cheminée une flambée capable d'allumer un second incendie.

“ — Mais, monsieur, c'est insensé!

“ — Que voulez-vous? j'aime mieux cela que de laisser à ce juif la satisfaction de me voler si impudemment.

“ Alors Alfred prit une chaise et l'éleva en l'air, prêt à la briser sur le parquet.

“ — Parlez, mademoiselle, faut-il commencer mon bûcher ?

“ Arrêtez, s'écria involontairement Marianne.

“ — Vous acceptez donc ?

“ J'accepte... J'accepte... fit l'ouvrière avec embarras. Cela dépend.

“ — Comment ? demanda Alfred.

“ — Le marchand, dites-vous, vous a offert deux cent cinquante francs... répéta Marianne pensive.

“ — Oui, mademoiselle.

“ Eh bien ! donnez-moi la préférence et le temps pour vous payer...

“ — A quoi bon ? Qu'ai-je à faire d'une semblable misère ?

“ — Tant mieux, monsieur ! mais je n'accepterai qu'à cette condition, je vous le jure ! Si vous n'y souscrivez pas, faites vos fagots, j'y mettrai le feu moi-même.

“ Alfred la regarda, tout déconcerté. Il ne s'attendait évidemment pas à tant d'énergie.

“ — Soit, répondit-il enfin. Que votre volonté soit faite, mademoiselle ! Vous trouverez ici — non pas tout ce qu'il vous faudra certainement — mais l'indispensable.

“ Voici les clefs des armoires, ajouta-t-il en lui remettant un trousseau.

“ Il s'inclina légèrement et se dirigea vers la porte.

“ — Arrêtez ! fit Marianne. Ne voulez-vous pas que je vous signe une reconnaissance de la dette que je viens de contracter avec vous.

“ — Pourquoi faire ? se défendit-il. Entre honnêtes gens, la parole vaut mieux que l'écrit.

“ Marianne ne savait comment remercier ce généreux bienfaiteur.

" — Ah ! monsieur ; balbutia-t-elle. Tant de confiance..., de désintéressement.. quand, tout à l'heure, j'étais ruinée, sans espoir... Vous le voyez, les expressions me manquent pour vous témoigner ma reconnaissance. Je désespère de pouvoir m'acquitter envers vous.

" — Qu'il ne soit plus question de cette babiole, interrompit Alfred. Je suis heureux d'avoir pu rendre service à une personne qui le mérite autant que vous. pléter mon œuvre. Il manque ici une foule de choses Aussi, je suis certain que vous me permettrez de comqui vous sont nécessaires et que vous ne serez pas en état de remplacer de longtemps ; je parle de linge de corps, de robes, d'outils nécessaires à l'exercise de votre profesion. Ayez donc la bonté d'accepter encore ce billet de cent francs.

" Et, comme l'ouvrière faisait un geste de dénégation :

" — Ce sera cent francs de plus que vous me devrez, s'empressa-t-il d'ajouter.

" — Mais, monsieur, objecta Marianne, peut-être ne serai-je jamais en état de me libérer de cette énorme créance !

" — Ne vous en occupez pas, mademoiselle, nous sommes jeunes tous deux, nous avons le temps.

" — Cependant, monsieur, il est impossible que je reste votre obligée sans que vous ayez une garantie quelconque.

" — Vous y tenez ? fit Alfred. Eh bien ! Je consens avec votre permission, à ne pas perdre de vues mes intérêts.

" — A la bonne heure ! s'écria joyeusement Marianne.

" — Je reviendrai donc de temps en temps m'informer de votre santé, et m'assurer que mon petit capital fructifie entre vos mains laborieuses.

" L'ouvrière n'avait pas prévu cette conclusion bien simple du marché qu'elle venait de faire. Elle rougit

imperciblement. Mais comment refuser à un créancier de cette espèce l'autorisation de contrôler l'emploi des fonds qu'il a avancés?

" — Comme il vous plaira, monsieur balbutia-t-elle.

" Il salua profondément et sortit.

" Marianne ouvrit les armoires: elles étaient pleines de draps, de serviettes, de mouchoirs, etc; elle fit une rapide inspection de son nouveau mobilier, et acquit bientôt la conviction qu'elle avait fait une affaire d'or.

" Ce qui la préoccupait le plus, c'était les visites que M. Alfred avaient annoncées. Pourtant, un mois s'était écoulé déjà, et non-seulement il ne s'était pas présenté, mais il n'avait pas donné signe de vie.

" Elle avait à grand'peine mis un louis de côté, lorsque M. Alfred se présenta enfin. Sa visite fut courte, discrète. Après avoir longtemps refusé, il accepta cependant le léger à-compte que l'ouvrière lui destinait.

" La jeune fille était profondément touchée d'une conduite si admirablement pure. Elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce bienfaiteur désintéressé dont l'image la poursuivait partout.

" Quant à lui, sous cette apparence indifférence, il étudiait patiemment le visage de la jeune fille, et traduisait aisément les impressions qui s'y réflétaient. Il étaient aimé: il le devinait bien.

" Marianne avait fini par se rendre à l'avis unanime. Elle ne voyait plus en lui l'homme à qui elle devait tout: son bien-être, son repos, sa vie même. Le défaut qu'elle avait cru jadis découvrir en lui s'était effacé.

" Elle trouvait son regard timide et non plus faux. Elle ne le jugeait plus hypocrite, mais réservé.

Aussi ne s'effraya-t-elle pas, quand, au bout de trois mois, tomba des lèvres d'Alfred le premier mot d'amour. Elle s'effraya d'autant moins qu'en même temps que ce premier mot s'échappa celui de mariage.

" Seulement, Alfred regrettait, disait-il, de n'être pas libre, d'avoir un père qui rêvait pour lui une position brillante, qui n'hésiterait pas à sacrifier le cœur de son fils devant une question d'intérêt. Il fallait donc agir avec la plus grande prudence, et attendre le moment favorable pour amener à composition ce père rébarbatif.

" — Vous voyez d'ici le thème, reprit Adolphe, après quelques secondes d'interruption. Inutile de vous dire comment la séduction eut raison d'une âme naïve, crédule et aimante.

" L'histoire de ces turpitudes est invariablement la même ; les moyens qui la préparent ne diffèrent pas seulement. Ce n'est que dans les souffrances de la victime qu'on trouve quelques variantes à cet éternel refrain de la chanson humaine.

" Au bout de quelque temps, mère avant que d'être épouse, Marianne mit au monde un fils.

" Elle eût regardé cette honte comme un bonheur si ce fils avait eu un nom, si le séducteur avait accepté franchement sa paternité ; mais au contraire à mesure que s'était avancée la grossesse de la malheureuse, son amant était devenu plus froid, et avait de jour en jour espacé les visites qu'il faisait autrefois régulièrement à sa maîtresse.

" Lorsqu'enfin la délivrance fut proche, il prétexta d'un voyage indispensable que nécessitaient les affaires de son père et les siennes. Il accusa le sort, la fatalité, maudit bien haut ce contre-temps odieux, mais il partit, ou plutôt il feignit de partir.

" Dans tous les cas, le résultat fut le même : le lâche ne revint pas !

" Quinze jours se passèrent, Marianne n'avait pas même reçu un mot d'excuse ou de consolation. Cependant, elle avait foi encore dans ce misérable. Elle se rappelait ce qu'il avait fait pour elle. Elle ne pouvait pas se

figurer, en relisant les lettres qu'il lui avait écrites, que cette comédie de bienfaisance n'avait été jouée par l'hibile hypocrite que pour préparer plus sûrement le déshonneur d'une pauvre fille. Elle se souvenait de ses promesses, de ses serments. Elle avait précieusement recueilli les larmes que ce Tartufe avait versées à l'idée que la volonté paternelle était le seul obstacle aux félicités qu'il ambitionnait.

" Au bout de trois semaines, comme elle été toujours sans nouvelles, elle prit la plume.

" Pas de réponse.

" Elle saisit son enfant dans ses bras et se rendit au domicile d'Alfred. Ce concierge était certainement prévenu et avait été grassement payé. Il répondit que ni M. Alfred, ni son père n'étaient à Paris, qu'il ignorait combien de temps durerait leur absence, mais qu'il ne les attendait pas de sitôt.

" En disant ces mots, il referma brusquement la porte de sa loge. Le rire cynique et railleur dont il avait accompagné ses explications inspira à Marianne un premier soupçon, et lui fit craindre que ce concierge n'obéît à une consigne.

" Elle rentra chez elle dans un état de doute terrible. Cependant elle se refusait encore à croire à tant de scélératesse. Elle écrivit encore.

" Toujours pas de réponse.

" Elle résolut de savoir à quoi s'en tenir. Elle confia son enfant àune voisine, s'habilla avec autant d'élégance que lui permettait sa modeste garde-robe et se rendit de nouveau chez son amant.

" Cette fois, elle passa fièrement devant le concierge, et gravit les deux étages qui conduisaient à l'appartement.

" — Monsieur Alfred? demanda-t-elle au domestique qui vint lui ouvrir la porte.

“ Celui-ci l'examina avec défiance.

“ Je ne crois pas qu'il y soit, répondit-il. Je vais m'en assurer. Veuillez me donner votre nom ?

“ — Madame Bernard, répondit sans hésiter Marianne, qui lui jeta le premier nom venu.

“ Le domestique la laissa dans l'antichambre, et revint au bout de quelques instants.

“ — M. Alfred est absent, dit-il, mais son père y est. C'est la même chose. Donnez-vous la peine d'entrer.

“ Marianne le suivit. Son cœur battait bien fort.

“ Elle se trouva en présence d'un homme vieux, sec, au regard dur et sévère.

“ Asseyez-vous, dit-il.

“ Puis, quand le domestique se fut éloigné :

“ Vous n'êtes pas Mme Bernard, dit-il brutalement. Vous vous nommez Marianne Martin, vous êtes lingère et vous habitez rue des Postes. Enfin, vous avez eu un enfant de mon fils, qui a commis avant celle-là d'autres sottises. Est-ce exact ?

“ — Oui, monsieur, répondit résolûment Marianne.

“ — Eh bien ! Que me voulez-vous ?

“ — Mais, monsieur... balbutia la jeune mère déconcerté.

“ — Quoi ? reprit-il impitoyablement. Venez-vous réclamer de lui les promesses qu'il vous a faites ? Espérez-vous réellement l'épouser ? Me prenez-vous pour un Cassandre, et vous imaginez-vous que je vais tout bonnement vous conduire à l'autel et bénir votre union ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi venir le relancer jusqu'ici ? Trouvez-vous qu'il n'a point fait assez pour vous ? Essayez-vous de me persuader que vous avez été sa dupe ? N'avez-vous pas accepté un mobilier de mille ou douze cents francs ? Et d'avance encore !

“ Marianne était si étonnée d'entendre un langage semblable qu'elle ne trouvait rien à répondre.

" — Vous le voyez, continua le père d'Alfred, mon fils m'a tout conté. Tout à l'heure, il vous a reconnue par la porte entrouverte et m'a prié de vous recevoir. J'y ai consenti, mais à la condition que ce serait le première et la dernière fois. Ainsi finissons-en. Formulez vos exigences. Seulement, je vous préviens que si vous n'êtes pas raisonnable, nous ne nous entendrons pas.

" La pauvre fille le regardait, hébétée. Elle ne pouvait pas en croire ses oreilles.

" — Voyons, fit-il. Voulez-vous mille francs, deux mille francs?... Il me semble que voilà quatorze mois de bonheur bien payés: un mobilier de douze cents francs, deux mille francs espèces, sans compter ce qu'Alfred a dépensé pour vous en babioles, en parties fines. total cinq mille francs environ. Eh bien! ma chère, si ses successeurs vous en donnent autant, dans vingt ans d'ici vous aurez environ quatre ou cinq mille francs de rentes...

" Et tout en lançant cette ignoble plaisanterie, il déposa devant Marianne deux billets de mille francs.

" Elle ne répond rien, pensait-il, donc elle accepte. Il ne voyait pas qu'elle suffoquait de douleur, de honte et de rage.

" La vue de cet argent lui rendit pourtant quelque énergie.

" Elle se leva, plus blanche et plus pâle qu'une statue, et sans daigner prononcer une parole, l'œil sec, le regard plus indigné que méprisant, elle quitta le cabinet de ce père digne d'un tel fils.

" Adolphe s'arrêta. Un sourire amer errait sur ses lèvres. Mais bientôt il releva la tête avec une résolution farouche. Cependant, ce fut d'une voix plus rauque et plus émue qu'il continua:

" Vous devinez ce que devinrent Marianne et son malheureux fils. Le chagrin, le désespoir, eurent un résul-

tat funeste. S'ils ne tarirent pas le sein de la pauvre mère, ils vicièrent sans doute le lait dont elle nourissait le petit être, car elle avait mis au monde un enfant bien constitué, et cet enfant devint peu à peu malingre, difforme même.

" Un peu plus, ricanna Adolphe, il se serait métamorphosé en une caricature ridicule, comme moi, il aurait fini par avoir sa bosse, par être l'objet de la risée publique, par passer pour une sorte de magot, qu'un caprice de la nature avait introduit dans la vie humaine.

" Et cependant la mère usa sa santé, épuisa ses besoins, pour faire de cet enfant un homme, pour le mettre en état de gagner sa vie. Si elle n'y réussit pas complètement, elle parvint du moins à se faire adorer de lui. Depuis cinq ans que l'infortunée était incapable de manier l'aiguille, c'est ce fils, tout faible et tout contrefait qu'il soit, qui a soutenu et nourri sa mère, jusqu'au moment où épuisé par les souffrances, elle s'est éteinte dans ses bras !

" Ce jour-là, mon désolé camarade a juré de venger sa mère. Elle lui avait caché le nom de son père ; mais, grâce à certaines lettres qu'il a retrouvées, il l'a découvert, et il me l'a dit, parce que je lui avais offert de l'aider dans sa vengeance.

" Eh bien ! Ne trouvez-vous pas que ce serait justice, en même temps que profit pour nous, que de châtier et de dépouiller un tel homme ? "

—Ah ! bougre oui ! jura Ginglard, que les écumeurs approuvèrent d'un geste.

— Alors, cherchez et trouvez, fit le bossu d'une voix stridente. Cet homme se nomme Morinval, il est riche, et il possède quelque part, au bord de l'eau une magnifique propriété.

— Au bord de l'eau ? répéta Bouteleux. En ce cas,

il ne sera pas difficile à *refiler,* et pouvu qu'il ne fasse pas de nous ce que le bourgeois de Bezons a fait de Rissolé...

— Dites-moi seulement où il demeure, interrompit le bossu avec un geste de menace, et je me charge de lui tailler des croupières.

III

UNE VISITE QUE PERSONNE N'ATTENDAIT

Pendant le récit d'Adolphe, les écumeurs avaient fait disparaître les victuailles que Ginglard et Bouteleux avaient apportées.

Ils avaient écouté attentivement, approuvant parfois de la tête, poussant un soupir, se détournant pour cacher une larme.

Clef-des-Cœurs, qui était le plus jeune, était naturellement celui que le récit du bossu avait le plus intéressé.

— Ton histoire n'est pas neuve, en effet, mon petit Apollon, dit-il; mais pour être vraie, je suis sûr qu'elle est vraie. Cependant, il y a dans la façon dont elle se termine une obscurité que je demande à éclaircir.

— Parle, fit Adolphe.

— Tu nous as dit que ton ami n'avait connu son père qu'après la mort de sa mère...

— C'est vrai.

— Alors, comment a-t-il pu retrouver sa trace? Car enfin, ce Morinval a dû faire du chemin, depuis vingt ou vingt-cinq ans que son ancienne maîtresse l'avait perdu de vue.

— Pas trop, répondit le bossu. Mon ami s'est rendu au domicile qu'occupait Morinval à cette époque; il s'est informé, il a appris que cet homme n'avait jamais quitté cette maison tant qu'il était resté dans les affaires.

— Il s'est donc retiré aujourd'hui ?

— Depuis trois ou quatre ans à peine.

— Alors, il doit avoir le sac !

— C'est probable.

— Et le concierge ne connaît pas le pays qu'il habite ?

Non. Il paraît que Morinval n'a pas voulu lui donner son adresse, de peur d'être relancé jusque-là par son ancienne clientèle.

— Alors comment sait-on que c'est au bord de l'eau ?

— Par les déménageurs qui ont transporté le mobilier de ce misérable. Ils avaient certainement reçu l'ordre formel de ne révéler à qui que ce soit le nom de la ville ou du village dans lequel ils se rendaient, car ils prétendaient ne pas le savoir. Cependant, d'après quelques paroles qu'ils ont laissé échapper, le concierge a compris qu'il s'agissait d'une grande propriété située sur les bords d'une rivière, et dans un rayon qui ne dépasse certainement pas sept ou huit lieues, puisqu'ils ne devaient arriver le soir même à destination.

— Diable ! murmura Ginglard en se grattant l'oreille. Sept ou huit lieues, c'est long ! Ça nous fait au mode...

— Je le crois bien ! fit Bouteleux. Ça nous fait au moins quatre rivières à explorer.

— Non, trois, fit observer le bossu.

— Pardon, quatre, insista l'écumeur.

— Je n'en vois que trois, moi, reprit Adolphe : la Seine, la Marne et l'Oise.

— Et la rivière d'Hyères ? ajouta Bouteleux. Elle ne compte donc pas ?

— Elle est si petite !

— Ça ne l'empêche pas d'être bordée de propriétés à l'infini. Est-ce que Brunoy n'est pas au bord de l'Hyrès ? Ah ! c'est qu'en fait de géographie des environs de Paris, j'en remonterais à l'état major ! fit l'écumeur avec une véritable fierté.

— Je le sais bien, répondit Adolphe. Aussi mon vieux Bouteleux, je ne te le cache pas, c'est à toi que je comptais m'adresser pour savoir par quel bout nous devions commencer.

Cette preuve de confiance, cet hommage rendu à son expérience en présence de tous ses camarades, deridèrent comme par enchantement les traits renfrognés du viel écumeur, qui laissa échapper un sourire satisfait.

— Mon avis, dit-il, est qu'il ne faut pas s'endormir sur le rôti et qu'il n'faut pas commencer par un côté plutôt que par un autre...

— Mais explorer les quatre rivières à la fois, fit vivement Adolphe sans cacher la joie que cette proposition lui causait.

— Précisément.

— Eh bien! je suis exactement du même avis, dit le bossu. Nous sommes onze, nous allons nous diviser en quatre groupes qui se composeront de trois membres; le quatrième qui se composera de deux écumeurs seulement. Or, il est indispensable que ce dernier supplée au nombre par l'habileté. Je désigne donc Bouteleux et Ginglard pour le former.

— A la bonne heure! approuva Ginglard.

— Reste maintenant à arrêter quelle rivière chacun de nous va explorer.

— Je choisis la Marne, fit Bouteleux, j'en connais les moindres détour.

— Moi l'Hyères, dit Clef-des-Cœurs. C'est par là que je vais passer le dimanche avec ma maîtresse.

— Moi, l'Oise, proposa l'Ecureuil, j'suis né à Neuville, j'irai faire un tour au pays.

— Alors, je prendrai la Seine, conclut Adolphe.

— Et nous commençons... quand? demanda Bouteleux.

— Demain, répondit le bossu.

— A quand notre première réunion? interrogea Ginglard.

— A raison d'une lieue par jour, il nous faut au moins sept ou huit jours pour mener à bien cette expédition, dit Adolphe. Donc, dans une dizaine de jours, nous pouvons nous retrouver ici.

— Et Rissolé qui le préviendra? fit Clef-desCœurs.

— Moi, répliqua le bossu, c'est sur mon chemin.

Alors dans dix jours, dit Bouteleux en se redressant.

— Et à la même heure, ajouta Adolphe qui était déjà debout et qui, d'un signe, avait levé la séance.

Il salua d'un geste familier et s'éloigna, suivi des écumeurs qui devaient entreprendre, sous ses ordres, la campagne qu'il avait ouverte.

Il franchit sans s'arrêter le pont qui conduit au village de Saint-Ouen.

Là, dès qu'il fut hors de vue, il se tourna vers ses deux compagnons de route:

— Inutile, leur dit-il, de commencer aujourd'hui notre expédition. Nous n'avons même pas besoin de diriger nos recherches dans les environs de Paris compris entre Billancourt et Argenteuil. Ainsi rendez-vous pour demain à huit heures, à Argenteuil, afin de savoir d'abord ce qu'est devenu Rissolé. Ensuite, nous aviserons.

Les deux écumeurs s'inclinèrent respectueusement.

Adolphe les quitta et se dirigea vers Paris.

Il était environ midi, quand il franchit les quatre étages qui conduisaient à son logement de la rue de Venise.

Rien n'était changé dans la chambre où Marianne Martin avait rendu l'âme quatre jours avant.

Le bossu se laissa tomber dans le large fauteuil, qui était le seul meuble un peu confortable qu'on remarquât dans cette pièce.

Ce n'est pas précisément la fatigue qui l'y avait jeté, car il ne dormait pas et dardait ses yeux fixes sur le mur qu'il ne voyait pas.

A bien regarder ce petit être difforme, on arrivait à le plaindre. Il n'offrait pas, en effet, ce type osseux qui caractérise les bossus en général. Il n'avait point cette tête énorme, aux pommettes et au menton accusés, ces bras démesurément longs, terminés par des mains sèches et nerveuses.

Du bossu il n'avait que la bosse et les jambes grêles. Son visage ovale, blanc, régulier, était au contraire imprégné d'une finesse et d'une douceur toutes féminines.

Des cheveux châtains, peignés avec soin, un front large et bombé, des yeux gris, doux et expressifs, bordés de cils noirs et soyeux, un nez droit, une bouche correcte, de belles dents, un menton rond sur lequel ne poussait pas un poil de barbe; tel était l'ensemble de cette physionomie délicate.

Le regard était ce qu'il y avait de plus vivant. Plus souvent mélancolique que gai, toujours vif, clair et franc, il réflétait comme un miroir les moindres impressions de l'âme et de l'esprit.

Adolphe avait des mains qu'une duchesse aurait enviés. Petites, fines, potélées, blanches, avec des doigts fuselées et agiles, elles étaient douées d'une vivacité toute particulière, et, sous leur apparence fragile, d'une force qu'on n'aurait pas soupçonnée.

Il semblait que la vie, chassée de ce corps débile, se fut réfugiée dans la tête et dans les mains de ce malheureux.

Sa bosse, comme chez presque tous les bossus, formait sur son dos un véritable monticule, dans le vallonnement duquel sa poitrine paraissait enfoncée. Ses jambes étaient grêles, mais non point faibles. Elles avaient au contraire une élasticité qu'on ne saurait mieux comparer qu'à celle d'un singe.

En somme, Adolphe était difforme, mais il n'était pas laid.

L'histoire qu'il venait de raconter l'avait rendu encore plus triste que de coutume.

— Qui donc m'aimera ? qui donc aimerai-je à présent murmura-t-il.

Au même instant, on frappa immédiatement à la porte.

Il se redressa tout surpris.

— Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit, et une admirable jeune fille, derrière laquelle se tenait une vieille domestique, montra sur le seuil son visage rougissant.

— M. Desarceaux ? demanda-t-elle.

Adolphe eut un éblouissement.

Jamais plus gracieuse apparition ne s'était offerte à ses regards, jamais voix plus harmonieusement sonore n'avait frappé son oreille. Il demeurait, bouche béante, à la contempler, ne songeant pas même à s'informer du but de cette visite inattendue. Son cœur s'épanouissait. Il lui semblait que le soleil venait d'entrer dans sa chambre.

La jeune fille comprit-elle la muette admiration dont elle était l'objet ? Peut-être ; car elle reprit en baissant les yeux :

— Je me suis donc trompée ? Ce n'est donc pas ici que demeure M. Desarceaux ?

— Oh ! pardon, mademoiselle, répondit Adolphe en se levant avec empressement, je n'avais pas entendu. C'est M. Raphaëll que vous désirez voir ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes, en effet, trompée d'un étage. Il demeure au troisième, au-dessous de moi.

— Ah ! vois-tu ? Je te le disais bien, fit la jeune fille en se tournant vers la vieille domestique qui l'accompagnait.

Alors s'adressant au bossu :

—Excusez-moi, monsieur, continua-t-elle, de vous avoir dérangé.

Mais, en disant ces mots, elle jetait sur le malheureux un regard empreint à la fois d'étonnement et de pitié.

Elle se retirait donc après une légère révérence, quand le bossu courut au-devant d'elle.

— Excusez--moi, mademoiselle, dit-il ; mais si vous le permettez, je vais vous conduire. M. Raphaël doit être précisément chez lui en ce moment, car c'est l'heure de son dîner.

En même temps, il s'était élancé sur le palier. Il descendit les marches de cet obscur escalier, se tournant avec sollicitude comme pour surveiller le moindre faux pas de celle à qui il servait de guide.

Arrivé au troisième étage, il frappa.

Ce fut Raphaël qui vint lui ouvrir la porte.

— Ah ! c'est vous ! fit-il. Entrez, j'allais monter.

— C'est moi, mais ce n'est pas moi, dit le bossu en s'effaçant pour montrer la jolie visiteuse qu'il précédait. C'est une jeune personne qui désire vous parler...

Raphaël se pencha vivement.

— Mademoiselle Berthe ! s'écria-t-il avec stupéfaction.

Aussitôt il se découvrit.

— Donnez-vous la peine d'entrer, mademoiselle, reprit-il, ma mère se fera une fête de vous recevoir.

Berthe s'inclina gracieusement et entra.

Mais en passant devant Adolphe, elle lui adressa son plus joli sourire.

— Merci, monsieur, dit-elle avec un geste adorable.

Le bossu remonta précipitamment chez lui, pendant que la porte de Raphaël se refermait sur cette céleste vision.

savait.

Le cœur du malheureux orphelin battait avec force.

C'était peu-être la première fois qu'un étranger ne l'affublait pas d'un sobriquet ridicule, c'était peut-être la première fois qu'on l'appelait "monsieur." Et de quelle bouche ravissante ce mot s'était échappé! Aussi résonnait-il à son oreille comme une mélodie chantée par la voix la plus suave qu'il n'eût jamais entendue.

En arrivant chez lui, il ferma la porte à la hâte, et s'enivra pendant quelques instants du parfum délicieux que la présence de la jeune fille avait répandue dans cette chambre désolée.

— Berthe! murmura-t-il. Elle se nomme Berthe! Un joli nom, ma foi! Il vous a une senteur de moyen âge.

Berthe! répéta-t-il, après quelques instants d'un silence méditatif. Et c'est chez Raphaël qu'elle est allée...

Il laissa échapper un soupir amer.

— C'est qu'il est beau, ce Raphaël! murmura-t-il. Est-il heureux!..., Mais qu'est-ce que cette belle jeune fille va faire chez lui? C'est la première fois qu'elle vient dans cette maison... Ils se connaissent pourtant. D'où? De quand? Comment?

Pendant ce temps, la jeune fille était entrée chez madame Desarceaux.

La mère de Raphaël lui avait avancé un fauteuil, et s'était assise devant elle. D'un geste, elle avait fait signe à la vieille domestique de s'asseoir. Celle-ci avait discrètement pris place dans le coin le plus reculé de la chambre.

Sur la table du milieu, le couvert était dressé.

— Mais je vous dérange, madame, fit Berthe avec embarras.

— Pas du tout, ma chère enfant.

— Pourtant les moments de M. Raphaël sont comp-

tés. Ne vous gênez pas pour moi, je vous en conjure!

— Rassurez-vous, mademoiselle, répondit le jeune ouvrier; je puis vous consacrez, sans faire tort à personne, tous les instants que vous daignerez passer ici. Je jouis aujourd'hui d'une position à peu près indépendante.

— Ah! votre position a donc changé?fit Berthe avec un étonnement joyeux.

— Oui, mademoiselle. Nous avons le malheur de vous voir si rarement que je n'ai pas encore eu l'occasion de vous faire part de ce changement. Depuis trois mois, je suis contremaître de l'atelier dont je faisais partie. C'est même afin de me laisser plus de liberté que mon patron a reculé l'heure à laquelle je prenais ordinairement mes repas. Il déjeune à onze heures et redescend à midi, heure à laquelle je suis libre à mon tour. De cette façon, lui ou moi, nous exerçons une surveillance continuelle sur les ouvriers.

— Et sans doute, vos appointements s'en ressentent? demanda Berthe.

— Nécessairement.

— Recevez-en mes sincères compliments, monsieur. Mais, puisque vous avez soulevé cette question, permettez-moi de vous dire que c'est votre faute, ou plutôt celle de madame votre mère, si nous ne nous voyons pas plus souvent.

— Oh, mademoiselle!... se défendit Raphaël avec une véritable confusion.

— Certainement, poursuivit Berthe, M. de Savenay, mon père, n'a jamais oublié quels liens de bonne amitié l'unissaient jadis à M. Desarceaux, à sa femme, à son fils. Il s'en souvient assez pour que la porte de sa maison vous reste ouverte comme pour le passé, et pour qu'il vous y reçoive toujours avec le même plaisir.

— Je vous sais gré de votre extrême bienveillance,

soupira Raphaël, mais dans la position ou nous sommes...

— Est-ce une raison? interrompit la jeune fille avec vivacité. La catastrophe dont votre père a été victime, et dont vous supportez si noblement le poids, vous a-t-elle enlevé du même coup votre éducation, vos manières, votre esprit?

— Peut-être votre indulgence daigne-t-elle trouver que ma mère n'a rien perdu sous ce rapport, répondit tristement le jeune ouvrier; mais si vous sondez l'abîme que le malheur dont vous parliez a creusé entre nos deux fortunes...

— Oh! mais, à vous entendre, on pourrait croire que nous sommes millionnaires! répliqua Berthe en riant. Vous savez cependant bien le contraire, monsieur. Nous vivons de peu. Demandez à Marguerite, qui est là et qui nous entend, que d'économies, que de soins, que de tours de force elle accomplit pour que nous ne fassions pas piètre figure au milieu du peu d'amis qui nous restent.

A ces mots, elle se tourna vers la vieille domestique qui l'accompagnait.

— Nous connaissons de longue date les talents et les qualités de Marguerite, dit Raphaël avec un sourire. Pour ma part, je me souviens de certaines tartines au beurre et au miel qui me font venir encore l'eau à la bouche quand j'y pense.

— Ah! garnement! vous n'avez donc rien oublié? fit la vieille fille. Il y a pourtant longtemps de cela! soupira-t-elle. C'était avant que mon pauvre maître fût volé de ses quatre cent mille francs par ce misérable coquin de Mor...

— Tais-toi, ma bonne, interrompit Berthe. Il est inutile d'évoquer des regrets inutiles, et il est surtout déplacé de le faire en présence de madame Desarceaux,

qui est la propre sœur de ce... monsieur. Ainsi, plus un mot à ce sujet. Mais, pardon, ajouta-t-elle, je ne vous ai rien dit jusqu'ici du motif qui m'amène.

— C'est juste, dit la mère de Raphaël en se rapprochant. Serions-nous assez heureux pour vous être utiles en quelque chose?

— Précisément, madame. Je vous disais tout à l'heure que, loin d'être millionnaires, nous vivons au contraire d'économies et presque de privations; Je viens vous en apporter une preuve, et réclamer de vous, ou plutôt de Raphaël, un service...

— De moi? fit le jeune ouvrier dont le visage brilla d'un éclair de joie. Parlez, mademoiselle, ajouta-t-il avec feu. Je suis à vous, tout à vous.

— Vous le savez, monsieur, continua la jeune fille, mon père, à la suite de l'événement inattendu qui le dépouilla de la plus grande partie de sa fortune, fut dans la nécessité de réduire considérablement son train de maison et de vendre une grande partie du mobilier que son père lui avait laissé. Il se résigna donc à ce sacrifice, se défit des meubles qui avaient le moins de valeur ou qui ne lui rappelaient aucun souvenir, et ne garda par devers lui que ceux dont il tenait à ne pas se séparer.

— En effet, je n'ai que trop entendu parler de ce désastre, dit Raphaël très-attentif.

— Parmi ces reliques, il s'en trouve qui remontent à une date assez éloigné, dont M. de Savenay fait grand cas, en raison même de cette ancienneté, parce qu'elles sont depuis si longtemps dans la famille, qu'il considérerait comme une profanation de les livrer au marteau du commissaire priseur.

— Et il a raison, mademoiselle, il y a des chefs-d'œuvre dans ces débris du passé...

— Chefs-d'œuvre qui ne sont pas très-solides, fit

Berthe en souriant. Et la preuve, c'est que l'un d'eux a besoin d'une importante réparation.

— Vraiment? dit Raphaël, sans cacher le plaisir que cette nouvelle lui causait.

— Oui, monsieur. Il s'agit d'une table dont je vous ai vu admirer la forme et l'élégance?

— Serait-ce la table en bois d'ébène incrustée d'ivoire qui supporte un cabinet semblable et qui date de la Renaissance?

— Précisément. Par suite de je ne sais quel choc imprévu, un pied de cette table s'est cassé. Nous l'avons fait ajuster et recoller tant bien que mal par un ébéniste, mais le pied n'a pas tenu. Cependant nous ne vous aurions jamais importuné d'un semblable détail, si notre tapissier n'avait indiqué votre maison comme étant la seule — je me sers absolument de ses expressions — qui fût en état de faire proprement, cet ouvrage si délicat.

— Votre tapissier vous a dit la vérité, mademoiselle. Malgré cela, pourtant, mon père hésitait à s'adresser directement à vous.

— Il avait tort, protesta Raphaël avec chaleur.

— C'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre, répondit Berthe en rougissant légèrement. Je lui ai représenté que votre diplôme de bachelier ès-lettres ne vous empêchait pas d'être le meilleur ouvrier de la maison qu'on nous recommandait.

— Laissez-moi vous remercier, mademoiselle de l'intérêt que vous nous témoignez... balbutia la mère de Raphaël.

— Comment! Me remercier? fit Berthe avec animation. De quoi, je vous prie? En vérité, chère dame, je ne vous comprends pas! Etes-vous ou n'êtes-vous pas toujours madame Desarceaux, la femme instruite et distinguée que j'admirais dans mon enfance et que je m'ef-

forçais de prendre pour modèle? Votre mari n'était-il pas l'ami de mon père? Nos deux familles n'étaient-elles pas étroitement unies? Votre fils ne venait-il pas chez M. de Savanay comme il serait venu chez un parent? N'y jouissiez-vous pas des mêmes privilèges? ne vous témoignions-nous pas la même affection?

— Je me souviens, mademoiselle, et je m'en souviens avec bonheur, croyez-le; mais tant de malheurs sont survenus depuis cette époque...

— A vous comme à nous, ma bonne dame, répartit Berthe en s'animant de plus en plus. Nous avons été un peu moins éprouvés, j'en conviens; mais en avons-nous le mérite? Au contraire, madame. Il nous restait quelques épaves, et, à vous, il ne restait rien. Pourtant vous vivez, et, je le vois, sans trop grandes privations. La noblesse avec laquelle vous avez accepté votre déchéance, la lutte que vous soutenez, les efforts que vous faites pour vous relever, sont plus estimables cent fois que la résignation parcimonieuse avec laquelle nous avons fait face à nos revers.

— Hélas! soupira madame Desarceaux, je ne suis malheureusement pour rien dans cette lente et laborieuse réédification de notre bien-être!

— Vous vous trompez, chère dame. Je sais bien que M. Raphaël peut en revendiquer la plus grosse part. Mon père a souvent admiré, je vous le jure! le courage avec lequel votre fils a planté là ses livres pour prendre le ciseau du tourneur, et il a regretté de ne pas avoir eu le même courage. Je n'ignore pas que c'est à force d'un travail pénible que M. Raphaël en est arrivé à la petite position qu'il occupe aujourd'hui; mais ne l'avez-vous pas aidé, soutenu dans cette tâche? N'est-ce pas vous qui l'avez élevé, qui lui avez inculqué ces idées généreuses? N'avez-vous pas pris soin de cet intérieur, si confortable qu'il me semble faire un rêve quand je viens

ici, parce que je crois me retrouver dans votre ancien appartement.

— Vous vous le rappelez donc aussi? fit tristement madame Desarceaux.

— Comment aurais-je pu l'oublier? répondit Berthe. Mon cœur serait bien ingrat s'il n'avait pas gardé souvenance de l'accueil affable que vous m'y faisiez. Cela vous surprend, ma chère dame, parce que, comme tous les papas et toutes les mamans, vous ne voyez en moi qu'une enfant; mais j'ai dix-huit ans, songez-y bien! Or, il n'y a pas plus de huit ans que vous avez été atteinte par le désastre qui a englouti votre fortune. J'avais donc dix ans à cette époque; je n'étais déjà plus une enfant.

— C'est vrai! soupira madame Desarceaux, dont ces lointaines réminiscences déridaient le visage attristé.

— Voilà pourquoi, chère dame, je ne cesse, chaque fois que je vous vois, de vous répéter que vous avez tort de croire que mon père et moi nous rougissons de vous tendre la main. Nous vous estimons, nous vous aimons, nous vous admirons — je ne saurais trop vous le dire — vingt fois plus qu'auparavant pour l'héroïsme dont vous avez fait preuve. Vous vous êtes mis bravement à la besogne, vous avez combattu, et si vous n'avez pas encore vaincu, vous remporterez quelque jour une éclatante vistoire.

Et comme Raphaël et sa mère se regardaient en échangeant un sourire incrédule:

— Oui, vous vaincrez, reprit la jeune fille avec conviction. J'ai en Dieu une trop ferme croyance pour ne pas avoir la certitude que vous recevrez la récompense de tant d'efforts.

— Puisse-t-il vous entendre, chère enfant! dit madame Desarceaux. Ce n'est pas pour moi que je le souhaite avec tant d'ardeur; c'est pour mon Raphaël, que

je vois se débattre si loin du milieu dans lequel il était appelé à vivre, qui travaille comme un nègre, qui use ses forces pour me procurer encore un peu de ce bien-être auquel j'étais habituée, et qui s'imagine que je ne m'aperçois pas des privations qu'il s'impose. Ah! sa pauvre jeunesse! sevrée de toutes les joies, de tous les plaisirs, condamnée par moi au plus rude labeur, aux plus cruelles austérités...

Elle essuya deux grosses larmes qui perlaient à sa paupière.

— Mais tu es folle! s'écria Raphaël en la prenant dans ses bras. Chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas? Or, tu sais bien que tu es ce que j'aime le plus au monde..

— Pour le moment peut-être, mais plus tard... fit observer la pauvre mère en secouant lentement la tête.

— Ah! plus tard... répéta machinalement le jeune ouvrier.

Il se passa en lui quelque chose d'étrange. Il laissa tomber sur Berthe un regard humide, empreint à la fois de passion contenue et de découragement profond. Puis il se redressa résolument.

— Plus tard... nous verrons, dit-il.

La jeune fille comprit-elle tout ce qu'il y avait dans ce regard d'amour et d'engoisse? Peut-être, car elle tressaillit et toussa légèrement, comme pour motiver la rougeur qui empourprait sa joue rose, son col blanc et jusqu'à son oreille fine et déliée.

Raphaël fut le premier qui sentit le besoin de sortir de cette situation embarrassante.

— Pardon, mademoiselle, dit-il timidement, si nous vous avons rendue témoin de nos querelles de chaque jour. Reprenons, si vous le voulez bien, une conversation interrompue de part et d'autre par tant de digressions. Vous réclamiez de moi un service auquel j'au-

rais voulu attacher plus de prix qu'il n'en a malheureusement pour moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à la disposition de M. de Savenay et à à la vôtre. Ayez donc la bonté de me dire à quelle heure je pourrai me présenter sans indiscrétion.

— Demain, vers dix heures... proposa Berthe. Si par hasard mon père était absent, je serais là, ajouta-t-elle négligement.

Enfin, après avoir fortement insisté auprès de madame Desarceaux pour que ses visites fussent moins rares à l'avenir, la jeune fille prit définitivement congé.

Bientôt le bruit de son pas léger, étouffé promptement par celui beaucoup plus pesant de Marguerite, se perdit dans l'escalier.

Raphaël courut vers la fenête et l'ouvrit pour la voir encore une fois.

La rue de Venise n'est pas longue. Aussi ce plaisir fut de courte durée.

Il demeurait pourtant à la même place, suivant pour ainsi dire àtravers les murs la route que venait de prendre la jeune fille, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par la voix de sa mère.

— Eh bien! disait-elle, que fais-tu là? Ne veux-tu pas dîner aujourd'hui?

Il revint lentement vers la table et prit place en face de sa mère.

— Mon Dieu! que cette petite Berthe est devenue belle et bonne! dit madame Desarceaux après quelques instants de silence.

Raphaël ne répondit pas. Il dîna à la hâte, mangea fort peu, et se leva presque immédiatement.

— Déjà, fit madame Desarceaux. Tu t'en vas!

— Oui. La visite que nous avons reçu a retardé l'heure de notre dîner. J'ai en outre promis à Adolphe de passer chez lui avant de me rendre à l'atelier; je n'ai donc pas de temps à perdre. Ainsi, à ce soir!

A ces mots, il se dirigea vers la porte, après avoir embrassé sa mère, et s'engagea dans l'escalier.

Quelques secondes après, il pénétrait chez le bossu.

— Eh bien! mon ami, dit-il rondement, me voici. Que me voulez-vous?

— Je voulais vous remercier d'abord des excessives bontés que vous avez eues pour moi dans les circonstances douloureuses que je viens de traverser... fit Adolphe.

— Bien. Ensuite? demanda Raphaël qui n'aimait pas les compliments.

— Ensuite, mon intention était de m'acquitter, envers vous, qui avez avancé pour moi, à la mairie et à l'église une somme relativement considérable.

— Vous avez donc de l'argent? dit Raphaël avec surprise.

— Non, répondit Adolphe, je n'en ai pas encore; mais je me suis rappelé que madame Desarceaux avait admiré une fois le vieux fauteuil que voilà, et avait manifesté le désir d'en avoir un semblable.

— C'est vrai.

— J'avais donc pensé que vous consentiriez à le prendre au prix que vous fixerez vous-même, en déduction des avances que vous avez faites.

— Je m'en garderais bien! C'est après le lit de madame Martin, le seul meuble un peu confortable que vous ayez dans cette chambre. Je ne veux pas vous en dépouiller.

— Vous avez tort, monsieur. Ce fauteuil ne servait exclusivement qu'à ma mère, je n'en ai aucun besoin. A présent surtout que je suis seul, je ne rentrerai guère ici que pour me coucher. Ce meuble me devient donc tout à fait inutile.

— Je conçois que vous cherchiez à vous acquitter envers moi, mais rien ne presse, mon ami. Je n'en suis

plus réduit à vivre au jour le jour; j'ai des petites économies, je puis donc attendre patiemment que vous ayez repris chez M. Durand la place qu'il vous réserve dans son atelier, — car vous comptez rentrer chez lui, n'est-ce pas?

— Assurément, répondit le bossu, mais je lui ai tant d'obligations, je suis son débiteur d'un chiffre si élevé, qu'il me faudra pas mal de temps pour le rembourser.

C'est juste, mais d'après ce que votre mère nous en a dit, c'est un homme bon et généreux, qui ne vous tourmentera pas, qui ne prélèvera, j'en suis certain, sur votre salaire, qu'une part excessivement modique...

— Je l'espère, fit Adolphe avec embarras, mais...

— Voulez-vous que j'aille le voir? proposa Raphaël. Je lui exposerai votre situation, je lui apprendrai ce qu'il ignore probablement, ce que vous n'avez sans doute pas osé lui avouer. Et quand il saura que vous êtes orphelin, sans autre ressource que votre travail, il fera ce que je ferais à sa place: il vous donnera quittance définitive des secours que vous avez reçus.

— Je vous remercie infiniment, monsieur... balbutia le bossu, mais ce serait une véritable indiscrétion..

— De votre part? Allons! pas de fausse honte, mon cher! Je serais désolé de vous offenser en vous parlant le langage de la vérité, mais vous n'êtes pas dans la même position que tout le monde. Vous avez une santé délicate...

— Moi? Je me porte comme le Pont-Neuf!

— Vous êtes d'une complexion maladive...

— Vous voulez dire que je suis difforme et bossu, fit nettement Adolphe en haussant les épaules.

— Eh bien! oui, mon pauvre garçon. Si vous étiez robuste et fort comme tant d'autres, je ne vous proposerais pas de me mêler de vos affaires, de m'employer en votre faveur, mais que voulez-vous? Vous n'avez pas à

rougir d'une difformité dont la nature seule est coupable. Ainsi donnez-moi donc l'adresse de M. Durand, et je vous promets que dès demain...

— Encore une fois, merci, monsieur Raphaël; mais c'est inutile. Je saurai faire face moi-même à toutes les nécessités d'une vie si mesquine que la mienne, sans y faire intervenir la complaisance de personne.

Cette fois, Raphaël dévisagea le bossu, qui ne put supporter le regard interrogateur de son voisin.

— Ah! prenez garde, mon cher! dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. Cette obstination à cacher l'adresse de M. Durand, que vous n'avez pas voulu livrer à votre mère, que vous refusez encore de m'indiquer, pourrait faire croire à qui vous connaîtrait moins que moi...

— Quoi donc? demanda-le bossu, voyant qu'il fallait payer d'audace.

— Mais... insinua Raphaël avec hésitation, que ce Durand est un personnage... imaginaire... et que...

— Allons! achevez, insista Adolphe d'une voix sifflante. Vous vous taisez? Faut-il compléter votre pensée? J'aurai le courage de le faire: et que je vole le peu d'argent que je me procure, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec un rire forcé.

— Si je le croyais, je ne serais pas ici, mon cher.

— Eh bien! vous vous trompez, reprit le bossu avec véhémence. Mon obstination vient de ce que je suis las de la pitité que j'inspire, de ce que je me sens assez fort pour me passer des autres, et de ce que vous êtes le dernier, après la reconnaissance infinie que je vous ai déjà, dont je voudrais lasser l'inépuisable bonté.

— Comme il vous plaira, mon ami. Je respecte tous les sentiments généreux, alors même que je ne les partage pas, dit Raphaël, dont le regard n'avait cessé de peser sur le bossu et qui crut réellement l'avoir blessé.

— Alors, revenons-en à la proposition que je vous soumettais, poursuivit Adolphe. Vous manifestiez certains scrupules d'acheter le meuble que je vous offrais; vous croyez qu'il s'agissait de qpelque vieux débis, auquel se rattachaient des souvenirs de famille, n'est-ce pas?

— C'est la vérité.

— Eh bien! mon cher monsieur, vous êtes dans l'erreur. Ce fauteuil a été acheté dans une vente, il y a quinze ans environ, par ma pauvre mère. Il provient, paraît-il, d'une noble maison qu'un revers de fortune avait atteinte.

— En effet, je m'étais toujours étonné de voir ce meuen votre possession. Il sort tellement des dimensions ordinaires, il est fait avec un soin si particulier qu'on devine qu'il a été spécialement fabriqué pour une personne qui en a indiqué les proportions.

— Il est certain qu'il est d'une solidité à toute épreuve. Jamais, depuis quinze ans qu'il est ici, il n'a eu besoin de la moindre réparation. Le velours qui le recouvre est un peu fané, mais en le regarnissant de neuf.

— C'est ce que je ferai certainement, dit Raphaël, si vous consentez réellement à me le céder; ce n'est pas comme meuble de luxe que je le prendrai, mais pour suppléer aux sièges incommodes que ma mère a seuls pu sauver du naufrage.

— Ainsi, c'est convenu? demanda Adolphe avec joie.

— Oui, si vous estimez que je le paye, à sa valeur en dédommagement des avances que je vous ai faites.

— Et au-delà! s'écria le bossu ravi. Ainsi emportez-le.

Lui-même aida Raphaël à le charger, et regarda d'un œil attendri disparaître ce vieux et utile serviteur.

Quand il fut seul, il hocha soucieusement la tête.

— C'est égal, murmura-t-il. Quoi qu'il m'en coûte, il faudra que je quitte ce logement. Ce Raphaël est terrible, il devine tout... Et pourtant, si je m'en vais, je ne la verrai plus! Qui est-elle? Une simple cliente? Une maîtresse?... Je n'ai pos osé le lui demander...

IV

LE GENTILHOMME ET L'OUVRIER

Adolphe passa donc fort mal cette journée, trop longue au gré de son impatience.

Le lendemain matin, après une nuit d'insomnie, se rappelant le rendez-vous qu'il avait donné à ses camarades il glissa dans un sac une chemise, une paire de chaussettes, partit à six heures et se dirigea vers la gare de la rue Saint-Lazare, pour y prendre le premier train en destination d'Argenteuil.

A la même heure que lui, Raphaël se rendait à l'atelier. La veille, il avait instruit son patron de l'absence qu'il comptait faire et du motif qui la néecssitait. Celui-ci lui avait donné carte blanche.

Ce digne homme se nommait Carmelet. Depuis plus de vingt-cinq ans, il s'était établi dans le quartier du Marais et habitait la rue Saint-Louis. Ses ateliers, situés dans la même maison, ocupaient dans une cour immense un vaste emplacement. Lui-même avait fait les frais de ce léger bâtiment et l'avait disposé à sa fantaisie.

Il jouissait d'une réputation intacte. Son habileté n'était pas moins connue que sa probité. En outre, il était le fils de ses œuvres, adroit ouvrier lui-même, ce qui lui donnait sur ses employés une indiscutable autorité.

Aujourd'hui, M. Carmelet avait dépassé la cinquantaine. Il avait atteint l'âge où le corps est moins sou-

ple, l'esprit plus paresseux, où le besoin du repos se fait généralement sentir et devient le complément tout naturel d'une carrière laborieusement employée.

Malheureusement, il n'avait pas d'enfants. Or, c'était dans sa spécialité un véritable artiste que M. Carmelet. Dix fois il aurait pu vendre son fonds, dix fois il avait refusé, parce que l'acquéreur ne lui présentait pas les garanties suffisantes.

Il mettait un certain amour-propre à ce que, même dans les mains de son successeur, l'ancienne " Maison Carmelet " ne périclitât pas. Longtemps il avait cherché quelqu'un qui fût digne et capable, ou de lui succéder ou de le remplacer en cas d'absence, et d'alléger pour lui le fardeau pesant de la direction suprême.

Il n'avait pas encore trouvé ce merle blanc des ouvriers, quand son attention fut attirée par un jeune homme qui était entré chez lui dans des conditions assez peu ordinaires.

Un beau matin, M. Carmelet vit pénétrer dans son bureau un grand beau garçon de dix-huit ans environ, élégamment mis, doué de manières exquises.

— Monsieur, dit-il, je me nomme Raphaël Desarceaux, j'ai dix-huit ans et une bonne volonté que vous pourrez mettre à l'épreuve sans la lasser jamais. J'ai entendu beaucoup parler de vous. On m'a cité votre maison comme tenant la tête du commerce dont vous vous occupez; on m'a dit aussi que vous étiez bon et généreux, que vous aviez conquis par l'unique fruit de votre travail la position que vous occupez, c'est ce qui m'a enhardi à me présenter chez vous.

— Je suis infiniment flatté, monsieur de cette préférence, dit M. Carmelet. Avez-vous déjà quelques notions de l'art que vous désirez étudier?

— Oui, monsieur.

— Pourtant, vous n'avez jamais fait partie d'aucun atelier ?

— C'est vrai, monsieur, je ne suis encore qu'un apprenti.

— Dans tous les cas, permettez-moi de vous le dire, monsieur, reprit M. Carmelet, vous avez là un goût étrange, et qui jure singulièrement avec l'homme que vous représentez ! Comment diable ce goût vous est-il venu ?

— De la façon la plus simple du monde, monsieur, dit Raphaël en rougissant. Tout enfant, j'ai trouvé chez mon père un tour parfaitement installé, qui n'était pour lui qu'un meuble purement accessoire, et dont il ne se servait que comme distraction. Je l'ai d'abord regardé faire, puis j'ai voulu faire comme lui. Guidé par son expérience, j'ai promptement atteint et presque dépassé mon maître. Alors, j'ai observé, j'ai étudié, j'ai lu...

— Et vous désirez vous perfectionner dans cet art difficile, acheva M. Carmelet. Eh bien ! monsieur, je n'ai pas de raisons pour refuser à un jeune homme de votre rang une faveur si minime. Il est rare qu'il ne se trouve pas chez moi un tour vacant. Venez, allez tant qu'il vous plaira dans mon atelier. Vous y trouverez, j'ose le dire, des modèles d'une façon irréprochable, que j'ai relevés moi-même avec le plus grand soin sur les originaux qui me sont passés par les mains. Car ce n'est pas comme concurrent que vous vous présentez, n'est-ce pas ? Vous ne vous destinez pas à l'industrie, au commerce ?

— Hélas ! non, monsieur. Pas encore, du moins.

— Alors, monsieur, je me fie à votre parole. Vous êtes ici chez vous, continua M. Carmelet. Il va sans dire que je n'accepterai pour cette espèce d'apprentissage aucune rétribution. Si vous êtes satisfait de vos

relations avec mes ouvriers, des conseils que vous aurez reçus, vous ferez largesse à l'atelier, selon que vous jugerez convenable...,

— Mais monsieur, vous ne m'avez donc pas compris? fit Raphaël. C'est en qualité d'ouvrier que je sollicite l'honneur d'entrer chez vous.

— Comme simple ouvrier! s'écria le négociant décontenancé.

— Monsieur, il ne faut pas trop se fier aux apparences. Je comprends votre étonnement, et je m'aperçois que j'ai commis involontairement une grosse faute, en me présentant sous le costume dont je suis revêtu. Cependant ce n'est pas une raison pour vous d'en induire que je serais incapable de faire mon métier.

Assurément... non... balbutia le négociant.

— Mettez de côté tout respect humain, dit Raphaël, ne voyez en moi que le plus humble des solliciteurs. Je sais bien que je ne suis pas en état de figurer dignement dans votre atelier, mais j'ai le désir, l'ambition, le besoin d'y occuper promptement une place honorable, et tout ce qu'il sera humainement possible de faire, vous le verrez, monsieur, je le ferai.

— Mon Dieu! monsieur, fit M. Carmelet fort ébranlé, mais aussi fort gêné, je ne demande pas mieux de vous rendre service; mais est-ce réellement pour gagner votre vie que vous désirez tant entrer chez moi?

— Pas pour autre chose, monsieur.

— Vous espérez donc faire fortune un jour? demanda M. Carmelet, émerveillé.

— Pourquoi non? fit Raphaël. N'y êtes-vous pas arrivé?

— Sans doute, mais au prix de quelle peine!

— Oh! je suis prêt à tout, monsieur, ne craignez rien, s'il ne s'agissait que de moi, peut-être aurais-je

moins de courage et serais-je moins pressant; mais j'ai une mère...

— Que vous êtes forcé de faire vivre aussi, sans doute? fit l'honnête industriel, définitivement gagné par tant de résolution. Eh bien! monsieur, je ne suis pas homme à repousser semblable demande, quand il m'est possible de le faire. Voilà qui est convenu. Vous entrerez chez moi quand bon vous semblera.

— Demain, monsieur, proposa immédiatement Raphaël.

— Demain, soit! Mais ne vous faites pas illusion! Je ne saurais vous allouer d'avance telle ou telle paie. Je suis même matériellement obligé de la subordonner à votre savoir faire.

— C'est bien ainsi que je l'entends, monsieur.

— Puisque nous sommes d'accord sur ce point épineux, continua M. Carmelet, venez vous mettre à l'œuvre dès demain. Je serai là, je vous installerai moi-même. A la fin de la semaine, j'aurai jugé ce que vous savez faire et ce que vous pourrez gagner. Seulement, un simple conseil: ne vous présentez pas dans cette tenue. Elle est trop élégante, elle choquerait mes ouvriers.

— Oh! soyez tranquille, monsieur. J'ai déjà mes vêtements de travail, je les endosserai.

Ils se séparèrent.

Telles furent les étranges circonstances dans lesquelles M. Carmelet engagea son nouvel ouvrier.

Le lendemain Raphaël arriva, fort simplement vêtu, et, portant sous son bras un tablier de serge soigneusement roulé. Sans plus tarder, son patron le mit à l'œuvre et le regarda travailler.

Il fut excessivement surpris de ce qu'il voyait. Sans doute Raphaël n'avait pas l'expérience que donne seule une pratique assidue, mais il avait l'habileté et le goût.

Au bout d'un mois, il était au courant de la besogne dont il était chargé et gagnait quatre francs par jour.

M. Carmelet n'était pas médiocrement étonné. Il avait la conviction que le courage de ce jeune homme faiblirait devant l'aridité de sa tâche. Pas du tout. Un an ne s'était pas écoulé que Raphaël était devenu un des meilleurs ouvriers de l'atelier.

Accueilli d'abord avec défiance par ses camarades, il avait su répondre spirituellement à toutes les plaisanteries, mettre les rieurs de son côté, se prêter à ces infiniment petits services que comportent les devoirs de bonne camaraderie. En un mot, il s'élevait peu à peu, par le double effet de son activité et de sa supériorité intellectuelle.

Deux ans après, il gagnait ses six francs par jour et tenait la corde sur tous ses camarades. Ses connaissances variées, sa science du dessin, étaient pour son patron des ressources précieuses. Déjà l'industriel ne dédaignait pas de le consulter. Plus d'une fois il avait reconnu la justesse des observations de Raphaël.

D'année en année, s'accrurent l'influence et l'habileté de cette précieuse recrue.

Après six ans d'un labeur opiniâtre, d'une vie exemplaire et qui ne s'était pas démentie un seul instant, M. Carmelet disait à qui voulait l'entendre qu'il possédait le meilleur ouvrier de Paris, si bon qu'il en remontrerait à lui-même, Carmelet !

Ce fut alors, et après des augmentations successives de salaire, qu'il songea à se reposer sur Raphaël du soin de diriger son atelier. Mais il était trop prudent pour abandonner d'un seul coup les rênes d'une autorité si étendue. Il voulait s'assurer par une longue épreuve que sa confiance était bien placée.

Il en arriva donc insensiblement et systématiquement à laisser à Raphaël la responsabilité de certaines affai-

res, à lui confier la surveillance de l'atelier. Il poussa la minutie de l'épreuve jusqu'à lui soumettre des projets absurdes, qu'il se serait bien gardé de réaliser, mais qui offraient des apparences tentatives de bénéfices considérables.

Sans soupçonner qu'on le tâtait, Raphaël sortit sain et sauf de toutes ces épreuves, échappa à tous ces pièges.

Depuis plus d'un an, il était contre-maître de fait, lorsque M. Carmelet se décida enfin à lui confier officiellement ce titre en présence de tous ses ouvriers.

Ce n'était pas le comble de la fortune pour Raphaël, mais c'était une juste, douce et fructueuse récompense de son travail, puisque son patron lui avait assuré le jour même de cette nomination un dixième dans les bénéfices.

Le lendemain du jour où il avati reçu la visite de Berthe, Raphaël se rendit à l'atelier comme à l'ordinaire. Sa mise était plus soignée que de coutume; les ouvriers le remarquèrent et l'en raillèrent doucement.

A ces plainsanteries il ne répondit rien, tant il avait peur de trahir sa joie.

Vers neuf heures, il donna l'ordre à un ouvrier de prendre une charrette à bras et de le suivre. L'atelier crut comprendre alors pourquoi le contre-maître était si bien mis; il allait " en ville. " On supposa dès lors qu'il se rendait chez quelque riche personnage.

A dix heures précises, Raphaël s'arrêtait devant le numéro 82 de la rue Sainte-Anne, montait au troisième étage et sonnait à la porte de M. de Savenay...

Marguerite l'introduisit auprès de son maître.

C'était un homme de cinquante ans, dont les épais cheveux grisonnants étaient séparés par une raie bien fournie. Il portait la moustache et les longs favoris à l'Anglaise. Son visage clair, osseux, sillonné de quelques rides, indiquait une santé robuste que l'âge n'avait

pas altérée. Le regard franc, mais un peu fier et dédaigneux, se posait froidement sur les personnes en face desquelles il se trouvait. Le nez, légèrement aquilin, fin et correct, retombait sur une bouche aux lèvres un peu minces, qui surmontait un menton carré, fortement accusé.

L'ensemble de ce visage, on le voit, révélait une parfaite tranquillité de cœur et d'esprit, une volonté froide et bien arrêtée, et une certaine fierté bien ou mal placée : on en jugera par les événements.

La tenue de ce personnage répondait à cette physionomie calme et sérieuse ; elle était sévère, propre, exempte de toute recherche, mais non pas de toute élégance.

Il adorait sa fille, la trouvait belle, bonne, distinguée, et ne lui reprochait qu'une chose : c'était l'éduaction qu'elle avait reçue.

Par suite des revers qui l'avaient dépouillé de sa fortune, il avait été obligé de la mettre dans un pensionnat — pensionnat qu'il avait choisi du reste avec le plus grand soin, mais enfin hanté par les jeunes filles de la petite bourgeoisie, en raison de l'honnête modicité de ses prix.

Là, Berthe avait puisé des idées tout autres que celles dont son père l'aurait imbue, s'il avait été en son pouvoir de la diriger. Aussi reprochait-il à cette enfant d'avoir trop oublié qu'elle était fille d'une race qui, à toutes les époques, avait défendu de son épée et de son sang les droits de la légitimité, de confondre un peu trop dans une estime uniforme les différentes classes qui composent forcément l'élément social, mais, qui selon lui, ne devaient précisément se confondre jamais.

“ Pour faire une salade, disait-il, il faut de l'huile et du vinaigre, je le reconnais ; mais l'huile et le vinaigre

ne se mélangeront jamais. Il en est de même de la société. ”

Berthe prétendait que la distinction est le fruit de l'éducation bien plus que de la naissance, et affirmait avoir rencontré des gentilsommes qui étaient de vrais goujats, et des manants qui étaient de vrais gentilshommes.

A part ce terrain glissant, sur lequel l'un et l'autre évitaient de se rencontrer, le père avait pour la fille une adoration sans bornes. Elle était son dernier et unique amour, le seul lien qui le rattachât à la vie. Pour elle, il aurait tout fait, excepté trahir ses croyances ou compromettre son nom dans une industrie quelconque.

Lorsqu'il vit entrer Raphaël, il se leva, et sans la moindre hésitation, lui tendit la main.

— Entrez donc, mon cher, dit-il avec un sourire, je vous attendais. Berthe m'avait prévenu de votre visite.

Après un moment de silence, pendant lequel il offrit un chaise au jeune ouvrier, il poursuivit avec un peu d'embarras ;

— Figurez-vous, mon cher, que je n'aurais jamais songé à vous déranger, si ma fille et mon tapissier ne m'avait conseillé de m'adresser à vous. Il ne s'agit que d'un pied de table à tourner, vous le savez déjà, mais il paraît qu'il n'y a au monde que la maison Carmelet pour en faire un semblable, et que la dépense dépassera de beaucoup ce que je croyais. Or, je ne suis pas riche, vous le savez mieux que personne.

— Que la question de prix ne vous préoccupe pas, mon cher monsieur, interrompit Raphaël. Rien ne presse, n'est-ce pas ? je vous demanderai donc la faveur de faire moi-même cette besogne, à mes moments perdus.

Le gentilhomme rougit légèrement.

— C'est vrai ! s'écria-t-il d'un air dégagé. Vous

êtes passé maître! La maison Carmelet, c'est vous. N'êtes-vous pas quelque chose comme associé là-dedans?

— Associé, non. Intéressé, je ne dis pas.

— Bref, je me souviens que ma fille m'a touché deux mots à cet égard. Eh bien! mon cher ami, je vous en félicite. Vous avez fait preuve d'un courage que beaucoup de jeunes gens à votre place n'auraient pas eu, dont j'ai manqué, moi tout le premier, quand votre coquin d'oncle m'a volé.

Raphaël fit un mouvement et fronça le sourcil.

— Oh! pardon, reprit M. de Savenay. Je viens de manquer à toutes les convenances. Je ne puis pas oublier, en effet que M. Desarceaux, votre père, a pris mon parti contre Morinval, que sa sœur, votre mère, l'a renié, et que, peut-être, vous-même êtes dans la situation déplorable où je vous vois pour avoir embrassé ma cause; mais que voulez-vous?... C'est plus fort que moi. Toutes les fois que je pense à ce miséra... à ce monsieur, je perds même le sang-froid, qui est pourtant ce que je possède au suprême degré.

— Croyez, dit Raphaël, que, de mon côté, ce souvenir est un des plus douloureux que j'ai conservés.

— Je n'en doute pas, fit le gentilhomme. Excusez-moi donc de l'avoir ravivé et revenons à notre table.

— Je vais la faire enlever, proposa Raphaël; j'ai amené un ouvrier qui attend vos ordres.

— Merci, répondit M. Savenay après un instant d'hésitation; mais j'ai autre chose encore à vous demander.

— Je vous écoute, dit Raphaël avec surprise.

— Vous avez, n'est-ce pas, une grande habitude de tous ces meubles-là?

— En effet, il m'en passe beaucoup par les mains.

— Et vous en connaissez les moindres secrets, les plus industrieuses combinaisons?

— Moins peut-être qu'un ébéniste, mais assez bien.

— Alors, en même temps que vous emporterez la table, emportez donc aussi le cabinet.

— A-t-il également besoin de quelque réparation urgente?

— Non, mais je désirerais que vous l'étudiassez dans ses moindres recoins.

— Volontiers. Croyez-vous donc qu'il renferme quelque compartiment qui aurait échappé à vos recherches?

— Je n'en sais rien, mais j'espère toujours...

— Quoi? demanda Raphaël, de plus en plus étonné.

— Retrouver mon reçu.

— Quel reçu?

— Celui de Morinval, parbleu!

— Ah! oui, fit Raphaël avec incrédulité.

— Vous comprenez, mon cher, reprit le gentilhomme sans se déconcerter, que mon père n'a pu ni déchirer, ni brûler, ni perdre un reçu de 400,000 francs! Donc ce reçu doit se trouver quelque part.

Raphaël sourit imperceptiblement.

— Vous ne me croyez pas, continua M. de Savenay. Qui sait? Vous me prenez peut-être pour un monomane. Eh bien! monomane, soit! Savez-vous ce qui développe de jour en jour en moi cette monomanie, ce qui fait que je recherche ce reçu avec une nouvelle ardur?

— Pas encore, répondit doucement le jeune ouvrier.

— C'est que je suis père, mon cher ami; c'est que ma fille a dix-huit ans, c'est qu'elle est belle, que je songe à la marier et que je n'ai pas de dot à lui donner.

— Ah! fit Raphaël en pâlissant.

— Oui, mon cher. Comprenez-vous à présent? Si je retrouvais ce reçu, il me serait loisible d'attendre et de marier Berthe à son goût, tandis que, si je ne le retrouve pas, je serai forcé de la donner...

— A qui donc? interrogea Raphaël avec un horrible serrement de cœur et d'une voix tremblante.

Le gentilhomme releva la tête et regarda fixement l'ouvrier. Son trouble ne lui avait-il pas échappé? Il n'en laissa rien paraître, mais au lieu de répondre directement à la question de Raphaël, il continua plus froidement:

— Il serait possible que mon père eût serré ce papier précieux dans un tiroir invisible de quelque meuble, peut-être de ce cabinet. Ayez donc la bonté de le bien examiner et de vous assurer que mes conjectures ne sont pas fondées, au moins en ce qui le concerne.

— Je ne manquerai pas, mon cher monsieur, dit Raphaël en se levant.

Au même instant la porte s'ouvrit, et Berthe montra sa jolie tête blonde ébouriffée.

— Le déjeuner de ces messieurs est servi, dit-elle.

Raphaël croyait avoir mal entendu. Il regardait alternativement Berthe et son père, comme pour attendre de l'un ou de l'autre la confirmation de ces paroles.

Il y eut, en effet, chez le gentilhomme, un moment d'hésitation, assez long pour que Raphaël continuât vers la porte son mouvement de retraite.

M. de Savenay sentit alors qu'il fallait se tirer le plus galemmant possible de cette situation embarrassante.

— Eh bien! où allez-vous donc? demanda-t-il à Raphaël. N'avez-vous pas entendu ce que ma fille vient de vous annoncer? Notre déjeuner est prêt.

— Je vous remercie, monsieur, et je remercie plus particulièrement mademoiselle Berthe de cette bonne pensée. Elle me rappelle qu'il fut un temps où je m'asseyais fréquemment à votre table; mais aujourd'hui il me serait impossible de le faire avec la même liberté d'esprit.

— Pourquoi donc? demanda Berthe, que ce tergiversations poussaient à bout.

— Parce que je ne dépens pas absolument de moi, répondit Raphaël, parce que je n'ai pas prévenu M. Carmelet et...

— Bon! fit Berthe. Pour une fois M. Carmelet se passera bien de vous pendant une heure.

— Certainement, dit M. de Savenay qui avait pris la main de Raphaël. Nous ne changerons donc rien, quoi que vous fassiez, à ce dont nous sommes convenus.

A ces mots, il se dirigea vers l'antichambre, où se trouvait l'ouvrier que Raphaël avait amené.

— Mon ami, fit-il, vous direz à votre patron que j'ai retenu M. Desarceaux à déjeuner, malgré lui et malgré toutes les bonnes raisons qu'il m'a données pour s'en dispenser. N'y manquez pas, je vous prie.

Puis il referma la porte.

— Allons! à table, reprit-il en frappant familièrement sur l'épaule de Raphaël.

Celui-ci avait bie nenvie de s'en défendre; mais Berthe, pendant que son père donnait ses instructions à l'ouvrier, lui avait adressé un regard tellement suppliant qu'il n'eut plus le courage de résister .

Il prit place entre le gentilhomme et sa fille.

Sa vue éveilla mille souvenirs enfouis dans la mémoire un peu oublieuse de M. de Savenay.

— Ah! soupira-t-il. Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes assis à la même table! Vous rappelez-vous? Votre père se mettait ici, votre mère se plaçait là, près de moi, tandis que vous et Berthe, enfants espiègles et joueurs, vous dévoriez les friandises que Marguerite préparait pour vous...

Il étreignit dans sa main son front brûlant.

— Oui, il y a longtemps, reprit-il. Il y a au moins...

— Huit ans, fit Raphaël en hochant la tête.

— Déjà! dit le gentilhomme devenu soucieux. C'est vrai. Vous étiez presque un jeune homme quand ma fille vint au monde; vous aviez, je crois...

— Huit ans, dit encore Raphaël.

— Vous avez donc vingt-six ans? interrogea M. de Savenay avec un peu d'étonnement.

— Mon Dieu! oui, monsieur.

— Est-ce possible! Et moi qui vous ai presque vu naître! Je vous vois toujours enfant, tel que vous étiez quand mon père renoua avec le vôtre des relations depuis longtemps interrompues, quand ce gredin de Morinval me joua le tour que vous savez... Vous ne vous rappelez pas vous, mon cher ami, le désespoir qui s'empara de moi, lorsque je vis ma ruine consommée sans espoir.

— Je m'en souviens au contraire parfaitement, monsieur. On ne prenait pas garde à moi à cette époque, on causait impunément de tout devant moi. C'est en ma présence que mon père eut avec Morinval, son beau-frère, cette explication qu'il vous a sans doute racontée. Je vois encore le visage indigné de M. Desarceaux, le sourire froid et cynique de Morinval.

— Je dois rendre à vos parents cette justice qu'ils ont sacrifié à ma cause leurs affections, leurs liens de famille même. S'ils avaient réussi encore... s'ils avaient attendri ce cœur de roche... mais non! Au mépris de la justice, le scélérat garda traîteusement le dépôt confié à sa loyauté.

M. de Savenay était ému. A mesure qu'il retraçait à grands traits cette histoire du passé, il reportait sur Raphaël un regard plus doux, plus paternel.

— Il y a des instants, reprit-il, où l'on doute de ses plus fermes croyances, où l'on se demande à quoi songe la justice de Dieu. Ainsi, voilà deux hommes: l'un, votre père, la probité incarnée, le laborieux commer-

çant; l'autre, Morinval, le louche agent d'affaires, la mauvaise foi personnifiée. Ils ont le même âge, ils ont devant eux l'avenir, qui doit récompenser l'homme honnête, qui doit châtier le coupable. Eh bien! non. Le premier est ruiné par un de ces coups imprévus qui foudroyent les âmes les plus vigoureusement trempées, il meurt de désespoir, de chagrin, de honte; le second, au contraire, voit fructifier entre ses mains le fruit de ses rapines, il prospère, il se retire en paix dans une élégante villa, il vit entouré de flatteurs, au sein de l'abondance et de la quiétude. C'est étrange, n'est-ce pas?

— C'est cruellement vrai, dit Raphaël. Que de fois cette même pensée m'est venue!

— Heureusement, continua le gentilhomme, que l'adversité vous a trouvé debout et tout armé; sans cela, que serait devenue votre pauvre mère? Ah! écoutez; je l'ai dit assez de fois à Berthe pour pouvoir le répéter devant vous, mon cher Raphaël, vous avez donné la mesure d'un admirable courage! Quand je vous ai vu dépouiller l'élégant jeune homme que vous étiez alors pour ceindre le tablier de tourneur, je vous ai envié cette force d'âme. Oui, sur l'honneur! tout gentilhomme de vieille souche que je sois, vous m'avez fait rougir. Je sentais que la véritable grandeur, la véritable noblesse, devrais-je dire, était en vous, qui vous releviez pour la lutte, quand moi, je m'étais drapé stérilement dans mon malheur.

Raphaël baissa les yeux. Rien ne pouvait le flatter davantage cependant que cet éloge désintéressé prononcé par le père en présence de sa fille, qui l'écoutait dans un muet ravissement.

— J'avais cru d'abord, je ne vous le cache pas, que cette résolution serait au-dessus de vos forces, poursuivit M. de Savenay. Ce n'est dons pas sans une allégresse profonde que j'ai appris hier par ma fille la nou-

velle positon que vous avez conquise dans la maison Carmelet. Vous voilà pour jamais à l'abri du besoin.

— Je l'espère! fit Raphaël.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce que vous rapporte cette position?

— Aucune, mon cher monsieur. Mon titre de contre-maître et mon travail personnel me rapportent dix francs par jour. Quant au dixième que M. Carmelet m'a spontanément attribué dans les bénéfices, je ne saurais rien préciser avant la fin de l'année; mais, en calculant sur le dernier inventaire, ces bénéfices sont de trente-cinq mille francs environ...

— C'est-à-dire trois mille cinq cents francs à ajouter aux trois mille six cents que vous gagnez! s'écria le gentilhomme au comble de la surprise.

— Oui, monsieur.

— Mais alors vous voilà plus riche que moi! fit M. de Savenay stupéfait.

— Moins le capital, fit observer Raphaël en souriant. Or, si je l'avais, ce capital, je pourrais acheter le fonds de M. Carmelet, qui ne demande qu'à le vendre, et les bénéfices seraient pour moi tout entiers.

— Est-ce que vous y songez?

— Moi? répondit Raphaël. J'ai à peine quinze ou dix-huit cents francs d'économie.

— Et combien faudrait-il pour acheter le fonds de vorte Carmelet?

— Cent mille francs, peut-être... plus vingt ou vingt-cinq mille francs d'avance pour solder les ouvriers, pour attendre les rentrées...

— Ainsi, avec cent vingt mille francs, vous croyez que l'on pourrait faire face à tous les besoins?

— Et haut la main, répondit Raphaël.

— Eh bien! je vous disais tout à l'heure que vous étiez un homme, fit brusquement M. de Savenay, je vais

vous prouver que cette opinion est profondement ancrée dans mon esprit.

Raphaël et Berthe levèrent sur le gentilhomme un regard surpris.

— Je suis las, reprit M. de Savenay, de vivre chichement comme je le fais depuis plus de dix-huit ans. Jusqu'ici je m'étais contenté mesquinement de mes cinq ou six mille francs de rentes. Aujourd'hui, pour les raisons que je vous exposais avant que ma fille vint nous chercher, je voudrai accroître ce soi-disant bien-être, qui n'est en somme qu'une série de privations incessantes. Eh bien! je finis par croire qu'avec un capital relativement inférieur, de la bonne volonté et de l'intelligence, le commerce peut, en effet, rapporter de gros dividendes.

Il est vrai qu'il faut des aptitudes toutes spéciales, qu'on ne les acquiert qu'à la suite d'une longue expérience, et que cette expérience représente par elle-même un second capital. Or, j'ai le capital, mais je n'ai pas l'expérience; vous, vous avez l'expérience et vous n'avez pas le capital.

Unissons ensemble ces deux forces, et partageons les bénéfices qui résulteront de ces deux forces combinés.

— Mais c'est une association que vous me proposez! se récria Raphaël stupéfait.

— Pas autre chose, dit froidement le gentilhomme.

— Coment, mon cher monsieur, vous voulez vous mettre dans le commerce, vous!

— Un instant! fit vivement M. de Savenay. Je veux me mettre dans le commerce, oui, mais à la condition que je n'y serai pas intéressé autrement que comme bailleur de fonds, que mon nom ne figurera aucunement dans la raison sociale, que je ne serai pas atteint dans mon honneur par une de ces catastrophes imprévues dont votre père a été si malheureusement victime.

— Je comprends, dit Raphaël, vous ne voulez aventurer que votre argent.

— Vous l'avez dit, mon cher ami. Voyez si ces conditions vous conviennent, et jugez de la confiance que j'ai en vous. Je vous laisse carte blanche pour débattre le prix d'achat, pour determiner le mode de payement, pour manier le fonds de réserve. Etes-vous content?

L'œil de Raphaël s'anima d'une lueur d'espérance, mais cette lueur s'éteignit presque aussitôt.

Le gentilhomme croyait franchement que le jeune ouvrier allait bondir de joie. Aussi fut-il très étonné de le voir hésiter d'abord, puis se rembrunir, puis hocher gravement la tête.

— Comment? demanda-t-il d'un ton de dignité blessée, ma proposition ne vous séduit donc pas?

— Au contraire, mon cher monsieur, elle me séduit si fort que je me fais violence pour la repousser, alors que je l'accepterais peut-être de tout autre que vous.

— Ah! Et pourquoi cette singulière préférence?

— Parce que je vous connais, répondit Raphaël, parce que je sais que le capital que vous mettez à ma disposition est votre unique ressource, et que je ne voudrais pas vous le faire perdre et en dépouiller votre fille.

— Comment? balbutia M. de Savenay qui ne comprenait plus.

— Oui, mon cher monsieur, fit gravement Raphaël, j'ai des pressentiments effrayants. Sur quoi reposent précisément ces appréhensions? Je serais fort en peine de le dire, mais il me semble que cette année de grâce 1870 sera témoin de choses néfastes.

— Allons donc! s'écria le gentilhomme en haussant les épaules.

— Oh! je n'ignore pas que je vais passer à vos yeux pour un trembleur; mais, mon cher monsieur, je vis

dans une sphère que vous ne connaissez pas, je suis en contact quotidien avec des ouvriers, je les entends causer, je les vois agir, et je suis épouvanté de ce que j'entends, de ce que je vois.

Cela vous paraît singulier, mon cher monsieur, que je vous entretienne de choses semblables au sein du calme le plus grand, du règne le plus prospère en apparence. Je conviens, en effet, que c'est un langage bizarre, mais vous savez bien à quoi tiennent les destinées humaines.

Vous avez des rentes, monsieur de Savenay, gardez vos rentes. Elles sont restreintes, tant mieux pour vous! Vous avez plus de chance d'être respecté par l'ouragan. Si, lorsque ce vent de tempête aura soufflé, nous sommes encore debout, si vous me témoignez la même confiance, nous reprendrons cette conversation où nous l'avons laissée, à moins que, séduit par d'autres industriels, plus confiants que moi dans l'avenir, vous n'ayez disposé déjà de ce qui constitue aujourd'hui le patrimoine de votre enfant.

Raphaël se tut et jeta un regard sur le gentilhomme.

M. de Savenay était absourdi. Pour que le jeune ouvrier eût refusé les offres avantageuses qui venaient de lui être faites, il fallait, en effet, que sa conviction fût bien profonde. Sans doute Raphaël exagérait ses terreurs, mais il y avait nécessairement du vrai dans ce qu'il avait dit. Aussi le gentilhomme était-il ébranlé.

— Eh bien! soit! fit-il. Nous en reparlerons...

V

MORINVAL PERE ET FILS, AVOCATS, HOMMES D'AFFAIRES

M. de Savenay était encore un de ces nobles du temps jadis, auquel les révolutions n'ont pas appris grande chose.

Malgré les symptômes flagrants de décadence qui, depuis plus de cinquante ans, menacent la légitimité, le gentilhomme conservait pourtant intact le culte que lui avaient légué son père et, avant son père, une longue série d'illustres aïeux. Vers le comencemment de l'année 1830, presque entièrement ruiné déjà par la première révolution, son père crut remarquer autour de la royauté légitime une agitation alarmante.

Instruit par l'expérience des siens, redoutant une révolution nouvelle, semblable à celle qui avait englouti la fortune de ses ancêtres, il songea à réaliser tout ce qu'il possédait.

Son père et lui avait confié à un homme d'affaires la gestion de leur petit avoir. Cet homme d'affaires se nommait Morinval. Il était avocat, assez bien posé, très connu des grandes familles du faubourg Saint-Germain pour le compte desquelles il administrait, affermait, consentait les baux, touchait les revenus, etc. Ce fut lui qui fut chargé par Henri de Savenay de vendre l'unique terre qui eût survécu au naufrage de leur antique opulence, et la maison que René de Savenay,

son père, avait achetée à Paris en revenant de l'émigration.

Ces ventes étaient effectuées ;le prix venait d'en être versé dans les mains de Morinval, quand éclata la révolution de 1830.

En voyant entrer chez lui le baron Henri de Savenay, Morinval ouvrit sa caisse; mais le gentilhomme l'arrêta d'un geste.

— Non, dit-il, je n'ai pas besoin de mon argent pour le moment. Il se prépare un mouvement en Vendée en faveur de la duchesse de Berry; mon devoir est d'y prendre part. Déjà je viens de faire partir pour Genève ma femme et mon fils Hector; je leur ai confié mes titres de rentes, je ne garde sur moi qu'une somme de cent mille francs, dont j'espère même n'avoir pas besoin. Placez donc de la façon la plus avantageuse les quatre cent mille francs que vous avez encaissés pour moi, touchez-en les revenus, et faites-les moi parvenir à l'endroit que je vous indiquerai. Dans quelques temps, nous aviserons à une destination quelconque de mes capitaux.

Morinval écoutait silencieusement, approuvant de la tête et recueillant les instructions qu'il recevait.

— Tout ce que je vous demande, ajouta le baron, c'est de me faire un reçu semblable à celui-ci.

A ces mots, il tendit à l'homme d'affaires un papier, sur lequel était griffonné le brouillon dont celui-ci prit lecture à haute voix. Il était ainsi conçu :

" Je soussigné, Charles-Amédée Morinval, avocat, reconnais avoir reçu à titre de dépôt, du baron Henri de Savenay, la somme de quatre cent mille francs, dont le placement est confié à mon expérience. Je m'engage à restituer cette somme dans le courant de l'année qui suivra la première réclamation, soit à lui-même, soit à ses héritiers, sans que de ma part il puisse être argué

d'aucun délai de prescription, pour le cas où des circonstances imprévues empêcheraient ces réclamations de se produire en temps utile. "

Morinval avait fait cette lecture lentement, en pesant l'un après l'autre chacun des engagements qui lui étaient imposés, comme un homme qui veut bien se pénétrer des obligations qu'il contracte.

Sans doute ce reçu lui parut fort bien conçu, car, sans la moindre observation, il prit une feuille de papier timbré, saisit sa plume, et copia avec une scrupuleuse exactitude le brouillon qui lui était soumis. Enfin, après avoir collationné, il data, signa, et remit au baron cet écrit non moins clair qu'explicite.

Contre son habitude en matières d'affaires, le gentilhomme le relut d'un bout à l'autre avec al même religieuse attention que l'avocat y avait apportée, et le glissa dans son portefeuille.

Cela fait, il salua, sortit et se rendit en Vendée. Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de le suivre dans toutes les phases de cette inutile expédition. En 1831, il était installé en Suisse, à Vevey, où il avait rejoint sa femme, son fils et trois ou quatre émigrés qui, comme lui, avaient fui la France, pour ne pas assister au triomphe de la branche cadette.

Il écrivit à Morinval. Celui-ci fit mieux que répondre; il vint rendre visite à son client, lui mit sous les yeux les titres qui représentaient le capital employé. Ces quatre cent mille francs avaient été placés par lui à des conditons si avantageuses, le baron fut si satisfait de l'intelligence de l'avocat, qu'il ne voulut rien changer à ce qui avait été fait. Il continua donc sa confiance à Morinval, qu'il chargea d'administrer comme par le passé, et qui lui fit toujours très régulièrement parvenir les arrérages et les revenus.

Quant au baron, il ne voulut pas rentrer en France,

attendit des temps meilleurs, et se montra à Froshdorff, dont il était peu éloigné, avec la régularité d'un courtisan de l'ancien régime.

Il atteignit ainsi l'année 1848. Sa joie fut immense en voyant tomber la branche usurpatrice des droits de son aînée. Il n'avait pas prévu la République.

Aussi, effrayé par ce mot de République, qui avait dévoré une première fois tout l'avoir de sa famille, il s'aventura à venir jusqu'à Paris, pour réaliser les quatre cent mille francs qu'il y avait laissés.

Quand il s'informa de Morinval, il apprit que son ancien homme d'affaires était archi-millionnaire, qu'il habitait dans le quartier Beaujon un hôtel à lui, qu'il avait chevaux, voitures, domestiques, qu'enfin il menait un train d'ambassadeur.

Cela n'imposa pas au baron, qui se rendit chez Morinval.

Il ne trouva point chez l'avocat enrichi l'accueil plein de déférence qu'il recevait autrefois. Morinval fut poli. Il pria le baron de vouloir bien s'adresser à son fils, qui était avocat comme lui, à qui il avait cédé son cabinet et sa clientèle, et qui était tout disposé, disait-il, à remplir les engagements que son père avait pris.

Cela suffisait à M. de Savenay. Il se présenta chez Morinval fils, en qui il rencontra un homme obséquieux, tout farci de protestations serviles.

Le gentilhomme réclama durement et simplement ses quatre cent mille francs; mais le fils avait été endoctriné par le père, dans l'intervalle. Après avoir déclaré d'abord que les Mornival n'avaient qu'une parole, il ouvrit son cartonnier à la lettre S et en tira un dossier, qu'il feuilleta jusqu'à ce qu'il eut mis la main sur un morceau de papier blanc, jauni par le temps, et insignifiant en apparence.

— Voici, dit-il alors, le brouillon du reçu que vous avez rédigé vous-même il y a vingt ans. Ayez l'extrême bonté d'en prendre connaissance.

Et il s'inclina avec une politesse légèrement ironique.

Le baron se rappelait parfaitement la teneur du reçu qu'il avait préparé. D'ailleurs il avait en poche celui que Morinval père avait copié sur le modèle.

Il ne daigna donc pas jeter les yeux sur la feuille de paier que lui tendait l'homme d'affaires.

— Eh bien! fit-il en se croisant les bras.

— Puisque monsieur le baron a si bonne mémoire, il y a une clause du reçu qu'il ne peut pas avoir oubliée, dit Morinval.

— Laquelle, je vous prie?

— C'est celle dans laquelle il est dit que cette somme de quatre cent mille francs vous sera restituée dans le courant de l'année qui suivra la première réclamation.

— En effet, je me souviens.

— A la bonne heure! Alors, monsieur le baron a certainement voulu prévoir, par cette clause, le cas où mon père n'aurait pas quatre cent mille francs à lui verser du jour au lendemain. Or, c'est précisément ce qui arrive. Nous n'avons pas, nous n'avons jamais, et il est rare même que personne ait pareille somme en caisse.

— Mais vous en avez les titres en valeurs mobilières, fit observer le baron. Votre père me les a montrés jadis.

— Sans doute, monsieur, mais si nous vendions ces valeurs pour vous rembourser, nous perdrions près de moitié sur le chiffre de l'obligation, et vous ne voulez pas nous ruiner.

— Eh! je ne vous demande pas de vendre, répliqua le gentilhomme, que la colère commençait à gagner.

Remettez-moi ces titres avec leurs bordereaux d'achat, et je vous les reprends au prix que vous les avez payés. C'est donc moi qui perdra la différence entre le prix d'acquisition et celui qui est coté à la Bourse.

— Je vous comprends, monsieur, dit Morinval en se redressant fièrement; mais une semblable opération serait en contradiction choquante avec notre manière d'agir habituelle. Nous vous devons quatre cent mille francs, monsieur, nous vous rendrons quatre cent mille francs.

— Malgré moi? C'est trop fort! s'écria le baron à bout de patience.

— Malgré vous, s'il le faut, oui, monsieur, répondit l'homme d'affaires sans se déconcerter. Il me semble, continua-t-il d'un air pincé, que vous devriez nous savoir gré de notre délicatesse.

— Je ne vous ai aucun gré de quoi que ce soit, dit le gentilhomme qui se contenait à grand'peine. Je vous ai confié ma fortune; vous l'avez administrée, c'est vrai, mais vous avez prélevé, tous les semestres, sur mes revenus, les honoraires qui vous étaient dûs. Par conséquent, je ne vous ai pas d'obligation. Rendez-moi mes titres et que tout soit dit.

— Puisque monsieur le baron le prend sur ce ton-là, fit doucement Morinval, je me sens plus à l'aise pour lui répondre. C'est aujourd'hui le 30 avril 1851, je ne rendrai les quatre cent mille francs que le 29 avril 1852. J'ai un an de répit pour faire cette restiution, je le réclame.

Le baron se leva, pâle de courroux, jeta sur Morinval un regard menaçant, et s'éloigna sans prononcer un mot.

Il revint à Vevey, bien décidé à y passer l'année qui allait s'écouler avant l'époque du remboursement de sa créance.

Son fils Hector était mari[illegible] jeune fille de noblesse française, é[illegible] fort jolie, très distinguée, admirablement [illegible] qui ne lui avait guère apporté plus de quarante [illegible] francs de dot.

Le baron raconta à son fils comment Morinval avait accueilli ses réclamations et le mit au courant de ce qu'il avait fait.

Il était évident pour lui que l'homme d'affaires n'avait plus en portefeuille les titres qu'on lui demandait. Sans doute, pressentant la Révolution, il les avait convertis en espèces, et, avec cet argent, trafiquait à la Bourse.

— Décidément, conclut le gentilhomme, ce Morinval est un plat coquin. Je me tiendrai sur mes gardes.

Il ne se trompait pas dans ses conjectures.

Alfred Morinval, fils et successeur de Charles-Amédée Morinval, avait eu une jeunesse passablement accidentée.

D'une intelligence médiocre, paresseux à l'excès, gourmand, sensuel, pourvu richement de la plupart des péchés capitaux, Alfred sut longtemps dissimuler, mais la bombe éclata enfin. Ses créanciers assaillirent sa porte. Tailleurs, marchands de nouveautés, bijoutiers, restaurateurs, se présentèrent tous à la fois chez Morinval.

Le père paya tout, mais il résolut de couper le mal dans sa racine.

Après avoir expressément défendu à ses fournisseurs de ne rien livrer à crédit à M. Alfred, il se mit en quête, loua, rue des Postes, une petite chambre qu'il meubla, et fit comparaître son fils à la barre de son bureau d'acajou.

— Mon cher ami, lui dit-il, tu es seul de mes enfants dont j'aie encore à m'occuper. Ta sœur aînée est ma-

depuis six ans; mais toi, tu n'es
Remettez-moi ceci as abusé de ma confiance, tu as fait
et je vous travailler ton droit, et tu n'as pas encore
C'est un seul examen, ça ne peut pas durer; ou si cela
aire, cela sera tant pis pour toi.

Alfred écoutait, tout contrit, l'arrêt que son père allait prononcer.

— A dater d'aujourd'hui, reprit le père, je ne veux plus te voir. Tu habiteras rue des Postes une chambre que j'ai louée et meublée pour toi, et tu viendras chercher tous les jours, chez le concierge, cinq francs, qu'il recevra l'ordre de te donner. Maintenant, n'essaie par aucun moyen de m'attendrir, ce serait peine perdue. Ma porte ne te sera ouverte que le jour où tu m'apporteras ton diplôme de docteur en droit. Ce jour-là je te cède ma clientèle, ce qui représente au bas mot quarante mille francs de revenu par an, qu'il dépendra de toi d'augmenter.

Pour conquérir ce titre de docteur, je t'accorde cinq années, pas une de plus. Passé ce délai je te préviens que je vends mon cabinet à qui voudra me l'acheter.

A ces mots, Morinval sonna son domestique.

— Avez-vous préparé la malle de M. Alfred? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Très bien. Conduisez M. Alfred à l'adresse que vous connaissez. Installez-le dans sa chambre, et revenez promptement. J'aurai besoin de vous dans une heure.

Il fit un geste. Le domestique s'éloigna.

Alfred le suivit, la tête basse. Il savait bien qu'il n'y avait rien à répliquer.

Une demi-heure après ,il arrivait rue des Postes .

La vue de cette mansarde lui donna le frisson. Il y avait bien de quoi, vraiment.

Pourtant il connaissait le caractère inflexible de son père. Il fallait se résigner, vivre à ne rien faire des cinq francs par jour qui lui avaient été promis, ou conquérir le cabinet d'affaires et les revenus énormes qu'il rapportait.

Assurément cette perspective était tentante et méritait bien ce douloureux effort. Mais pendant ces cinq années, quelle vie de privations!

Alfred, rêveur, accablé, ouvrit machinalement sa croisée, et contempla tristement l'horizon de toits et de tuyaux de cheminées qui s'étendait devant lui. Il allait se retirer avec dégoût, lorsqu'à dix mètres de lui, par la fenêtre d'une mansarde coquettement encadrée de gobéas, de capucines et de pois de senteur, il aperçut un frais visage de jeune fille.

Au lieu de refermer sa croisée, Alfred la laissa ouverte. Cette jeune fille avait les cheveux châtains, les yeux noirs bordés de longs cils, le nez fin, la bouche rose, les lèvres rouges comme une cerise, la taille bien prise, les mains blanches et le teint éblouissant de fraîcheur.

— Tiens! tiens! pensa Alfred, voilà de quoi passer moins seul ma vie d'étudiant.

Par le concierge, qui faisait son ménage, Alfred apprit que cette jeune fille se nommait Marianne Martin, qu'elle était lingère et qu'elle ne recevait personne. Donc elle avait résolu ce problème si difficile: elle vivait de son travail.

Comme elle demeurait sur le même carré que lui, il la rencontrait souvent. Il la saluait, échangeait avec elle quelques phrases banales, guettant sans cesse l'occasion qui ne se présentait pas d'entrer avec elle en relations plus amicales.

Pendant ce temps, pour se désennuyer, il travaillait, profitait des inscriptions qu'il avait prises pour passer

ses premiers examens. Enfin le moment arriva de passer sa thèse.

Il choisit pour sujet la propriété immobilière. C'était en effet ce qui l'intéressait le plus au monde. Après l'avoir rédigée, il la soumit à l'approbation paternelle.

Morinval qui était devenu riche qu'à force de travail, qui était instruit, qui savait, et qui, en dehors de cette rouerie toute spéciale aux hommes d'affaires, avait réellement quelque chose dans la tête, lui renvoya sa thèse revue, corrigée et considérablement modifiée.

Alfred fut enchanté. De l'œuvre filandreuse qu'il avait rédigée à grand'peine surgissait, grâce à ces corrections, une brochure lumineuse, claire, pleine d'aperçus nouveaux, d'interprétations inattendues. Cette thèse imprimée distribuée, fit quelque bruit à l'Ecole de droit.

On ne pouvait pas supposer qu'Alfred se fût adressé à son père, puisqu'on les savait brouillés ensemble. L'honneur lui en revint donc tout entier.

Morinval n'avait pas manqué d'assister à cette épreuve définitive.

En sortant de l'Ecole, il prit son fils par le bras.

— Eh bien! dit-il, je ne regrette rien. Le moyen que j'ai employé était dur, mais souverain. Maintenant, il dépend de toi de satisfaire à toutes tes fantaisies. Dès demain, tu prends possession de mon cabinet. Pendant un an ou deux, je resterai près de toi, pour te présenter les clients, pour les empêcher d'aller porter ailleurs leur confiance. Dès qu'on aura pris l'habitude de ton visage, dès qu'on aura reçu deux ou trois fois de ta main les mêmes revenus qu'on recevait de la mienne, cela ira comme sur des roulettes.

L'œil d'Alfred étincelait d'une joie contre laquelle, cette fois, ne put tenir son hypocrisie.

— Alons! fit Morinval, je vois que cette perspective te sourit assez; tant mieux! Je t'ammènerai dîner ce

soir au cabaret pour te décarêmer un peu. Rentre chez toi ,donne congé de ta mansarde, fais de tout ce qu'elle contient ce que tu voudras, et viens me prendre à six heures, rue des Moulins. Tu y trouveras des habits et du linge que j'ai commandés pour toi.

Pour la première fois de sa vie, Alfred serra cordialement la main de son père.

Au moment où il rentrait chez lui, il vit reluire des casques de pompier, il sentit une odeur âcre et aperçut une épaisse fumée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il à un curieux.

C'est une mansarde de la maison qui brûle, répondit le voisin, mais le feu est éteint, il n'y a plus de danger.

— Tiens! pensa Alfred. Serait-ce mon pauvre petit bazar?

Et il entra.

Il respira plus à l'aise en apprenant que l'incendie s'était déclaré chez Marianne qui n'était pas là, qui ne se doutait pas en ce moment qu'elle était ruinée!

Alfred sourit.

— La voilà donc, pensait-il, cette occasion que je ne pouvais pas pincer!...

En effet, ce fut ainsi qu'Alfred Morinval, l'homme d'affaires, devint l'amant de Marianne Martin, et le père d'Adolphe.

Après avoir séduit Marianne, renié sa paternité, abandonné la mère et l'enfant, Morinval songea aux affaires sérieuses.

A mesure que son père le mettait en relations avec les anciens clients, à mesure qu'il sentait s'arrondir sa caisse des revenus faciles que lui procurait son cabinet, Alfred, ainsi que Morinval s'y attendait, prit goût à la chose et s'occupa plus consciencieusement de son métier.

Seulement, à certains indices imperceptibles pour d'autres, l'ex-avocat reconnut que son fils n'apporterait

pas, dans l'admniistration des biens qu'il gérait, la même honnêteté dont lui, Morinval, avait fait preuve, et qui précisément lui avait valu la confiance de tant de riches familles.

Au bout de deux années, cependant Alfred n'avait pas perdu un seul client. Son père ,le jugeant assez bien posé, le quitta définitivement pour jouir en paix de la fortune qu'il avait amassée.

Il y avait quatre ans que Morinval fils volait de ses propres ailes, lorsqu'il reçut la visite du baron de Savenay. Assurément, il lui aurait été facile alors de restituer au gentilhomme les quatre cent mille francs dont il était dépositaire, puisque avec cet argent il avait gagné plus de cent mille francs de 1848 à 1851, rien qu'en gardant en caisse les titres achetés par lui quelques jours après la révolution de février; mais il prévoyait que la hausse ne s'en tiendrait pas là. Pourquoi donc, puisque le reçu du baron lui accordait une année, aurait-il perdu le bénéfice que cette année de hausse lui procurerait infailliblement?

Il perdrait un client, soit! mais il y gagnerait cent cinquante mille francs. D'ailleurs, qu'avait-il besoin de se tant préoccuper de l'avenir? Son père s'était retiré avec soixante mille livres de rentes; il se constituait déjà à lui-même une fortune personnelle; il avait une clientèle assurée; enfin, il pouvait vendre son cabinet. C'était un avenir fort rassurant.

Quant à M. de Savenay, l'insuccès de son voyage à Paris l'avait profondément attristé. Eprouvé déjà par vingt et un ans d'exil, il tomba dans une mélancolie noire, à laquelle les soins de son fils Hector et les attentions de sa bru ne purent l'arracher.

Il restait presque toujours étendu dans un fauteuil, qu'il avait commandé, dont il avait donné lui-même les

dimensions, et qu'il faisait rouler le plus souvent devant la fenêtre ouverte.

Enfin, un beau soir, en sortant de table, il chancela comme un homme ivre. C'était une congestion cérébrale qui se déclarait.

La paralysie envahit instantanément le corps et lui enleva la parole.

Le lendemain, en dépit de saignées abondantes et de sinapismes violents, il expira sans avoir repris connaissance.

Son fils Hector héritait donc, naturellement, du titre et de la fortune du baron de Savenay. Aussi s'occupa-t-il très activement de recueillir tous les papiers de son père.

Il y trouva un titre de rente française, représentant un revenu de quatre mille cinq cents francs, des lettres, des notes, une lettre autographe du comte de Chambord ; mais il ne trouva point le reçu signé par Morinval !

Le nouveau baron de Savenay fouilla les tiroirs de tous les meubles, interrogea toutes les cloisons, se livra pendant un mois dans la chambre paternelle aux plus actives et aux plus patientes recherches... Il ne découvrit rien.

Pourtant le moment de la restitution approchait. La sommation adressée par huissier à Morinval, sommation dont le baron retrouva l'original, portait la date du 29 avril comme un dernier délai. Or, le défunt avait rendu l'âme le 17 mars ; quinze jours de minutieuses investigations n'avaient amené aucun résultat, le mois d'avril était commencé, il fallait bien prendre un parti.

Le baron fit soigneusement emballer tout son mobilier, arriva à Paris et loua un appartement.

— A Paris, pensait-il, je trouverai bien un ébéniste qui mettra la main sur cet impénétrable cachette.

Les recherches recommencèrent donc avec plus de soin, s'il est possible, qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. On pourrait dire de chaque meuble qu'il fut disséqué par le plus habile ouvrier de la capitale.

Hélas! tant d'argent, de peines, de journées furent dépensés en pure perte. Le 29 avril, à midi, le baron n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait.

Il se rendit rue des Moulins, chez Morinval.

— Monsieur, fit le gentilhomme avec embarras... je viens...

— Vous venez cherchez vos quatre cent mille francs, monsieur, interrompit Morinval; j'attendais votre visite. Vos titres sont là, je vais vous les remettre, et non pas au cours où mon père vous les a achetés jadis, mais au cours de la Bourse d'hier. J'ai fait votre compte; c'est soixante mille francs que vous y gagnerez.

A ces mots, il se dirigea vers sa caisse, l'ouvrit et y prit une liasse de papiers qu'il avait préparés d'avance.

— Voici vos titres, monsieur, dit-il, en les plaçant sur son bureau.

Et il tendit la main vers le gentilhomme.

— C'est bien, fit le baron, je vais vous en donner un reçu.

— Oh! c'est inutile, répondit l'avocat. Il suffit que vous me rendiez celui que mon père vous a signé.

Et comme M. de Savenay courbait la tête, ne faisait aucun mouvement pour atteindre son portefeuille, l'homme d'affaires posa la main sur les papiers qu'il venait de déposer devant lui.

— N'avez-vous point ce reçu? demanda-t-il avec défiance.

— Mon Dieu! monsieur, je vais vous dire la vérité, balbutia M. de Savenay. Il n'y a pas longtemps que mon père est mort, vous le savez, et, dans les complica-

tions de toute espèce que son décès a amenées, ce reçu s'est égaré.

L'homme d'affaires se redressa avec un imperceptible clignement des paupières, et recula sa liasse de titres hors de la portée du gentilhomme.

— Pardon, dit-il. Vous prétendez que je vous dois quatre cent mille francs ; je ne dis pas le contraire, seulement prouvez-le moi, rendez-moi mon reçu.

— Ce n'est qu'un retard momentané qui m'en empêche, monsieur, répliqua le gentilhomme. Dès, que j'aurai retrouvé ce reçu, et cela ne tardera pas, je l'échangerai contre celui que je vais vous signer provisoirement....

— Non pas, s'exclama Morinval avec vivacité. Puisque vous êtes sûr de ne pas l'avoir égaré, ce n'est qu'une question de temps ; il est bien plus simple d'attendre quelques jours.

A ces mots, il se leva, saisit la liasse et l'enferma dans sa caisse.

— De sorte fit nettement le gentilhomme, que si j'ai définitivement perdu ce reçu, vous ne me payerez pas ?

— Je ne dis pas cela, répondit l'avocat. Seulement en affaires tout doit être irréprochablement régulier. S'il s'agissait d'un autre que vous, monsieur le baron, je serais en droit de lui dire ceci : Qui me prouve que mon père ne vous a pas remboursé ?

— Plaît-il ? fit M. de Savenay avec hauteur. Me supposez-vous capable...

— A Dieu ne plaise ! interrompit Morinval, en protestant contre cette pensée coupable avec un geste éloquent ; mais enfin je suis dans mon droit. Apportez-moi mon reçu et tout sera dit, je ne sors pas de là.

Le baron comprit cette fois qu'il était en face d'un fieffé coquin. Il n'avait rien à répliquer. Il se leva, s'inclina à peine et sortit.

Décidément, cette fortune était à jamais perdue pour lui. Comment, en effet, retrouver cet insaisissable papier, qui, depuis plus de deux mois, s'était soustrait aux plus minutieuses investigations?

Il accepta douloureusement, mais courageusement sa ruine, quitta l'appartement qu'il occupait, vendit, à son grand regret, la moitié des meubles qu'il avait apportés. Parmi ceux-là figurait le vaste fauteuil que son père affectionnait, mais ce fauteuil était si grand qu'il n'était pas possbile de le garder.

M. de Savenay installa donc sa femme dans un modeste logement de la rue Sainte-Anne.

La baronne était dans un état de grossesse très avancé. Quinze jours après, c'est-à-dire vers la fin de mai 1852, elle mit au monde une fille jolie, fraîche, blonde, à qui l'on donna le nom de Berthe.

Quant à la pauvre mère, fatiguée de tant de déplacements successifs, sensiblement affectée de la perte matérielle que son mari venait de faire, elle ne se releva point du lit sur lequel elle s'était couchée. Après deux mois de souffrances atroces, elle fut emportée par une péritonite aiguë.

C'était une nouvelle épreuve pour le baron. Après sa fortune, sa femme. Il ne lui aurait plus manqué de perdre son enfant. Fort heureusement, le ciel lui épargna cette douleur. Mais il ne sortit pas sain et sauf des malheurs multipliés dont le sort l'accablait. Ses cheveux et sa barbe grisonnèrent, le moral s'affecta, le découragement s'empara de lui. — Un homme à la mer!...

Dans le principe, il nes'occupa de sa fille que par devoir. Mais, à mesure que l'enfant grandit en grâces, en beauté, en esprit, il se prit à l'aimer de toute la force des affections qui lui manquaient. Tout ce qu'il pouvait distraire des besoins de la maison, c'était à sa fille qu'il l'appliquait.

Il fut sérieusement secondé dans cette tâche par Marguerite, une Suissesse que le feu baron avait autrefois prise à son service et qui resta inébranlablement fidèle à la mauvaise fortune de son maître.

L'éducation de Berthe fut une des plus lourdes charges que le baron eut à subir ; mais il ne lésina pas, Sans vouloir faire de sa fille un prodige, il ne pouvait pas permettre qu'elle déchût de son rang et qu'elle ne portât pas bien haut jusqu'au bout le nom de Savenay qui s'éteignait avec elle.

Avec les quatre mille cinq cent francs de rente qu'il avait trouvés dans le secrétaire de son père, et les quarante mille francs de dot que lui avait apportés sa femme, c'est-à-dire avec six mille francs de revenu, il sut pendant dix-huit ans suffire à tous les besoins, et non-seulement faire vivre trois personnes, payer un loyer onéreux, élever Berthe, mais encore la conduire dans le monde et y tenir dignement sa place.

C'était un tour de force assurément. Peut-être lui aurait-il été impossible de l'exécuter si la fidèle Marguerite ne l'avait pas secondé.

L'éducation de la jeune fille, toute bourgeoise que la trouvât le baron, avait eu cela de bon qu'elle l'avait préparée sans effort à la vie qu'elle devait mener, une fois sortie du pensionnat. Grâce à son habileté, jamais note de couturière, de modiste ou de lingère ne fit sa brèche formidable dans la caisse aride du gentilhomme. Marguerite et Berthe suffisaient à tout, se multipliaient.

Seulement le baron sentait chaque jour plus atrocement combien ses ressources étaient insuffisantes. Et il rêvait au moyen de les augmenter. En outre, Berthe venait d'avoir dix-huit ans, elle était jeune et jolie, elle pouvait plaire, être aimée, aimer... Cette seule pensée faisait dresser les cheveux du malheureux père.

C'est, poursuivi par ce cauchemar, c'est dans l'espoir de constituer une dot à sa fille, que, surmontant ses antipathies pour le négoce, il avait offert à Raphaël de le commanditer.

Le baron de Savenay tourneur en bois!

Certes, il lui avait fallu un grand courage pour en venir là, et Raphaël était assurément le seul homme à qui il aurait osé faire de telles ouvertures.

Quels liens les unissaient l'un à l'autre? Quelles circonstances avaient rapproché ces deux antipodes de la société: le gentilhomme et l'ouvrier?

C'est ce qu'il reste à expliquer, avant d'entrer dans l'action de ce drame émouvant.

VI

COMMENT SE CONSTRUISENT ET S'ECROULENT LES FORTUNES

Raphaël était fils d'Antonette Morinval et de Marc Emile Desarceaux.

Antoinette Morinval, on sait à peu près tout ce qu'il est nécessaire de savoir; c'est qu'elle était fille de Morinval avocat et hommes d'affaires, et sœur d'Alfred Morinval.

Il suffira donc de remonter sommairement jusqu'au père de Marc-Emile Desarceaux pour s'expliquer quels liens l'unissaient au feu baron de Savenay.

Après la révolution de 1830 et l'inutile tentative de soulèvement en Vendée à laquelle il avait pris part, le gentilhomme, gravement compromis, alla nous l'avons dit, demander à la Suisse une hospitalité qu'elle accorde généreusement à tous les malheurs. Ce fut à Vevey que le conduisit le hasard.

Vevey est une forte jolie ville du canton de Vaud, et occupe sur le lac de Genève une ravissante situation.

Le baron se mit en quête d'une maison et en trouva une à son gré, qui appartenait à un habitant du pays, nommé Desarceaux.

Il se rendit chez le propriétaire. C'était un commissionnaire de l'endroit. Il s'occupait de transit des marchandises entre la Suisse, la France et l'Italie.

Le gentilhomme trouva en lui un personnage fort bien élevé, fort obligeant surtout. Grâce à lui, il put

meubler presque instantanément la maison qu'il venait de louer et s'y créer un intérieur confortable.

M. de Savenay fut très reconnaissant, se lia avec son propriétaire, noua grâce à lui quelques relations, de sorte qu'au bout de deux années de séjour il était aussi à l'aise dans cette patrie d'adoption que s'il y avait toujours vécu.

Le baron et son propriétaire étaient dans la même situation, non pas de fortune, mais de famille.

Tous deux avaient une femme et un fils. Ces enfants avaient peu près la même âge. Hector, le fils du baron, avait dix ans; Emile, le fils de M. Desarceaux, venait d'avoir treize ans.

Ce fut principalement ce qui rapprocha les deux familles. Les deux garçons devinrent si bons camarades qu'au bout de quelques mois ils étaient inséparables.

Pendant sept ans aucun nuage ne vint troubler cette amitié. Alors surgit cette époque critique où l'adolescent se fait homme et doit songer à l'avenir.

Pour Hector de Savenay, cet avenir était momentanément bien dessiné. Il aurait un jour 25,000 francs de rentes.

Quant à Emile, l'avenir ne s'offrait pas à lui sous d'aussi riantes couleurs. Tout en jouissant d'une petite aisance, son père était resté dans les affaires et ne pouvait rien distraire de son modeste avoir pour créer à son fils une position immédiate.

Il faisait bien travailler Emile avec lui; il lui aurait laissé même à la rigueur sa clientèle de commissionnaire, mais ce n'était pas une fortune; c'était juste de quoi vivre. Or, Emile avait d'autres ambitions. Paris était son point de mire. Il l'avoua franchement à son père, qui ne crut pas devoir le retenir.

Emile partit donc à l'âge de vingt ans, muni de lettres de recommandation pour les quelques clients que

M. Desarceaux avait à Paris; le baron de Savanay voulut y joindre la sienne, et l'adressa à son homme d'affaires, de qui jusqu'à présent il n'avait eu qu'à se louer.

Hector et Emile furent bien contraints de se séparer. Ils s'embrassèrent, et Desarceaux se mit en route.

Autant pour faire honneur au baron que confiant dans l'expérience d'un homme qu'on lui avait tant vanté, il se présenta tout d'abord chez Morinval.

La lettre de M. de Savenay était conçue en termes tels que l'avocat fit le meilleur accueil au jeune étranger.

— Parbleu! s'écria-t-il, cela se trouve à merveille.

Je vais vous donner l'adresse d'un client, qui précisément, hier, me suppliait de lui déterrer quelque part un commis bien élevé, honnête, exact, laborieux; bref, le phénix des employés. Serez-vous ce phénix?

— Je le serai pourvu qu'on me donne quinze jours tous les ans pour aller embrasser mon père et ma mère.

— Vous dicterez vous-même vos conditions, dit Morinval.

A ces mots, il traça quelques lignes, les glissa sous enveloppe et écrivit: "A Monsieur Lermineux, marchand de fers, 237, faubourg St-Martin, Paris.

— Voici votre affaire, dit-il en remettant la lettre à Emile. Bon courage et bonne chance!

Le jeune ambitieux se rendit aussitôt à l'adresse indiquée, un peu ahuri par tout ce bruit au milieu duquel il s'avançait. Ce fut bien pis encore quand il arriva à la porte du magasin!

C'était une vaste cour située au fond d'une grande maison percée de deux portes cochères. Dans cette cour immense, huit ou dix charrettes et camions étaient arrêtés, les uns apportant, les autres emportant la marchandise, qu'on chargeait et déchargeait avec un vacarme assourdissant. Dix garçons de peine étaient attelés à

cette rude besogne. Le choc du fer, les cris des charretiers, les hennissements des chevaux, le mouvement des commis, produisaient plus de bruit en un jour qu'il ne s'en fait à Vevey dans une année.

Emile était abasourdi, mais émerveillé. C'était bien le commerce tel qu'il se le représentait. Il se hasarda dans les bureaux.

Derrière une longue grille, percée çà et là de petits guichets, il aperçut une douzaine de commis penchés sur de gros livres, inscrivant les commandes, relevant, vérifiant ou acquittant des factures. Enfin, au bout de ce long rez-de-chaussée, dans un emplacement plus considérable, il aperçut un homme seul, surveillant d'un regard intelligent ce qui se passait.

— Le maître de la maison, sans doute, pensa Emile en le voyant.

Il se dirigea de ce côté.

— M. Lermineux? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit un homme de quarante-cinq ans, avec la plus exquise urbanité.

Emile lui tendit la lettre que lui avait donnée Morinval, et sur laquelle le patron jeta rapidement les yeux.

— Bien, fit-il, je sais de quoi il s'agit. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Il questionna le nouveau venu sur ce qu'il avait fait, et n'apprit pas sans un certain plaisir que celui qu'on lui recommandait était le fils d'un commissionnaire, et possédait par conséquent certaines notions sur le commerce.

De son côté, Emile stipula ses conditions. Il demanda à être employé d'une manière active et pratique, à ne pas être assis douze heures devant le même bureau, à se mettre au courant de la valeur, de la qualité et de la provenance, des marchandises.

M. Lermineux devina en lui un homme désireux de parvenir et lui accorda tout ce qu'il voulut.

Le lendemain, Emile faisait partie de la maison en qualité de commis à la vente.

— Par exemple, lui dit son patron, il ne faudra pas craindre au besoin de donner un coup de main à vos garçons de magasin. C'est vous qui l'avez voulu ainsi...

— Soyez tranquille, monsieur, répliqua résolument le jeune Desarceaux.

Le premier jour qu'il fut libre, — un dimanche bien entendu, — Emile ne manqua pas d'aller faire visite à Morinval, pour le remercier d'être si heureusement intervenu en sa faveur.

L'avocat se montra sensible à cette démarche, causa longuement avec son protégé, reconnut en lui autant d'intelligence que d'activité, et lui ouvrit à deux battants les portes de sa maison.

Emile transmit à la fois ces excellentes nouvelles à ses parents et à son ami Hector, qui furent enchantés de voir se débuts si heureusement favorisés par le hasard.

D'année en année la position du commis s'améliora. Au commencement de septembre, il ne manquait d'aller passer quinze jours à Vevey.

— Quand vous viendrez à Paris, disait-il à Hector, et vous viendrez bien une fois, ne fût-ce que par curiosité, n'oubliez pas que j'ai une chambre à votre service.

En effet, il avait loué un appartement composé de deux pièces et d'une antichambre, qu'il habitait depuis six ans, lorsque des événements imprévus vinrent le frapper dans ses plus chères affections.

Pendant l'hiver de 1837, qui sévit en Suisse avec une extrême rigueur, M. Desarceaux eut la fatale idée de vouloir se rendre à pied en Piémont où l'appelaient ses

affaires. Vingt fois, il avait fait ce trajet à travers les montagnes et par toutes les saisons.

Sa femme et ses amis essayèrent de le détourner de sa résolution, mais il ne fit que rire de leurs craintes et se mit en route en annonçant son prochain retour.

Quinze jours se passèrent sans que l'on reçut de ses nouvelles. Sa femme, décidément inquiète, écrivit à ses clients et à ses correspondants en Piemont. Aucun d'eux n'avait vu M. Desarceaux.

Un mois se passa dans les mêmes incertitudes. Puis survint le dégel, qui débarrassa la montagne du manteau de neige qui la recouvrait. Dans un ravin profond, éloigné de six kilomètres au plus de la ville, des paysans découvrirent un cadavre parfaitement conservé.

Les papiers que l'on trouva dans son portefeuille ne laissaient malheureusement aucun doute : c'était le corps de M. Desarceaux.

Le bruit de cette fin épouvantable se répandit dans toute la ville, avant que l'autorité eût le temps de prévenir sa veuve du malheur qui la frappait. Ce fut un de ses voisins qui le lui apprit, croyant que la pauvre femme en était informée.

La constitution de madame Desarceaux ne put supporter un choc si violent. Elle pâlit, balbutia une ou deux paroles inintelligibles, étendit les bras en avant et tomba morte dans les bras de l'imprudent qui avait apporté la fatale nouvelle. L'anévrisme avait fait son œuvre.

Le même enterrement, la même fosse, réunirent les deux époux, qu'accompagnait une foule sympathique.

Ce fut Hector de Savenay qui se chargea d'instruire Emile de ces horribles événements.

" Rassemblez toutes vos forces, recueillez tous vos esprits, lui écrivait-il. Il y a des moments dans la vie où

l'on n'a jamais assez de courage pour supporter le poids des lourdes épreuves que Dieu vous envoie."

Puis, après avoir sommairement esquissé la vie quelque peu aventureuse de M. Desarceaux et l'état maladif de sa femme qui n'avait jamais cessé d'inspirer les craintes les plus sérieuses, il finissait en lui apprenant le double coup qui le frappait.

"Je voudrais être auprès de vous, écrivait-il encore, pour vous aider à supporter ce terrible malheur; mais je suis contraint par la force des choses à n'user des privilèges de l'amitié que pour vous jeter la mort dans l'âme."

En effet, Emile Desarceaux demeura comme foudroyé, quand il eut achevé la lecture de cette longue épitre. Il savait bien déjà que la disparition de son père avait fort alarmé sa mère et ses amis; il n'était pas lui-même sans inquiétude à cet égard; mais il était loin de s'attendre à la double catastrophe qui le rendait orphelin.

Pour sauvegarder ses intérêts, il fut forcé de demander un congé et de se rendre en Suisse. Là, comme il n'avait plus l'intention de revoir ce pays qui lui rappelait de trop pénibles souvenirs, il réalisa la fortune de ses parents et revint à Paris avec une somme de cent mille francs nets.

Cette fois, il pouvait voler de ses propres ailes.

Il était resté en fort bons termes avec Morinval, chez qui il déjeunait presque régulièrement tous les dimanches. L'homme d'affaires avait deviné en lui l'homme laborieux, énergique, possédé d'une saine ambition; il suivait avec intérêt cette carrière si vaillamment commencée.

Dès qu'il fut de retour à Paris, Emile lui fit connaître les résultats de son voyage, et le pria, s'il entendait parler d'une bonne affaire, de l'avertir aussitôt.

Un an après, jour pour jour, il recevait de l'avocat le billet suivant :

" Mon cher ami,

" Je compte sur vous dimanche matin. Que devenez-vous donc ? Voilà un siècle que je vous ai vu. Venez, nous causerons de tout et d'autres choses encore. "

Emile fut exact au rendez-vous.

La famille Morinval était au complet. Antoinette et Alfred assistaient au déjeuner.

Quand le repas fut terminé, l'avocat prit familièrement le bras de son protégé et l'entraîna dans son cabinet.

— Depuis que je ne vous ai vu, commença Morinval, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis fort occupé de vous, et j'ai fini par dresser tout un plan que je vous demanderai la permission de vous soumettre.

— Volontiers, fit le jeune commis vivement intrigué.

— Que pensez-vous de la maison Lermineux ? interrompit l'avocat.

— J'en pense beaucoup de bien, répondit le jeune homme. Je la connais depuis six ans, je sais qu'elle est bien achalandée, qu'elle réalise de gros bénéfices et qu'elle tient la tête du commerce de Paris. Je ne me souhaiterais qu'une chose : c'est d'en avoir une semblable.

— Eh bien ! mon cher, il ne tient qu'à vous, dit Morinval.

— S'il ne tenait qu'à moi, ce serait chose faite. Malheureusement, ce n'est pas avec ce que je possède que je pourrais prendre une si lourde maison.

— Mais, M. Lermineux ne m'a jamais manifesté l'intention de vendre, et je crois que s'il le faisait ce serait à un prix...

— Non, pas trop cher, fit Morinval.

— Combien croyez-vous ?...

— Cinq cent mille francs.

— En effet, c'est pour rien, mais comment supposer...

— Il me l'a dit lui-même, parbleu ! Savez-vous que M. Lermineux a cinquante-huit ans, et ne demande qu'à se reposer ? Savez-vous en outre à quel chiffre se monte sa fortune ?

— Non, mais qu'importe ? ce n'est pas toujours avec mes cent mille francs que je puis payer sa maison.

— Assurément, mais il y a un moyen..., insinua Morinval.

— Lequel ?

— C'est de vous marier.

— Moi ! je ne connais personne ! se récria Emile !

— Oh ! personne... fit Morinval en souriant, cherchez bien...

Le jeune commis le regarda avec stupéfaction. Il ne connaissait au monde que l'homme d'affaires qui eût une fille en âge de se marier. Or, Antoinette était jeune, jolie, bien élevée ; son père passait déjà pour avoir une fortune de sept ou de huit cent mille francs. Ce n'était pas possible ! Ce n'était pas d'Antoinette qu'il s'agissait.

— J'ai beau chercher, répondit-il d'une voix légèrement émue, je ne vois dans mes relations que des personnes tellement au-dessus de moi...

— Allons ! fit débonnairement Morinval, je vois qu'il faut vous mettre les points sur les *i*. Soit ! répondez-moi donc franchement : comment trouvez-vous mademoiselle Antoinette Morinval ?

— Vrai ? s'écria joyeusement Emile. C'est d'elle qu'il s'agit ?

— Diable ! ricana l'avocat. Il paraît que je n'ai pas eu la main trop malheureuse. Alors nous avons de grandes chances pour nous entendre.

Emile était ébloui. Non seulement Antoinette lui plaisait au-delà de toute expression, mais il n'ignorait

pas que Morinval était riche. C'était donc un mariage à son goût qui se présentait, en même temps qu'un magnifique avenir. Or, il était loin de s'attendre à pareille surprise.

— Alors, je continue, fit Morinval en souriant. Sans lui dire précisément à qui je la destinais, j'ai déjà sondé Antoinette, et je crois qu'elle a deviné que c'était de vous qu'il s'agissait. Je donnerai donc à ma fille une dot égale à votre avoir, et vous serez à la tête de deux cent mille francs le jour où vous aurez signé le contrat.

Emile ne put réprimer un geste de stupéfaction.

— Attendez, je n'ai pas fini, poursuivit Morinval. Sur ces deux cent mille francs, M. Lermineux, que j'ai confessé, consent à ne prendre que cent cinquante mille francs en vous vendant sa maison. Ainsi, comme je me charge de tous les frais qu'occasionnera le mariage, il vous restera cinquante mille francs espèces pour faire face aux besoins de la maison. Quant à l'autre moitié du prix de vente, il serait payable en dix ans et productif d'intérêts à cinq pour cent.

A ces mots, il se renversa dans son fauteuil, se croisa les bras, et regarda Emile en souriant avec finesse.

— Qu'en dites-vous? demanda-t-il en homme qui, de longue date, a préparé son triomphe.

— Je dis... balbutia Emile,, que je suis émerveillé... confondu! J'espérais si peu un dénoûment semblable qu'en vérité... Je m'imagine que je rêve.

— Vous ne rêvez pas du tout, mon ami, interrompit l'avocat. Dimanche on publiera les premiers bans et, vers le milieu de la semaine prochaine, j'aurai terminé en votre nom avec Lermineux; vous n'aurez plus qu'à signer. Est-ce convenu?

— Certainement, mon cher monsieur; mais réellement...

— Allons, touchez là, fit Morinval en lui tendant la

main. Vous venez à la campagne avec nous aujourd'hui, vous prenez le bras d'Antoinette, et... le reste vous regarde.

Emile avait perdu la tête. Il considérait son futur beau-père avec une stupéfaction profonde. Cependant il se remit peu à peu et son visage s'épanouit pour la première fois depuis longtemps d'une joie réelle.

Il fut fait ainsi que l'avait combiné Morinval. Antoinette devint madame Desarceaux, et la maison Lermineux passa entre les mains de son successeur.

Vingt ans se passèrent au sein de la plus parfaite quiétude. La maison Desarceaux prospérait de plus en plus. Emile avait non seulement payé son prédécesseur, mais il avait mis de côté une somme de cent cinquante mille francs. Il avait un fils, Raphaël, auquel il avait fait donner la plus brillante éducation, et à qui semblait réservé le plus brillant avenir.

Un seul nuage avait glissé dans cette vie calme et honnête. Lorsque le baron de Savenay avait réclamé aux Morinval les quatre cent mille francs qu'il leur avait confiés, il était venu se plaindre à Desarceaux de la mauvaise foi de son beau-frère.

Desarceaux avait pris fait et cause pour son ami Hector, et avait insisté auprès de Morinval père et fils, en termes si formels, qu'une rupture de toutes relations en devint la conséquence inévitable.

Il recueillit amèrement le fruit de cette malencontreuse intervention. Lorsque mourut Morinval père, on fut fort étonné de ne trouver dans sa caisse que dix ou douze mille francs en argent, et une trentaine de mille francs de valeurs tellement dépréciées qu'elles ne représentaient plus guère que le dixième du capital primitif.

" Au moins, pensait-on, il reste l'hôtel que Morinval s'est fait construire. "

Pas du tout ! Cet hôtel était grevé d'hypothèques ab-

sorbant et au-delà le prix de l'immeuble. Ainsi, d'une fortune que chacun évaluait à un million, pour le moins, on ne trouvai rien ou presque rien !

Morinval avait-il mangé cete fortune ? C'était possible ; mais où ? comment ?

Tout le monde savait à la suite de quel dissentiment la rupture avait éclaté entre Morinval et Desarceaux. Aussi l'on supposa que Morinval père, afin de punir sa fille et son gendre d'avoir pris parti contre lui, avait réalisé tout son avoir et l'avait fait passer peu à peu entre les mains de son fils Alfred.

Antoinette fut donc absolument frustrée du patrimoine auquel elle avait droit. Comme on le voit, l'amitié d'Hector de Savenay coûtait vingt-cinq mille francs de rente à Emile Desarceaux.

C'était cher. Cependant Antoinette et Emile se refusèrent à intenter la moindre action contre Alfred Morinval.

D'ailleurs, une magnifique affaire se présentait.

Desarceaux était en relations avec un des plus gros banquiers de la capitale. C'était chez lui qu'il escomptait depuis vingt ans son papier, quand il avait des échéances un peu chargées.

Un jour ce banquier, que nous appellerons M. Garneray, fit appeler M. Desarceaux dans son cabinet.

— Mon cher ami, dit-il, j'ai une affaire superbe dans les mains, j'ai songé à vous.

— Je vous remercie ; de quoi s'agit-il ?

— Je viens d'acheter les forges de X...

Le négociant, qui depuis vingt-six ans était dans le commerce des fers, connaissait trop bien ces forges pour ne pas apprécier leur importance.

— Diable ! fit-il gravement. C'est une bien grosse responsabilité pour un banquier !

— Mais aussi quinze cent mille francs, mon cher, c'est pour rien !

— En effet, c'est une bonne affaire, si vous avez un directeur intelligent...

— Je ne l'ai pas encore, mais je ne désespère pas d'en trouver un sous peu de jours, dit le banquier en souriant. Tenez, ajouta-t-il en tendant à Desarceaux une feuille de papier, voici la liste des personnes qui ont fait cette acquisition de concert avec moi.

Le négociant y jeta les yeux et lut cinq ou six noms d'une honorabilité bien connue.

A leur tête, la maison Garneray figurait pour trois cent mille francs. La lecture de cette liste produisit sur lui une impression visiblement favorable.

Le banquier, qui ne le perdait pas de vue s'en aperçut.

— Vous avez dû remarquer, poursuivit-il, que de tous ces noms pas un seul n'est en état de diriger une exploitation de cette importance.

— Je le crois bien, les forges de X... sont peut-être les plus considérables après celles du Creuzot ! fit Desarceaux.

— Aussi, continua le banquier, nous avons songé à choisir un directeur intelligent, présentant des garanties sérieuses, et surtout connaissant parfaitement ce genre d'industrie. Nous lui donnerions, outre le logement, un traitement fixe de trente mille francs par an...

— Ça les vaut bien, fit le négociant.

— En outre, comme nous désirons que ce directeur s'attelle consciencusement à cette besogne, nous avons cru devoir exiger de lui qu'il verse une somme de deux cent mille francs, qui augmentera d'autant l'apport social. Il touchera donc sa part du dividende au prorata de ce qu'il aura versé, en dehors des appointements fixes qu'il prélèvera.

— De sorte que, si le dividende est de dix ou quinze

pour cent, il aura droit à vingt ou trente mille francs par an dans les bénéfices ! fit Desarceaux séduit par cette proposition.

— C'est bien cela, répondit Garneray. Eh bien ! comprenez-vous ?

— Parfaitement.

— Et vous acceptez ?

— Quoi ? demanda le négociant étonné.

— Comment ! vous n'avez pas deviné que c'est sur vous que j'ai compté pour prendre la direction de cet établissement ?

— Je vous sais un gré infini de votre confiance, fit Desarceaux ébranlé, mais on ne prend pas une décision comme celle-là en cinq minutes, et je vous demande vingt-quatre heures...

— Vingt-quatre heures ! se récria le banquier. Ce n'est pas assez. Je vous accorde trois jours, mon cher ami.

— Il voyait bien que le négociant était déjà ébranlé. Il le congédia avec force protestations d'amitié.

Desarceaux était en effet, fort attiré par les brillantes propositions qu'on lui avait faites. C'était la fortune pour lui, c'était un avenir pour son fils, auquel il pourrait plus tard céder la place.

Il se décida. Trois jours après il signait avec M. Garneray le traité qui le liait à jamais. Il était tranquille. Sa femme et son fils, qu'il avait consultés, lui avaient conseillé d'accepter.

Au bout de trois mois, il avait versé cent cinquante mille francs. Cependant il n'avait pas trouvé d'acquéreur pour sa maison de commerce, qu'il allait être forcé de quitter d'un jour à l'autre.

Sur ces entrefaites survint à Mons une fallite qui lui engloutit cent mille francs. En toute circonstance, c'eût été une perte assurément, mais elle eût été facilement ré-

parable. Elle lui fut plus sensible aujourd'hui qu'il s'était démuni de tout son comptant.

Comme si la fatalité s'en mêlait, les remboursements devenaient plus fréquents et plus onéreux aux échéances. Or Desarceaux n'avait jamais laissé protester un billet qu'il avait endossé. Donc il payait, payait toujours.

Le mois à venir était particulièrement chargé. Pour faire honneur à sa signature, Desarceaux fut obligé de négocier les valeurs qu'il avait en portefeuille. Il présenta donc trois cent mille francs de papier à l'escompte chez Garneray et Cie.

— Revenez demain, dit le caissier, qui voulait vérifier ces valeurs.

Le lendemain, quand Desarceaux arriva à la porte du banquier, il y trouva une foule menaçante, qui lisait en murmurant une affiche ainsi conçue : *Fermé pour cause de liquidation.*

Le malheureux négociant ne pouvait pas en croire ses yeux.

— Liquidation !... balbutia-t-il. Comment, la maison Garneray liquide !... Mais les cent cinquante mille francs que je lui ai versés ! mais les trois cent mille francs de valeurs que je lui ai laissées hier !... Il me les faut ! mon crédit, mon commerce, mon honneur en dépendent !

Ils étaient trente pauvres diables comme lui, qui prononçaient les mêmes paroles devant cette porte fermée.

Desarceaux essaya vainement de se la faire ouvrir. Il sonna, frappa, cria son nom à tue-tête.. la porte ne sourcilla pas. Il rentra chez lui, écrivit à M. Garneray une lettre déchirante.

" Rendez-moi au moins mes valeurs, demandait-il ; j'irai les faire escompter ailleurs. "

Il reçut une réponse froide et polie, qui l'assura que

tout lui serait rendu "quand la liquidation serait terminée."

Mais elle pouvait durer un an, deux ans cette liquidation! Mais ces trois cents mille francs de papier n'en vaudraient pas cinquante dans deux ans! Mais il n'avait plus rien pour payer ses échéances!

Il revint chez lui, et fit part à sa femme et à Raphaël du malheur qui venait de le frapper. Antoinette fit un effort surhumain. Elle alla voir son frère, Alfred Morinval, que l'on disait richissime. Elle lui exposa franchement la situation, le pria, le supplia, se traîna à ses genoux.

Morinval fut inflexible.

Antoinette se releva et sortit indignée. Cette ressource désespéré, à laquelle elle n'avait eu recours qu'à la dernière extrémité, lui échappait.

Desarceaux rassembla ce qui lui restait de valeurs, s'adressa à ses amis, et put faire face à cette échéance. Mais la suivante? mais les autres?...

On devine ce qui en résulta fatalement. Six mois après Desarceaux était en faillite avec un actif de quatre cent cinquante mille francs plus fort que son passif. Non seulement la maison de banque Garneray et Cie l'avait ruiné, mais elle lui fit perdre encore le prix de son fonds de commerce, qu'il avait payé trois cent mille francs auparavant, et qui aujourd'hui ne valait plus rien.

En moins d'un an, Desarceaux venait de passer de l'opulence à la misère, — pis encore, au déshonneur.

Le malheureux n'eut pas la force de survivre à cette déchéance. Il tomba malade et mourut de chagrin avant d'avoir pu même réhabiliter un nom qu'il avait jusque-là si dignement porté.

Raphaël ne perdit pas courage.

Dans un coin de son magasin, son père avait fait éta-

blir un tour que, peu à peu, il avait garni de tous les outils nécessaires. C'était dans ce réduit qu'il se délassait des soucis et des préoccupations commerciales. Son fils venait souvent lui tenir compagnie. Par esprit d'imitation d'abord, Raphaël voulut s'initier à cette distraction. La première œuvre qui sorti de ses mains, le mit en goût. Il y apporta plus d'application, étudia le dessin, lut, visita quelques ateliers, et devint bientôt plus adroit que son professeur lui-même.

Cependant il était loin d'être un habile ouvrier, quand il se décida à faire de ce métier son gagne-pain.

Mais que tenter? La liquidation de la maison Garneray et Cie n'était pas terminée quand mourut son père. Il n'avait rien, absolument rien. Il ne voulut pas même accepter le secours que le syndic de la faillite Desarceaux offrait à sa mère.

Il s'en alla fièrement, emportant les débris de son mobilier, cherchant dans un coin ignoré de Paris, une rue inconnue et des visages nouveaux. Sa mère approuva tout ce qu'il lui proposa. Tous les deux n'avaient qu'une idée fixe: c'était de réhabiliter la mémoire et le nom de Desarceaux.

Ils y réussirent; mais à quel prix!

Raphaël acquit la preuve que la maison Garneray avait indignement abusé de la bonne foi paternelle. Les forges de X... avaient été achetées, mais n'avaient pas été payées. Les souscripteurs qui figuraient sur la liste étaient imaginaires, ou du moins n'étaient liés par aucun acte sérieux, et, en présence d'une liquidation, avaient refusé de verser le montant de leur souscription.

Bref, avec les valeurs dépréciées que restitua la maison Garneray, le syndic de la faillite Desarceaux put à peine désintéresser ce qui restait de créanciers. A Raphaël et à sa mère, il ne revint pas une obole.

Naturellement, Raphaël avait perdu beaucoup de temps à surveiller ces opérations. Aussi sa première année chez M. Carmelet fut loin d'être fructueuse. Mais que lui importait, ainsi qu'à sa mère? Le jugement qui réhabilitait le nom de son père avait été prononcé. Il n'avait rien, mais il ne devait rien à personne; il pouvait marcher la tête haute.

Mais le baron sentait bien qu'il n'était pas quitte de toute obligation envers les Desarceaux. Il savait pourquoi Antoinette avait été frustée de son héritage par son père et son frère. C'était lui qui était la cause involontaire de cette ruine, et il en souffrait cruellement.

Lorsque surgit cette crise terrible qui devait engloutir en quelques mois la fortune des Desarceaux, le gentilhomme avait essayé d'intervenir et de les sauver.

Son degré d'intimité dans la maison, la confiance que le négociant avait en lui, ne lui laissèrent pas ignorer dans quelle position embarrassée se trouvait le commerçant. Mais lui, ne possédait-il pas encore cinq ou six mille francs de rentes? Il les offrit généreusement à Desarceaux.

Celui ci le remercia avec effusion.

— Si cent mille francs pouvaient me suffire, répondit-il, j'accepterais; mais il m'en faut le d uble, ou c'est fait de moi; je refuse.

Le gentilhomme insistait encore.

— Et Berthe? fit Desarceaux, que lui resterait-il si je la dépouillais de cette ressource suprême?

Pour sa fille, le baron se résigna à ne pas faire un sacrifice inutile. Il garda son petit avoir et Desarceaux fut perdu.

La mort de l'infortuné commerçant avait rompu le premier lien qui rapprochait le baron de Savenay des Desarceaux. Cependant le gentilhomme avait le caractère trop haut placé pour abandonner à jamais Antoi-

nette et Raphaël. Il alla donc les chercher jusqu'au fond de cette rue de Venise qu'ils avaient choisie pour tombeau.

Il y vint d'abord à plusieurs reprises, accompagné de sa fille. Il fut envers la veuve ruinée aussi poli, aussi affectueux, aussi plein d'égards que s'il se fût trouvé devant une reine. Mais il voyait bien derrière le sourire forcé de la pauvre femme quelle horrible contrainte elle s'imposait.

Peu à peu il se montra moins assidu. Plus tard, quand sa fille devint jeune personne, il se contenta de l'y envoyer sous l'escorte de Marguertie.

En effet, la visite de Berthe était toujours bien accueillie par madame Desarceaux. Elle considérait un peu comme sa fille cette orpheline qu'elle avait pour ainsi dire élevée, qui avait grandi sous ses yeux, presque dans sa maison, à côté de son fils.

Quant à Raphaël, il n'était allé chez le baron de Savenay que huit fois depuis huit ans, — le 1er janvier de chaque année.

Ainsi le baron avait eu beau s'en défendre, la misère avait fini par creuser insensiblement un abîme entre sa famille et celle des Desarceaux.

VII

OU M. DE SAVENAY DONNE CARRIERE A SES RETICENCES

Raphaël avait parfaitement compris toutes ces nuances. Dans l'affabilité avec laquelle le recevait aujourd'hui M. de Savenay il y avait un peu de bienveillance protectrice, de condescendance même.

Berthe seule se rappelait et, dans le Raphaël d'aujourd'hui, voyait toujours le Raphaël d'autrefois.

S'occupait-elle jadis de savoir s'il était riche ou pauvre? Non; il suffisait de le trouver bon et beau.

Elle ne pouvait s'empêcher de regarder alternativement son père et Raphaël, de les détailler pour ainsi dire l'un après l'autre et d'établir une comparaison. Or, plus elle se livrait à cet examen, plus elle trouvait entre eux de ressemblance absolue.

N'employaient-ils pas le même langage choisi? N'avaient-ils pas les mêmes manières distinguées? Ne portaient-ils pas aussi avantageusement la même simple toilette? N'avaient-ils pas les mêmes sentiments élevés? A quelle échelle se mesurait donc cette indéfinissable, mais colossale distance, que les hommes établissent entre eux, suivant qu'ils sont nés de tel ou tel père?

C'est qu'en effet, plus Berthe les considérait, plus elle trouvait que la comparaison tournait à l'avantage de Raphaël. Il était plus jeune, plus beau, plus courageux même. M. de Savenay en était convenu lui-même.

Enfin, et par-dessus tout, la jeune fille ne pouvait pas

oublier que Raphaël l'avait vue grandir et avait eu pour son extrême jeunesse des attentions incalculables.

Quant à lui, pendant ce repas délicieux qui lui rappelait tant de souvenirs disparus, il n'avait pas cessé de regarder Berthe. Et il l'admirait si franchement qu'elle s'en aperçut et rougit jusqu'aux oreilles.

Lorsque le déjeuner fut terminé, il fallut bien s'en aller ! Raphaël serra la main du baron et un peu plus fort celle de Berthe, qui ne put réprimer un léger tressaillement.

Il partit, mais ses yeux brillaient d'une joie profonde lorsqu'il franchit le seuil de la porte. Il avait maintenant la certitude de n'avoir pas perdu le cœur de celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer.

Cependant M. de Savenay n'avait pas assisté indifférent à ces mutuelles expansions des deux jeunes gens. Evidemment, malgré le temps écoulé, la distance qui les séparait, ces enfants se souvenaient du passé et renouaient pour ainsi dire connaissance. La familiarité des anciens jours ne tarderait donc pas à revivre, si l'occasion les rapprochait encore.

Or, voilà ce que le baron aurait souhaité empêcher.

Il prit le bras de sa fille, qui demeurait rêveuse à la place où Raphaël l'avait quittée, et l'entraîna dans sa chambre en caressant sa petite main blanche.

— Viens, mon enfant, dit-il avec une douceur perfide, viens, j'ai beaucoup de choses à te raconter.

— Est-ce amusant ? demanda Berthe étourdiment.

— Dame... c'est selon... répondit le gentilhomme avec embarras.

Il fit signe à Berthe de s'asseoir et prit place en face d'elle.

Berthe se renversa dans son fauteuil. Il lui semblait, en dépit de l'aménité paternelle, que cet entretien ne serait pas gai.

— Nous n'allons pas beaucoup dans le monde, commença le baron, et cela pour des raisons que tu connais aussi bien que moi, mais enfin, nous y allons quelquefois. Eh bien! dis-moi: parmi les personnes que nous rencontrons, quelle est celle qui t'a le plus frappée?

— Mon Dieu, je serais fort en peine de vous le dire, fit Berthe avec indifférence. Quand je jette les yeux autour de moi, je ne vois pas grand'chose qui m'intéresse. Les femmes, dont je ne parle que pour mémoire, puisqu'elles ne sont pas en cause, se divisent en deux classes bien distinctes: les jeunes, qui ne parlent jamais que de toilettes, de bals, de promenades, de pièces en vogue et du ténor à la mode; les vieilles, qui ne s'entretiennent que de la cour de Louis XVIII ou de Charles X, toutes choses que je connais pas...

— Mais les hommes, interrompit le baron avec un peu d'impatience.

— Quant aux hommes, répondit Berthe, j'en fais trois catégories bie ntranchées; les jeunes gens, les hommes jeunes, et les hommes... mûrs.

Les jeunes gens n'ont guère autre chose dans la bouche que les paris qu'ils ont gagné ou perdus pour ou contre le cheval favori, les bijoux qu'ils ont commandés, le tailleur qu'ils ont choisi, la coupe de l'habit qu'ils porteront demain. Quant à leur tenue, à voir le sans-façon et le débraillé qu'ils affectent, il faut que je me sache en face des plus grands noms de la noblesse française pour ne pas croire que c'est à des palefreniers que j'ai affaire.

— Très-bien. Ceux-là sont donc jugés, fit joyeusement le gentilhomme, et les hommes jeunes?

— Les hommes jeunes sont un peu plus discrets et ont un peu plus de tenue, j'en conviens, mais le *pur sang* fait toujours les frais de la conversation. Qu'il s'agisse d'un cheval de selle ou d'un attelage, cela ne varie guère.

La *performance* de ces animaux est leur unique souci. Ils ont détrôné le veau d'or pour mettre le cheval à sa place, et, pour parler de ce nouveau dieu, ils ont inventé un langage qui est une sorte de catéchisme auquel les profanes comme moi n'entendent rien.

Ils panachent aussi ces entretiens hippo-anglo-français des pertes qu'ils ont essuyées au Cercle, du duel de M. X... avec M. Z... D'art, de littérature, il en est si peu question dans leurs discours, qu'on les croirait de la force de celui qui reprochait à " ce fainéant de sculpteur Milo d'avoir fait une Vénus qui n'a pas de bras. "

— Tudieu ! quelle pamphlétaire tu ferais ! s'écria le baron de plus en plus joyeux. Voyons, passons aux hommes... mûrs, comme tu dis.

— Ceux-là, c'est différent, fit Berthe, sans sortir de sa dédaigneuse indolence. Ils sont un peu revenus des joies de ce monde ; ils ne courent pas avec les jockeys, ils sont moins friands de scandales, ils perdent moins au Cercle, où ils ne passent plus de nuits ; ils lisent, ils savent, ils causent à peu près sensément de tous et sur tout ; ils son élégants, prévenants, polis, aimables, spirituels quelquefois.

— Oh ! que de qualités ! se récria M. de Savenay, ravi.

— Sans doute, fit Berthe ; malheureusement ils ont un défaut.

— Lequel ? demanda le baron subitement alarmé.

— Le pire de tous, mon pauvre père ! Un défaut impardonnable, terrible, d'autant plus affreux qu'il est impossible de s'en corriger : ils sont vieux !

— Vieux, vieux... fit le gentilhomme en hochant la tête, cela dépend mon enfant. Tel homme de cinquante ans est souvent plus vigoureux et mieux conservé que tel homme de quarante ans et même de trente ans. Tout le monde n'a pas été dans sa jeunesse un Centaure, un

joueur, un inutile enfin. Tù admettras bien qu'il y a des exceptions...

— Sans doute, puisque, sans exceptions, il n'y a pas de règle générale.

— Eh bien, il y a du choix, même dans ces exceptions. Ainsi, que penses-tu, par exemple, de M. de Tallerin?

— Le plus grand bien, mon père, puisqu'il est votre ami. C'est un homme de tête et de cœur, intelligent, instruit, beau diseur, de manières exquises. Celui-là, je crois, est un gentilhomme dans la véritable tradition; mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, c'est un gentilhomme de cinquante ans.

— Qu'importent ses cinquante ans, s'il est jeune de corps et d'âme?...

— Tâchez alors qu'il le soit de visage et de cheveux...

— Mais il n'a presque pas de rides et il ne lui manque pas un seul cheveu! s'écria le baron.

— Non, mais ses cheveux sont presque blancs et il a la patte d'oie.

— Tu es sévère, pauvre Berthe...

— Sévère, parce que je ne lui trouve qu'un défaut! A quelle indulgence vous attendiez-vous donc?

— Ah! je vais te le dire, mon enfant... fit gravement M. de Savenay.

Berthe se redressa. Elle comprenait que tous ces préliminaires de conversation n'étaient qu'un moyen d'arriver à M. de Tallerin, et que c'était sur lui que le baron voulait faire peser l'entretien. Elle prêta l'oreille avec une froide attention.

— Tu viens de l'entendre, ma chère petite, lui dit son père; nous sommes condamnés à vivre des mesquines ressources que la mauvaise foi d'un coquin n'a pu nous ravir. Or, tu le sais, tant qu'il ne s'est agi que de moi et des soins à donner à ta jeunesse, à ton éducation, le peu que j'ai m'a suffi, comme il me suffirait encore, si tu

étais toujours une enfant : mais tu grandis et notre ruine est un fait accompli. J'ai beau me faire illusion de temps à autre, me persuader que ce papier chimérique existe encore, je sens bien que je ne suis qu'un vieil enfant, que tout espoir m'est à jamais interdit. Donc, il est raisonnable que je cherche à réparer cette brèche faite non pas à ma fortune dont je me soucie peu, mais à ton bonheur qui est mon unique ambition.

— Pauvre père ! fit Berthe émue d'une telle affection.

— Ecoute-moi donc avec attention, reprit-il, car il s'agit de choses sérieuses, et revenons à notre ami le comte Agénor de Tallerin.

C'est le seul, tu le sais, que j'aie jamais admis dans notre intimité. Pour lui je n'ai pas de secrets. Il n'ignore par conséquent rien des privations que nous nous imposons, et, plus que tout autre, est à même d'apprécier les admirables qualités dont ton petit cœur est rempli.

Le comte est garçon, et riche à soixante-dix mille francs de rentes. Aussi je ne te dirai pas combien de fois, prenant en pitié notre détresse, il m'a ouvert sa bourse, en me conjurant d'y puiser sans scrupule. Naturellement, j'ai toujours repoussé ces aumônes mal déguisées. C'est alors qu'il a imaginé une combinaison qui conciliait avec ma fierté son généreux entêtement et qui surtout assurait ton avenir.

Berthe ne répondit pas. Un sourire empreint d'une légère amertume effleura sa lèvre rose.

— Agénor a cinquante ans, comme moi, continua le baron, mais personne ne les lui donnerait. Ses cheveux grisonnent un peu, c'est vrai ; mais il est grand, bien fait, élégant, porte droit le corps et haut la tête. De toute sa personne s'exhale comme un parfum de verdeur. On sent que ses membres sont souples, que ce sang est vigoureux et jeune, qu'enfin, à moins d'un accident

auquel nous sommes tous exposés, le comte a devant lui trente au moins de robuste vieillesse.

Quant à ses qualités, je n'ai pas besoin de te les vanter. Tu en as fait une apologie telle que moi-même je serais resté au-dessous de la vérité.

Eh bien! tu l'a deviné, j'en suis sûr, le seul projet dont je puisse me faire l'avocat auprès de toi, c'est un projet de mariage. L'entêtement du comte a vaincu le mien: Demain, si tu le veux, tu peux être comtesse, rouler carrosse et jouir d'un magnifique revenu.

— Mon père, répondit Berthe avec dignité, je suis vivement touchée de l'honneur que daigne me faire le comte de Tallerin; mais je ne songe pas à me marier.

— Réfléchis bien, ma fille; nous sommes en face d'une misère que rien n'atténuera jamais, puisque je suis personnellement incapable d'y apporter aucun adoucissement. Et il faut que nous vivions tous les deux de ces modiques ressources.

Tu le vois donc, ma pauvre Berthe, notre situation présente est sans issue. Nous avons juste de quoi mourir de faim notre vie durant. Eh bien! je te le demande, est-ce vivre cela? N'as-tu pas d'autres désirs, d'autre appétis? Dieu me garde d'éveiller en toi de mauvais instincts! mais mon rôle de père, mon devoir même, est de te faire sonder le gouffre au fond duquel nous nous débattons, de te bien montrer l'existence rétrécie à laquelle nous sommes voués éternellement, afin que tu tâtes ton courage et que tu sois bien sûre d'en avoir fait assez ample provision pour résister jusqu'au bout.

— J'en aurai, dit Berthe avec une résolution bien arrêtée.

— Je n'en doute pas, mon enfant, dit le baron, mais ne te fais pas illusion; repousser la main du comte de Tallerin, c'est te condamner au célibat. Nous avons contre nous deux ennemis implacables: notre naissance

et notre pauvreté; nous sommes issus d'une famille qui ne nous permet pas de déroger. Tu resteras toute ta vie mademoiselle de Savenay, sans que je puisse même te donner le titre de chanoinesse, qui conférait jadis aux vieilles filles le droit de se rajeunir en s'appelant madame. Ainsi réfléchis, prends ton temps, et dans quelques jours...

— Dans quelques jours rien ne sera changée à ma résolution, interrompit la jeune fille avec un peu de tristesse. Je vous l'ai dit avant même que vous vous soyez fait l'avocat du comte, mon père, il a pour moi l'impardonnable défaut d'avoir plus que le double de mon âge. Je suis touchée de votre sollicitude, honorée au delà de toute expression de la généreuse recherche de M. de Tallerin; mais je me demande en vain quels motifs l'ont provoquée? Me suis-je jamais plainte? M'est-il échappé parfois un mot, un soupir?...

— Le ciel me préserve d'élever contre toi semblable accusation! s'écria le baron avec vivacité.

— Alors, gardons la paix de notre obscurité, mon père, et, à moins qu'elle ne vous pèse, restons ce que nous sommes.

— As-tu suposer que de ma part il pouvait y avoir dans cette démarche le moindre calcul intéressé? fit le baron avec un accent de tendre reproche.

— Jamais! répondit la jeune fille. Autrement, j'aurais accepté à l'instant même la main du comte.

— Et tu la refuses?

— Positivement.

— Sans rémission?

— Avec tout le calme que huit jours de réflexion n'auraient donné.

— Qu'il soit fait selon ta volonté! soupira le gentilhomme. Et surtout puisse-tu ne jamais te répentir de cette décision!

A ces mots, le baron se leva et déposa sur le front de sa fille un baiser d'adieu. Puis, lentement, à regret, comme s'il avait espéré qu'un dernier mot le rappellerait auprès d'elle, il sortit.

Berthe ne sourcilla pas. Elle le regarda s'éloigner sans que son visage trahît la plus imperceptible émotion; mais quand la porte se fut refermée sur lui, quand elle se trouva seule, son corps fragile s'affaissa dans le fauteuil qui le soutenait, et une larme vint perler à sa paupière.

VIII

A LA RECHERCHE DE SON PERE

Pour n'avoir pas rencontré tout à fait chez le baron l'accueil des anciens jours, Raphaël n'était pas moins transporté de la plus folle ivresse. Il avait vu Berthe, il avait pu s'enivrer de sa présence pendant plus d'une heure, elle lui avait serré la main ; c'était plus qu'il n'en fallait pour attiser la passion dont il était dévoré.

" Ainsi, murmura-t-il en regagnant l'atelier de M. Carmelet, c'est à elle que je dois tous les bonheurs que j'ai savourés aujourd'hui. Elle s'est souvenue de moi, elle n'a pas vu en moi le manœuvre d'aujourd'hui, mais le Raphaël d'autrefois, l'inséparable compagnon de sa plus tendre jeunesse... "

Il ne faut pas croire, en effet, que, pour avoir pris courageusement le tablier de l'ouvrier, Raphaël avait absolument renoncé à redevenir l'homme qu'il était, ou du moins qu'il promettait d'être jadis.

Ce n'était pas le bien-être matériel que regrettait Raphaël, mais plutôt le bien-être intellectuel au sein duquel il avait vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

Il retrouvait bien, le soir, en rentrant chez lui, les tendres causeries de sa mère, les délicatesses de la vie de famille ; mais pendant toute la journée, il restait en contact avec des hommes grossiers, dont la brutalité et le cynisme heurtaient violemment ses goûts et ses idées.

Il se rappelait le temps où de nombreux amis venaient s'asseoir à la table de son père, où Berthe, encore en-

fant, s'appuyait sur son bras pour aller assister aux magiques splendeurs de la *Biche-au-Bois*. Lorsque ce passé lui revenait en mémoire, il n'avait qu'à fermer les yeux pour jouir par l'imagination des joies qu'il avait goûtées, car le visage de la jeune fille était inséparable pour lui de toutes ces fêtes de l'esprit et du cœur. Voilà pourquoi la gracieuse image de Berthe était resté toujours présente à sa pensée. Ce qu'il aimait en elle, ce n'était peut-être pas tant sa personne que ce passé qui lui aidait à supporter les trivialités du présent.

Aussi le cœur de Raphaël était encore en liesse, lorsqu'après avoir terminé sa journée il revint dîner avec sa mère et lui dépeignit en termes chaleureux le bienveillant accueil qu'il avait reçu. Il en fit bien un peu les honneurs au baron, mais tous les éloges, tous les remerciements s'adressaient à Berthe.

Madame Desarceaux était dans le ravissement. La joie de son fils lui avait ensoleillé l'âme. Depuis longtemps elle ne l'avait vu si gai.

— A propos! fit tout à coup Raphaël. Et Adolphe, l'as-tu vu?

— Non. Est-ce qu'il devait venir ici?

— Il ne me l'avait pas promis; mais il me semble qu'après les bontés que tu as eues pour lui, il te devait bien une visite.

— Mon Dieu? rien ne presse, dit madame Desarceaux avec indulgence. S'il n'est pas venu aujourd'hui, il viendra demain.

— C'est probable, fit Raphaël. Et le fauteuil que je t'ai acheté, en es-tu contente?

— Délicieux! Je lui ai trouvé une place admirable; là, vois-tu, devant la fenêtre. J'ai travaillé toute la journée aussi mollement que dans un lit...

— Allons, tant mieux!

— C'est à ce point, continua madame Desarceaux,

que je me demande comment un meuble semblable se trouvait chez Marianne Martin.

— Son fils m'a expliqué ce mystère, car je m'en étais étonné comme toi. Madame Martin a fait l'emplette de ce fauteuil dans une vente.

— Il y a longtemps alors, car le velours en est bien fané.

— Il y a dix ans environ, paraît-il, et comme tu le supposes bien, il n'était pas neuf. Aussi je compte acheter un jour quelques mètres de velour et le recouvrir en entier. Il en a tellement besoin que je suis surpris qu'Adolphe ne l'ait pas fait. Il est vrai que ce garçon est si bizarre...

— Bizarre! en quoi? demanda madame Desarceaux.

— Ma foi! je serais fort embarrassé de te le dire, répondit Raphaël; cependant il y a dans son existence quelque chose qui m'intrigue.

— Quoi donc?

— N'as-tu pas remarqué, comme moi, qu'il n'a jamais voulu donner l'adresse de ce M. Durand, chez lequel il travaille?

— Je m'en suis étonnée comme toi, mais les raisons qu'il invoque...

— Sont mauvaises, interrompit Raphaël. Il prétend que M. Durand ne veut pas être importuné de remerciements pour les secours qu'il a fait parvenir à madame Martin. Je ne dis pas le contraire; mais quand même cela serait vrai, je n'admets pas qu'Adolphe ait caché cette adresse à sa mère.

— Eh bien! pourquoi l'a-t-il fait? Car, on ne peut pas lui contester cela, il adorait sa mère

— Ce n'est pas douteux; mais je ne sais pas...

— Ah! tu vois bien, tu ne sais pas. Eh bien, je ne sais pas non plus, moi; mais il y a encore autre chose qui m'a surpris, ajouta Raphaël.

— Qu'est-ce encore ?

— Quand madame Martin est morte, quand je me suis chargé, pour ce pauvre garçon de faire toutes les démarches indispensables, je lui ai proposé d'aller chez M. Durand, de l'inviter, lui et ses ouvriers, à suivre l'enterrement de la pauvre femme...

— En effet, c'était tout naturel.

— Eh bien, il a refusé cette fois encore de m'indiquer cette adresse.

— Sous quel prétexte ?

— Sous prétexte que la douleur d'un bossu est ridicule et que ses camarades se moqueraient de lui.

— Allons donc ! fit madame Desarceaux avec incrédulité.

— Je te le jure ! Aussi, depuis ce jour-là, je suis presque tenté de croire...

— Achève.

— Que ce M. Durand pourrait bien être un personnage de fantaisie, hasarda Raphaël.

— Mais ce n'est pas possible ! Et l'argent qu'Adolphe donnait de sa part à cette malheureuse femme ?

— Je le sais bien ; mais cet Adolphe, que sa mère elle-même nous représentait autrefois comme un paresseux, qui ne se met au travail que le jour où il entre chez M. Durand... chez M. Durand que personne ne connaît...

— C'est vrai ! s'écria madame Desarceaux, mais alors...

— Oui, c'est précisément ce que je me demande... fit Raphaël en hochant la tête.

Madame Desarceaux demeurait grave et recueillie. Les justes observations de son fils avaient ébranlé quelque peu sa naïve crédulité.

— Voyons, fit-elle avec un geste familier aux personnes que l'incertitude trouble, tu as donc appris quelque chose ?

— Rien de plus que je ne t'ai dit, répondit Raphaël, mais cela me paraît si obscur que, si j'en avais le temps, je chercherais à faire la lumière dans ces ténèbres, et je ne réponds pas qu'un de ces matins... Oui j'en aurai le cœur net... Parbleu! La chose est bien simple: guetter le départ d'Adolphe, le suivre et m'assurer qu'il va réellement chez un relieur qui porte le nom de Durand.

— Mais il peut n'avoir pas d'ouvrage ce jour-là, être indisposé... et, dans ce cas, il ne faudrait pas se hâter d'en conclure...

— Je recommencerai l'expérience trois ou quatre fois, s'il le faut; mais je veux savoir à quoi m'en tenir.

— Comme il te plaira, dit madame Desarceaux; mais c'est te donner bien du tracas, et perdre du temps pour une chose qui n'offre pas grand intérêt.

— Tu te trompes, mère, ce garçon-là m'intéresse beaucoup, au contraire. Est-ce parce qu'il est disgracié de la nature? C'est possible. Dans tous les cas, il est de tous les ouvriers que j'ai rencontrés jusqu'ici le plus intelligent, le mieux élevé. Eh bien! c'est précisément à cause des incontestables qualités dont il est doué que je ne lui pardonnerais pas d'avoir abusé de ma bonne foi.

— Allons, pas d'exagération! fit madame Desarceaux. Tu n'as aucune preuve, et tant que tu ne raisonneras que sur des hypothèques, tu n'as pas le droit de condamner ce pauvre diable.

— Oh! je ne l'ai pas encore condamné, répliqua vivement Raphaël; au contraire, je serais fort enchanté qu'il nous eût dit la vérité.

— Alors, qu'il n'en soit plus question, dit madame Desarceaux en se levant de table. Allons faire notre promenade habituelle.

Raphaël lui offrit le bras, mais ce jour-là il était si-

lencieux et distrait. Cette heure quotidienne de locomotion lui parut un siècle. Il avait hâte de rentrer, de s'enfermer dans sa chambre, de rêver à Berthe, de s'endormir avec ce chaste souvenir que les circonstances venaient de raviver si délicieusement !

C'était également à Berthe que songeait Adolphe en se dirigeant vers Argenteuil, où l'attendaient ses compagnons.

Au bout du pont, paresseusement étendus à l'ombre des peupliers qui bordent la rive droite de la Seine, il trouva ses deux compagnons de route.

En l'apercevant, ils s'étaient levés et avaient marché à sa rencontre.

Ces deux honorables voleurs se nommaient l'Amadou et Gringalet : le premier, parce qu'il prenait feu à la moindre observation ; le second parce qu'il était maigre et effilé comme un clou.

— Ah ! vous voilà, fit Adolphe. Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivés ?

— Depuis hier soir, répondit l'Amadou.

— Comment ! Où avez-vous donc couché ?

— Nous flânions par là-haut dans les vignes pour voir si la grappe s'annonçait bien, quand nous avons aperçu une maisonnette isolée...

Le bossu laissa échapper un geste d'impatience.

— Attendez donc, mon président, fit l'Amadou. Je vous jure que nous avons été bien sages, vous allez voir. Donc, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, nous apercevons une petite maisonnette, si neuve, si propriette, que nous nous approchons pour nous assurer qu'elle était bien bâtie. Du beau moëllon, ma foi ! Du mortier plus dur que la pierre, une bonne couverture de tuiles... Nous nous regardions, Gringalet et moi, et nous avions l'air de nous dire :

— Comme on serait bien pour *pioncer,* là dedans !...

— Dame! mon président, ajouta l'Amadou, c'est que les nuits de mai sont un peu fraîches... En continuant notre inspection, nous arrivons à la porte! Ah! pour une belle porte, c'est une belle porte! Du vrai cœur de chêne, quoi! Mais la serrure... Aïe, aïe, la serrure laissait à désirer, car je n'y avais pas plutôt introduit un petit bout de fer de rien du tout.

— Tu veux dire un *monseigneur, corrigea* Adolphe.

— Oui, je sais bien que ces messieurs de la rue de Jérusalem appellent ça de ce nom-là; mais c'est une pure calomnie, mon président.

— Vous n'y avez rien pris, je l'espère? demanda le bossu en fronçant les sourcils.

— Pas si bêtes! répondit l'Amidou. Nous ne serions pas ici, sans cela. D'ailleurs, il n'y avait rien dans cette maisonnette que des outils de terrassiers et un divan sur lequel, Gringalet et moi, nous avons dormi comme des bienheureux.

— Est-ce bien vrai?

— *Sur l'honneur!* jura l'Amadou avec le plus grand sérieux.

— Et personne ne vous a vu?

— Personne. Nous sommes partis ce matin à quatre heures et nous avons eu même la précaution de refermer la porte.

— A la bonne heure! fit Adolphe.

Il allait faire un pas en avant quand, en examinant se deux camarades d'expédition, il avisa aux pieds de Gringalet une magnifique paire de souliers.

— Et cela? dit-il en les montrant; où l'avez-vous pris?

Gringalet rougit légèrement.

— Pris n'est pas le mot, mon président, répondit-il; je les ai trouvés.

— Ce n'est pas sur la grande route, je pense?

— Pas précisément, quoique la Seine soit une grande route comme une autre.

— C'est donc dans la Seine que... En effet, dit le bossu, ils sont encore tout mouillés, ces ouliers. Comment cela se fait-il? Des souliers ne flottent pas ordinairement à la surface de l'eau...

— Vous avez raison, mon président, mais il y avait quelque chose au bout, fit Gringalet avec embarras.

— Quoi donc?

— Un *machabée,* mon président.

— Un noyé! s'écria Adolphe en se reculant avec un geste d'horreur. Comment! vous avez osé prendre ces chaussures aux pieds d'un noyé!

— Dame!... Il en avait des bons, je n'en avais pas... Sommes-nous, oui on non, des *Ecumeurs de rivière!...* Et puis, quel tort cela fait-il? Un feignant qui s'est suicidé quand il avait encore vingt et un francs dans sa poche!

— Vous l'avez donc fouillé?

— Ah oui!... c'est vrai... j'avais oublié de vous dire...

— Et vous avez gardé l'argent?

— Oh! non.

— Qu'en avezvous fait?

— Je l'ai partagé avec l'Amadou.

Le bossu était épouvanté. Le cynisme de ses camarades le révoltait.

— Mais le cadavre, qu'est-il devenu?

— Nous l'avons repoussé tout doucement au fil de la rivière; il doit naviguer en ce moment dans le bassin d'Argenteuil.

— Mais il fallait le retirer de l'eau, aller faire la déclaration au commissaire de police.

— Au commissaire! s'écria l'Amadou avec une horrible grimace. Merci!

— Mais vous auriez touché la prime !

— Touché la prime ! fit Gringalet d'un air narquois. Oui. Avec ça qu' c'est facile ! il faut remplir un tas de formalités, donner ses noms et prénoms, son adresse, etc... etc..., il n'y a pas de danger ! Du reste, nous nous sommes payés nous-mêmes, c'est la même chose.

— Adolphe tressaillit. Il aima mieux ne pas insister.

— C'est bien, fit-il. Et Rissolé ?

— Nous nous sommes informés de lui, répondit l'Amadou. Ce matin, à six heures, nous étions à l'adresse que Bouteleux et Ginglard nous avaient donnée, mais Rissolé n'y était plus.

— Il est donc rétabli ?

— Non, mon président ; seulement, si vous vous le rappelez, c'est à Bezons que ce bourgeois lui a envoyé ce joli coup de fusil dans le... bas du dos.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, il paraît que, non content d'avoir à moitié assassiné notre camarade, l'enragé beourgeois a porté plainte et a assuré qu'un des promeneurs nocturnes avait été blessé. Par conséquent, a-t-il ajouté, il ne peut pas être allé bien loin. Aussi, il paraît que la gendarmerie s'en est mêlée... on devait faire des perquisitions dans les environs... Heureusement qu'un ami complaisant en a prévenu Rissolé. Tant bien que mal il s'est levé, s'est rendu sur la route et a hélé une voiture qui se rendait à Paris la nuit dernière.

— Bon, je comprends.

— De sorte, conclut Gringalet, que ce bon Rissolé doit être en sûreté à l'heure qu'il est — ce qui vaut mieux pour lui et pour nous.

— Alors, bonne chance ! et mettons-nous en route ! fit Adolphe. Ecoutez bien l'itinéraire que je vais vous indiquer. Comme à partir de Bezons la Seine se divise en deux bras, vous allez prendre la rive gauche et ex-

plorer Bougival, Marly, Port-Marly. De mon côté, je suivrai la rive droite, je visiterai Carrières, Chatou et Croissy. Est-ce bien entendu?

— Parfaitement, dit l'Amadou, d'un air suffisant.

— Et où nous retrouverons-nous? interrogea Gringalet.

— Ce soir, au pont du Pecq, à la nuit tombante, répondit le bossu. Maintenant, n'oubliez pas le nom de l'individu à la recherche duquel nous nous attelons.

— Ah! c'est juste! s'écria l'Amadou.

— Il se nomme Alfred Mo-rin-val, dit Adolphe en appuyant sur chacune des trois dernières syllabes.

— Alfred Morinval? Parfait! répéta Gringalet.

— A ce soir! fit le bossu.

Et les trois hommes s'éloignèrent dans les deux directions qu'ils étaient convenus de prendre.

A deux heures, Adolphe avait déjà traversé Bezons, Carrières et Chatou où il avait pris successivement de minutieux renseignements; il désespérait de réussir, au moins dès la première journée, lorsqu'il atteignit Croissy.

A l'extrémité de l'avenue de tilleuls qui relie, le long de la Seine, l'ancien Chatou au nouveau Croissy, il aperçut deux ouvriers terrassiers portant sur l'épaule les instruments de leur profession.

— Ah! dit l'un de ces deux hommes à son camarade, tu travailles chez M. Morinval! Tu as une rude veine! Tu ne pourrais pas me faire embaucher?

Adolphe s'arrêta brusquement et sentit tout à coup son cœur battre d'une violence incroyable.

— Ma foi! répondit l'autre ouvrier, cela ne dépend pas absolument de moi, mais si tu veux, je parlerai au jardinier...

— Tope! fit l'autre. Si tu réussis, je paye un litre.

— Convenu, accepta le premier en lui tendant la main.

Ils se séparèrent et prirent chacun une direction opposée.

Adolphe s'attacha aux pas de l'heureux mortel qui était admis à l'insigne honneur de remuer la terre chez Morinval.

Celui-ci s'engageait précisément dans l'avenue de tilleuls qu'Adolphe venait de descendre. Le bossu la remonta avec lui, tourna à gauche en longeant le chemin de fer, et arriva au passage à niveau qui conduit à Chatou.

Au coin de la route se trouvait un café-restaurant d'un aspect assez réjouissant.

— Eh? la coterie! cria Adolphe à l'ouvrier, qui allait franchir le passage à niveau.

A cet appel, bien connu dans les chantiers, le terrassier se retourna.

— Tiens, s'écria-t-il. C'est encore toi, mon petit bosco? Est-ce que c'est pas toi qu' j'ai aperçu tout à l'heure sous les tilleuls?

— C'est bien moi, répondit Adolphe. J'essayais de vous rattraper, mais vous marchez d'un tel pas...

— Je crois bien! J'ai ma femme et mes enfants qui m'attendent à la maison, et, comme c'est aujourd'hui samedi, jour de paie, je leur apporte mon magot de la semaine.

— Votre journée est donc déjà finie?

— Par extraordinaire, oui, mon petit homme... Eh bien! voyons, dis vite, que me veux-tu?

— Un simple renseignement, mon vieux. Je ne suis pas du pays, j'ai affaire à Marly et je ne sais par où passer.

— C'est pourtant pas malin. Y a un pont qui va de

Croissy à Bougival. Y a même au-dessus un passeur, à la hauteur de la Grenouillère...

— Parfait, dit Adolphe; mais j'ai une soif de chien. Aussi, si j'osais vous offrir un verre de vin...

— Un verre, c'est pas de refus, fit l'ouvrier avec rondeur.

Adolphe entraîna au café et se fit servir une bouteille. Après avoir rempli les verres:

— Alors, dit-il, vous connaissez bien le pays?

— C'est vrai que v'là dix ans bientôt qu' j'y demeure.

— Il y a donc beaucoup d'ouvrage, ici?

— Pas mal, répondit l'ouvrier. L'bourgeois d'Paris achète beaucoup d'terrain dans l'bas de Croissy; ils 'fait faire des jardins; alors, vous comprenez...

— Parfaitement; mais on ne fait pas des jardins toute l'année, fit observer Adolphe. Vous devez avoir beaucoup de chômage?

— Pour du chômage, y en a, comme dans tous les métiers. Cependant, j'ai pas à me plaindre. J'ai pour clients les trois plus gros propriétaires de l'endroit.

— Il y a donc de grandes propriétés de ce côté-ci?

— Certainement.

— Je croyais n'y trouver que des petites maisonnettes de rien du tout.

— Ça, faut dire qu'il y en a plus de petites que d'grandes, mais enfin y en a des grandes. Savez-vous que celle de M. Morinval, dans laquelle je travaille, vaut au moins trois ou quatre cent mille balles!

— Vraiment! s'écria le bossu, qui en était arrivé enfin à amener la conversation sur son véritable terrain. Il est donc bien riche, ce monsieur?

— Il remue l'or à la pelle, tout bonnement.

— Que fait-il donc? Est-il dans le haut commerce?

— Lui! il est dans les rentes jusqu'au cou.

— Mais comment a-t-il gagné cette fortune?

— Ah! je ne sais pas, répondit l'ouvrier. Pourtant, on m'a dit qu'il avait été quelque chose comme avocat ou avoué.

— Est-il aimé dans le pays? Fait-il un peu de bien?

— Je ne vous dirais pas au juste. Ce que je vous garantis, c'est qu'il paie bien.

— Ah! fit Adolphe très-attentif.

— Oui, il n'y a qu'une voix là-dessus. Tous les entrepreneurs en sont enchantés et, pour ma part...

— Vous en êtes content?

— J'crois bien! Ah! pour un brave homme, c'est un brave homme! Et pas fier du tout. Quand il s'promène dans son jardin pendant qu'nous travaillons, il cause avec nous; s'il fait un peu chaud, il nous envoie une ou deux bouteilles par un *larbin*. Et quel vin! mon p'tit bosco. T'as pas idée d'ça. Un velours sur l'estomac. Tiens, c'lui qu'nous buvons là n'est pas trop *gnolle*... Eh ben! c'est d'la ripopée à côté du sien!

— C'est donc un homme généreux, bon?...

— Généreux! je t'en réponds. Tiens: pas plus tard qu'aujourd'hui, j'travaillais chez lui. Il arrive, il nous regarde et nous dit:

— Vous avez bien chaud, mes enfants?

— C'est vrai, patron, que j'lui réponds, mais la chaleur, faut savoir la prendre quand elle vient.

— C'est égal, dit-il, comme votre besogne est très-avancée, et comme j'attends quelques personnes, je vous donne congé pour le reste de la journée.

Alors il s'tourne vers son jardinier:

— Victor, qu'il dit, vous paierez à ces braves gens la journée entière.

Là-dessus, il nous salue d'un petit geste amical, et il s'en va.

— A la bonne heure! conclut l'ouvrier en faisant ré-

sonner son gousset bien garni. C'est ça un chic bourgeois !

Et il avala d'un trait son second verre de vin.

Le bossu se leva de table, paya la bouteille et sortit.

— Merci, la coterie, dit-il en lui serrant la main, et bonne chance ! Ainsi, au bout des tilleuls, un passeur d'abord, un pont ensuite...

— C'est bien ça. Au revoir, mon p'tit bosco ! La première fois que j'te vois, tu sais que c'est moi qui régale...

— C'est convenu, fit Adolphe en s'éloignant.

Il était tout déconcerté. Les révélations qu'il venait d'obtenir, loin d'être aussi mauvaises qu'il s'y attendait, étaient au contraire excessivement favorables à Morinval. Etait-ce bien du même personnage qu'il s'agissait ? C'était probable. L'ouvrier n'avait-il pas dit que cet homme avait été dans les affaires, que c'était un ancien avocat ou avoué ? Donc il n'y avait pas d'erreur possible.

Cependant, comme il ne pouvait en croire ses oreilles, il voulut s'assurer que l'ouvrier lui avait dit la vérité. Il pénétra dans l'intérieur de Croissy, s'informa partout de Morinval, et partout recueillit sur son compte les meilleurs renseignements.

Quelle métamorphose s'était donc opérée ? Morinval était devenu poulaire ! Lui, l'homme d'affaires, l'amant sans foi, le père sans entrailles ! Et il était riche à millions !

Il s'éloigna en haussant les épaules. Malgré le concert d'éloges qui s'était élevé de toutes parts en faveur de Morinval, le bossu conservait une arrière-pensée.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il. Cet homme a un but en agissant ainsi. Quel est ce but ? Je le saurai.

Il avait regagné les bords de la Seine. On lui avait

dit que la propriété de M. Morinval était située en amont du pont, et qu'elle avait environ trois cents mètres de façade sur la rivière. Les indications étaient si précises qu'il la reconnut avant même de l'avoir atteinte.

Il ralentit le pas et l'étudia très attentivement. Malheureusement, le mur l'empêchait de plonger à l'intérieur son œil curieux. Il ne distinguait que la cime des arbres, de la charmille et des massifs. Cependant il atteignit une magnifique grille de fer forgé, très délicatement travaillé, en haut de laquelle un A et un M étaient enlacés.

Cette fois, il n'y avait plus de doute, c'était à Alfred Morinval qu'appartenait cette vaste propriété.

A travers cette grille, Adolphe distingua un immense jardin. Au bout de la grande pelouse du milieu, à moitié cahée par les arbres, il aperçut une magnifique maison en pierre de taille, élevée sur un vaste et somptueux perron, auquel on accédait par de larges marches.

Tout à coup il entendit crier le sable de l'allée, en même temps qu'un bruit d'éclats de rire parvenait à son oreille.

Adolphe se jeta brusquement de côté et se colla contre le pilier dans lequel la grille était scellée.

— Oui, mes amis, disait une voix sonore, je fais de la popularité et l'année prochaine... je me présente à la députation.

— Je savais bien qu'il y avait un but, pensa Adolphe.

Le groupe des promeneurs se perdit aussitôt dans les profondeurs du jardin.

IX

QUELLE CONFIANCE AVAIENT EN EUX LES ECUMEURS

Ainsi qu'il avait été convenu, lors de la dernière réunion des *Ecumeurs de rivières,* les affiliés se retrouvèrent le jeudi suivant à l'île Saint-Ouen.

Le temps semblait favoriser ce nouveau conciliabule. Dans la même prairie où ils s'étaient assis huit jours auparavant, les écumeurs se préparèrent à un frugal repas.

Ils étaient arrivés par petits groupes de deux ou trois, et ne s'étaient rejoints qu'après avoir interrogé des yeux la profondeur de l'île.

Tant de précautions n'étaient pas superflues. Depuis longtemps la police était en éveil. Tous les jours on pouvait lire dans les faits-divers l'histoire de quelque pêcheur dévalisé, de maison riveraine pillée, de canots et de filets disparus, et même de quelques assassinats commis dans des circonstances à peu près identiques.

La police s'agitait, furetait. Déjà plusieurs maraudeurs avaient été pris et condamnés, mais il ne s'agissait que de personnalités déjà connues de la justice, et non pas encore de la bande organisée dont on soupçonnait l'existence.

La bande des écumeurs sentait bien que dame Police ouvrait ses yeux terribles, et elle les évitait avec une rare perspicacité.

Tous ou presque tous avaient été d'une exactitude

scrupuleuse. Beaucoup même avaient devancé l'heure. Bientôt la bande se compléta. Un seul manquait à l'appel; c'était le président nouvellement élu. Il est vrai que neuf heures n'avaient pas encore sonné.

A la tête des plus mécontents se trouvait Bouteleux.

— Huit jours inutilement perdus... murmurait-il de sa voix enrouée. Ce saturé petit Apollon se moque bien de nous, ma parole d'honneur! Oh! mais ça ne peut pas durer, et quand je devrais donner ma démission... pas vrai Ginglard?

— Ça, c'est vrai, répondit celui-ci. On peut dire que c'est dur de trimer pour rien pendant toute une semaine. Si encore on avait fait quelque petit coup par ci par là...

— Ah! bien oui! grogna Bouteleux, Môssieur Mayeux nous avait recommnadé la prudence... La prudence, oui, j'en veux bien... C'est bon quand on a quelque chose dans le ventre; mais dame!... quand il n'y a rien...

— Enfin, nous allons voir, fit Ginglard. Peut-être a-t-on trouvé tout de même...

— Qui trouvé? Tu n'as donc pas entendu les camarades? Il n'y en a pas un qui ait seulement mis la main sur un haricot.

— Oui, mais Adonis n'a pas encore paru. Je parie qu'il nous garde une surprise pour la bonne bouche.

— Tu crois ça, toi? fit Bouteleux en haussant dédaigneusement les épaules. Eh bien! mon garçon, tu peux attendre.

— Qu'en sais-tu?

— Je n'en sais rien, mais tu verras. C'est vrai ça, mais vous en êtes tous coiffés de votre bosco. Il n'y a que moi qui vois clair dans cette affaire là. Rappelle-toi bien ce que je t'ai dit, Ginglard, au sujet de cette histoire qu'il nous a contée l'autre jour.

— Que c'était sa propre histoire? fit Ginglard avec incrédulité.

— Oui, sa propre histoire, insista Bouteleux. Je le guignais du coin de l'œil, et je m'apercevais qu'il se pâmait comme une corpe en parlant de sa mère; car, tu as beau dire, c'était de sa mère et de lui qu'il nous parlait. On n'y va pas comme ça de sa larme quand il s'agit d'un ami.

— Ça prouvait déjà qu'il a bon cœur, fit observer Ginglard.

— Eh! qu'importe! s'écria Bouteleux avec humeur. Est-ce avec son bon cœur que nous nous referons l'estomac?

Il n'avait pas achevé, qu'il aperçut au milieu des foins en fleurs une tête qui s'avançait rapidement.

— Tiens, fit-il en poussant Ginglard du coude, voilà sans doute Apollon qu'arrive, attention!

Quelques minutes après Adolphe faisait, en effet, son apparition au milieu de la bande des Ecumeurs .

Il fut salué par de bruyants hurrahs. Evidemment, c'était de lui seul qu'on espérait quelque chose.

Il prit place au milieu d'eux.

— Diable! fit-il avec un sourire un peu contraint, nous sommes au complet. Déjà! il n'est cependant pas encore l'heure. N'importe: procédons par ordre.

Bouteleux, je te donne la parole.

— Oh! mon sac ne sera pas long à vider, répondit Bouteleux avec humeur. Sur tous les bords de la Marne, Ginglard et moi, nous n'avons trouvé qu'un Morinval. Il se nomme Désiré, il est ferblantier, il n'a pas le sou. Sa maison est une mauvaise bicoque de carton.

— Passons, dit le bossu. Ce ne peut pas être celui que nous cherchons. A ton tour, Clef-des-Cœurs.

— Moi, fit celui-ci, j'ai battu les bords de l'Hyères pendant huit jours sans déterrer le moindre Morinval.

— Et vous, mon président, s'écria Bouteleux vous qui aviez pris la Seine, vous aviez de la marge. Vous n'aviez donc rien trouvé non plus?

— Non, répondit Adolphe sans sourciller. L'Amadou, Gringalet et moi, nous avons infructueusement descendu la Seine jusqu'à Meulan, et ils vous diront si nous avons bien cherché! Les indications que l'on avait données à mon ami sur la résidence de ce personnage étaient sans doute erronées...

— Et en attendant, qu'allons-nous faire? demanda Ginglard. Car enfin, mon président, et sauf le respect que je vous dois, votre ami s'est moqué de vous; sans cela dix hommes comme nous n'auraient pas manqué de mettre la main sur ce Morinval.

— Le fait est que j'ai bien cru un moment être sur la piste, dit l'Amadou.

— Toi, interrogea Bouteleux. Où donc?

— A Bougival.

— Y a donc quelqu'un dans ce pays-là qui porte le même nom?

— Pas à Bougival, Gringalet est là pour vous certifier que nous avons fouillé le pays dans ses moindres recoins; seulement, en buvant un coup avec un pêcheur, nous lui avons demandé s'il ne connaissait pas un monsieur Morinval.

— Eh bien? fit Bouteleux vivement intrigué.

— Eh bien! il nous a répondu que ce nom-là ne lui était pas inconnu, et qu'il lui semblait bien que ce monsieur habitait de l'autre côté de l'eau.

— Du côté de Croissy, alors?

— Probablement, répondit l'Amadou; mais faut croire qu'il se trompait, cet homme, puisque c'est le président en personne qu'a fait Croissy.

— Il n'a peut-être pas bien cherché, hasarda Bouteleux.

— J'ai si bien cherché, répondit Adolphe en pâlissant légèrement, que je puis vous donner maison par maison le nom de tous les habitants de Croissy.

Bouteleux ne répliqua pas, mais il ne paraissait que médiocrement convaincu.

Quant aux autres affiliés, à peine avaient-ils fait attention à l'incident soulevé par l'Amadou.

Bouteleux alla silencieusement s'asseoir sous un énorme peuplier d'Italie, au pied duquel il s'étendit, et Ginglard vint presque immédiatement se placer à côté de lui.

Alors les écumeurs se mirent en devoir d'attaquer les provisions qu'ils avaient apportées.

Adolphe poussa un soupir de satisfaction. Il avait dérouté les recherches de ses camarades : c'était tout ce qu'il demandait.

— Qu'allons-nous faire à cette heure ? demanda Gringalet, tout déconfit.

— Nous allons reprendre le cours de nos opérations ordinaires ; jusqu'à ce que je découvre le moyen de vous dédommager du temps et de l'argent que je vous ai fait perdre, répondit Adolphe.

— C'est ça, fit Ginglard avec humeur. Et la police qui nous surveille finira par nous pincer.

— Alors, trouvez autre chose, choisissez un autre chef, dit le bossu. Si c'est ma démission que vous souhaitez, je vous la donne de grand cœur...

— Ma foi !.... balbutia Ginglard.

Mais au même instant, il reçut dans le dos un coup de poing.

— Veux-tu te taire, animal ! recommanda Bouteleux à voix basse.

Ginglard devina que son ami ruminait une nouvelle machination.

— Ma foi !.., reprit-il avec une insouciance affectée,

je n'y tiens pas plus que ça. Nous n'avions déjà pas tant à nous louer de Rissolé...

— Oh! mon Dieu, non! ajouta tranquillement Bouteleux. Aussi, mon petit Apollon, que ce soit toi ou un autre qui soit notre président, c'est toujours tout de même, puisque nous mettons nos idées en commun.

— En ce cas, restons comme nous sommes, fit l'Amadou.

— Alors, dans huit jours ici comme à l'ordinaire, n'est-ce pas? proposa Bouteleux qui paraissait pressé d'en finir.

— Soit! fit Adolphe, enchanté de voir avec quelle facilité tout s'arrangeait.

— Eh bien! mon président, tu n'a plus qu'à lever la séance, ricana Bouteleux.

— Je la lève si bien que je m'en vais, répondit le bossu sur le même ton.

Et il s'éloigna, suivi de la moitié des *Ecumeurs*.

Bouteleux et Ginglard demeuraient immobiles à leur place, nonchalamment étendus dans l'herbe.

Gringalet et l'Amadou semblaient hésiter sur le parti qu'ils devaient prendre. Enfin, le premier parut se décider et fit quelques pas en avant; puis, s'apercevant que l'Amadou ne le suivait pas, il se retourna.

— Eh bien! demanda-t-il. Tu ne viens pas?

L'Amadou allait le rejoindre, lorsque Bouteleux se souleva à moitié.

— Ne bouge pas! lui dit-il, nous avons à causer.

L'Amadou comprit à demi-mot.

— Non, répondit-il à Gringalet, je vais faire un somme.

— Alors, bonne nuit! fit Gringalet, qui disparut bientôt sous les grands arbres.

A mesure que ses camarades se perdaient dans le lointain, Bouteleux se soulevait de plus en plus pour les

suivre du regard. Enfin il se dressa définitivement sur son séant et fit signe à ses deux amis de se rapprocher.

— Mes petits agneaux, commença-t-il, cette affaire-là n'est pas claire. Il faut absolument que nous en ayons le fin mot.

— Comment! se récria l'Amadou. Qu'est-ce que tu crois donc?

— Je te dirai ça tout à l'heure; mais, avant tout, il faut que tu nous racontes ce que tu as fait avec Gringalet et le petit Bossu.

— Nous avons parcouru les deux rives de la Seine pendant huit jours, depuis Argenteuil jusqu'à Meulan.

— Oh! tu vas trop vite, mon bonhomme! Arrêtons-nous seulement à Bougival. Tu nous disais tout à l'heure avoir rencontré là un pêcheur qui connaissait le nom de Morinval.

— C'est la vérité.

— Et, ajoutait-il, il doit demeurer de l'autre côté de l'eau, c'est-à-dire à Croissy.

— C'est bien ça.

— Eh bien! sur ce renseignement-là, y êtes-vous allés à Croissy?

— Non, puisque le président suivait la rive droite, ça ne me regardait pas, répondit l'Amadou.

— Vous avez fait une boulette, j'en ai bien peur, mes enfants. Et comme je tiens à m'en assurer, nous allons retourner à Croissy dès aujourd'hui. Seulement, comme c'est toi qui nous a mis sur la voie, mon p'tit l'Amadou, je n'ai pas voulu y aller sans te proposer de venir avec nous. En es-tu?

— J'irai, répondit résolument l'Amadou, mais à condition que tu me diras....

— Eh! parbleu! je te dirai tout ce que tu voudras, dit Bouteleux en se levant, mais partons !

Aussitôt les trois écumeurs se mirent en route.

— Voyons, fit l'Amadou, dis-nous ton idée, mon bonhomme?

— Mon idée, la voilà; je l'ai déjà dite à Ginglard, je suis persuadé que le bossu nous a mis dedans, et qu'il ne voulait pas obtenir de nous autre chose que l'adresse de Morinval. S'il ne nous la donne pas, c'est qu'il veut garder pour lui le gâteau tout entier.

— Plus souvent! protesta l'Amadou.

— Ne t'enffamme donc pas! interrompit Bouteleux; il y a bien d'autres choses encore que tu ne sais pas. Te doutais-tu que ce Morinval est le père du petit Adonis?

— Si c'est vrai! s'écria l'Amadou stupéfait.

— J'en suis sûr, moi, continua Bouteleux. Je ne prétends cependant pas que Dodophe veuille hériter de lui, ou faire reconnaître sa bosse; mais il voudrait faire chanter papa, que ça ne m'étonnerait pas.

— Voyez-vous cette petite canaille-là!

— Eh bien! poursuivit Bouteleux, je soutiens que si Dodophe nous a menti, il s'est mis hors la loi des écumeurs et nous donne le droit d'en faire autant. Il veut garder pour lui tout seul ce que nous devions partager en dix; tant pis pour lui et tant mieux pour nous! Nous ferons le coup à trois, s'il y a un coup à faire, ça vaudra mieux que de le laisser au petit bosco, ou d'être dix à s'en partager les morceaux. N'est-ce pas votre avis?

— Des pieds à la tête, approuva Ginglard avec vivacité.

Tout en devisant, les écumeurs suivaient la rive droite de la Seine. C'était pour eux un chemin si familier qu'ils en connaissaient chaque maison, chaque arbre, et pour ainsi dire chaque brin d'herbe.

Quand il entrevit les premières maison de Chatou, Bouteleux pressa le pas. Il lui tardait d'arriver. Il ne daigna pas s'arrêter dans le village pour prendre lan-

gue, il se dirigea immédiatement vers Croissy. Mais lorsqu'il eut traversé le chemin de fer, qui sert de limite toute naturelle aux deux pays, sa vieille prudence se réveilla.

En conséquence, il gagna le bord de l'eau, le long duquel ile rrait fort embarrassé, lorsqu'il aperçut un enfant de dix à douze ans, qui mordait à belles dents dans une tartine de fromage à la crême. L'enfant était seul. Par son costume, il appartenait à une famille d'ouvriers ou de paysans.

— Mon petit ami, dit-il, en essayant de donner à sa voix de rogomme une inflexion caressante, connais tu M. Morinval?

— Morinval, répéta l'enfant avec beaucoup d'attention. C'est le monsieur chez qui papa travaille.

— Alors, tu sais où il demeure, ce M. Morinval?

— Cette bêtise! puisque j'en viens.

— C'est juste. Tu pourrais même nous indiquer sa maison?

— Parbleu! c'est le grand jardin que vous voyez là-bas sur la berge. Il y a là une belle grille avec des lettres en or au milieu.

— Tu es un ange, dit Bouteleux. Va, mon garçon.

Il le congédia avec une petite tape sur la joue,, et se retournant vers ses deux camarades:

— Quand je vous le disais... fit-il d'un air triomphant.

Ginglard et l'Amadou n'en revenaient pas.

— Et maintenant, attention! recommanda gravement Bouteleux. Allons reconnaître la maison. Ce soir nous viendrons prendre des renseignements plus précis, ajouta-t-il avec un coup d'œil significatif.

Cinq minutes après, il se trouvait devant la grille que l'enfant leur avait signalée.

— Diable! c'est du chenu! murmura l'Amadou d'un ton connaisseur.

A peine s'arrêtèrent-ils un instant, dans la crainte d'attirer l'attention. Cependant ces quelques secondes leur suffirent pour reconnaître l'emplacement de la maison.

Prudemment, ils poursuivirent leur route, traversèrent le pont et allèrent s'étendre dans l'île.

Ils attendirent la nuit avec impatience. Vers neuf heures, ils étaient de nouveau en présence de la grille.

— Faut-il? demanda ironiquement Ginglard en faisant mine de l'escalader.

— Un instant! réplique Bouteleux. Si j'en juge par l'étendue de cette propriété, il doit y avoir une petite porte secrète... Faisons le tour du parc.

Ils commencèrent alors de sérieuses investigations, longeant les murailles et gardant un silence absolu.

Ils contournaient depuis un instant le mur de derrière qui donnait sur la campagne, lorsqu'ils distinguèrent une petite porte verte. Ils s'arrêtèrent et prêtèrent attentivement l'oreille.

Aucun bruit ne se faisait entendre.

Bouteleux tira alors de sa poche un imperceptible morceau de fer qu'il introduisit dans la serrure. Il jouait du monseigneur avec une telle habileté qu'au bout de trois ou quatre tentatives, la porte s'ouvrit et tourna sur ses gonds.

Il risqua deux ou trois pas, écouta de nouveau... Partout régnait une profonde tranquillité.

De massif en massif, les trois explorateurs parvinrent à cinquante mètres de la maison. Abrités par le feuillage, ils distinguait les lumières et surveillaient les allées et venues des domestiques.

Ils demeurèrent patiemment en observation, virent s'éteindre les lumières, et, alors seulement se risquèrent

dans la partie découverte, au milieu de laquelle était située la maison.

Lorsqu'après en avoir fait le tour, ils se trouvèrent devant la façade principale, ils reculèrent involontairement. Au rez-de-chaussée, à l'extrême droite, on apercevait de la lumière à travers les persiennes closes.

Pourtant, au bout de quelques instants, Ginglard osa s'aventurer jusque-là. Il jeta un coup d'œil à travers les lames des persiennes, et distingua un homme de cinquante ans, au front chauve, aux cheveux grisonnants, assis devant un bureau d'ébène, le visage éclairé par une lampe couverte d'un abat-jour.

Il avait la tête appuyée dans la main droite, mais ses yeux noirs, loin de se diriger sur le livre ouvert devant lui, plongeait dans le vide avec une persistante fixité. Son visage reflétait un insurmontable ennui et pour ainsi dire un découragement profond.

— Est-il possible de s'ennuyer quand on est si riche que ça ! pensa Ginglard.

En même temps, il faisait un rapide inventaire du mobilier de ce cabinet. Une large bibliothèque couvrait tout le paneau de droite, auquel cet homme tournait le dos. En face de lui des chaises de bois noir couvertes de cuir naturel, et dans le coin gauche, scellée dans le mur par de attaches puissantes, une caisse de fer, dont l'armature et les cuivres luisaient au fond de l'obscurité dans laquelle elle semblait reléguée.

A partir de ce moment, les yeux de Ginglard n'eurent plus de regard que pour ce meuble.

Cette contemplation ne fut pas de longue durée. Vers onze heures, Morinval s'arracha à sa rêverie, prit sa lampe et se leva. Il traversa la pièce voisine, atteignit le vestibule, franchit le premier étage et, revenant sur ses pas, traversa en sens inverse les appartements du pre-

mier pour gagner la pièce située à l'angle de la maison, juste au-dessus du cabinet.

— Diable! murmura Ginglard, sa chambre est bien près de son cabinet... Il est vrai qu'il y a pas mal de chemin à faire pour aller de l'une à l'autre... Aussi, on pourrait peut-être dès ce soir...

Mais la lumière demeura allumée dans la chambre jusqu'à une heure si avancée que les trois écumeurs furent forcément contraints de remettre au lendemain l'expédition projetée.

X

HISTOIRE D'UN FAUTEUIL

Le matin de cette même journée, Adolphe rentra chez lui. Quand il revit cette chambre où sa mère était morte, quelques jours avant, il se sentit pris d'un remords déchirant. Il se jeta à genoux devant le lit vide et se prit à pleurer. Alors, le cœur pour ainsi dire rafraîchi par la rosée des larmes, il se releva pour mettre un peu d'ordre dans cette pièce qu'il avait abandonnée depuis huit jours.

Presque au même instant, on frappa à sa porte.

— Entrez! cria-t-il avec un étonnement mêlé de crainte.

Mais son visage se dérida lorsqu'il vit entrer Raphaël.

— Vous? s'écria-t-il, en lui tendant les deux mains à la fois, c'est vous!

Il prononça ces mots d'un ton singulier. On aurait dit qu'il éprouvait une joie ineffable à se trouver enfin en présence d'un honnête homme.

— Sans doute, c'est moi, fit Raphaël. Mais d'où venez-vous donc? Voilà huit jours que je ne vous ai pas vu.

— Je viens de faire un voyage, répondit Adolphe qui s'attendait à cette question.

— Un voyage! vous! Où donc?

— Aux Mureaux, près Meulan, chez un parent de ma pauvre mère, et comme je ne suis pas très-riche, j'ai fait le voyage à pied.

— Ah! je ne savais pas que vous eussiez des parents

de ce côté. Etes-vous satisfait du résultat de votre voyage?

— Oui, je vous remercie.

— Alors, vous allez reprendre votre état?

— Dès demain. Pour aujourd'hui, je me repose.

— Vraiment! fit Raphaël. Et vous n'avez rien à faire?

— Absolument rien.

— En ce cas, vous allez m'aider.

— Je ne demande pas mieux. A quoi?

— A recouvrir le fauteuil que vous m'avez cédé.

— Je suis tout à votre service.

— J'ai acheté ce matin la quantité de velours dont j'avais besoin; j'ai déjà arraché celui qui le recouvrait, battu le meuble à tour de bras; il ne me reste plus qu'à tendre et à clouer mon étoffe. Or, comme je ne suis pas un tapissier émerite, j'était fort embarrassé, lorsque je vous ai entendu marcher au-dessus de ma tête. L'idée m'est venue de vous demander votre concours.

— Et vous avez bien fait, dit chaleureusement Adolphe. Bien plus, comme le bruit que nous ferons en plantant nos clous pourrait incommoder Mme Desarceaux, transformons ma chambre, et mettons-nous à l'œuvre.

— Eh bien! j'accepte..

A ces mots, les deux jeunes gens descendirent. Pendant que Raphaël chargeait le lourd fauteuil sur sa tête. Adolphe faisait un paquet de l'étoffe, des clous et des outils indispensables.

Dix minutes après, ils étaient installés dans la chambre du bossu.

— Mais j'y pense! fit tout à coup Adolphe, comment se fait-il que vous, monsieur Raphaël, vous, le modèle de l'exactitude par excellence, vous ne soyez pas à l'atelier aujourd'hui?

— Pour une raison bien simple, c'est que M. Carmelet m'a donné congé.

— Congé ! en l'honneur de quel saint ?

— Ce n'est pas en honneur d'un saint, c'est en l'honneur d'un ancien ami de mon père.

— Qui l'a sollicité pour vous ?

— Pas le moins du monde. Seulement, ce monsieur est devenu, grâce à moi, le client de la maison Carmelet.

Eh bien ? fit Adolphe, qui ne comprenait pas encore.

— Oh ! mon cher, c'est toute une histoire, dit Raphaël en souriant. Faut-il vous la raconter ?

— Racontez, si'l n'y a pas d'indiscrétion de ma part à insister. Cela nous fera passer le temps.

— Eh bien ! commença Raphaël, en disposant son velours qui était taillé d'avance, figurez-vous que j'ai pour ami un monsieur à qui il est arrivé un grand malheur. Son père avait confié toute sa fortune, en échange d'un reçu, à un homme d'affaires qu'il avait chargé de la faire valoir. Pour des raisons politiques, il fut forcé de s'expatrier et mourut en Suisse, sans avoir eu le temps de recouvrer cette fortune. Son fils héritait naturellement de lui, Il ressembla donc tous les titres, tous les papiers que lui laissait le féfunt ; mais il eut beau se livrer aux recherches les plus minutieuses, il lui fut impossible de trouver le reçu, qu'il avait eu maintes fois sous les yeux, que son père lui avait montré, qui constituait son unique recours contre le dépositaire. Or, le dépôt ne se montait pas à moins de quatre cent mille francs. Vous voyez que cela en valait la peine.

" Ce monsieur vint à Paris, s'adressa à l'homme d'affaires, qui avait cédé à son fils la direction de son cabinet ; mais, pas plus de l'un que de l'autre, il ne put obtenir le remboursement de son argent.

— Et quel est cet impudent escroc? demanda Adolphe.

— Le nom ne fait rien à l'affaire, répondit évasivement Raphaël. D'ailleurs, nous n'avons pas à nous occuper de cet individu, mais uniquement du client de la maison Carmelet. Vous comprenez que ce pauvre et digne homme ne s'est pas résigné facilement à perdre cette fortune. Aussi n'a-t-il pas renoncé encore à l'espoir de mettre la main sur cet introuvable reçu. Il a l'intime persuasion que ce papier doit avoir été caché par son père dans quelque coin mymstérieux d'un meuble de la maison. Dernièrement encore, il avait un cabinet à réparer. Il me fit appeler par sa fille, m'expliqua ce dont il s'agissait et me recommanda bien expressément d'examiner ce cabinet dans ses moindres détils. Je n'y ai pas manqué, comme bien vous pensez; mais en dépit des plus conciencieuses recherches, je ne trouvai rien.

" Aujourd'hui, je devais lui rapporter ce meuble que j'avais mis moi-même en état. Aussi, B. Carmelet, désireux de me mettre àl'aise, m'annonça qu'il n'avait pas besoin de moi et que je pouvais disposer de ma journée.

— Eh bien! demanda le bossu, vous n'êtes donc pas allé chez ce monsieur?

— Si fait, mais j'ai eu soin de m'y présenter si matin qu'il lui aurait été aussi imposible de me retenir qu'à moi de me laisser faire. Aussi, suis-je revenu ici vers dix heures et me suis-je décidé à consacrer ma journée au travail que nous exécutons en ce moment.

Adolphe, tout en aidant Raphaël, était excessivement intrigué. Cet homme d'affaires dont lui avait parlé son voisin, le faisait songer à Morinval à son père!

Bien qu'ils ne fussent pas plus tapissiers l'un que l'autre, les deux ouvriers s'acquittaient assez habilement de la besogne qu'ils avaient entreprise. Déjà le

dossier était si bien garni et si bien tendu que l'étoffe ne faisait pas un pli. Après le dossier vint le siège du fauteuil, qu'il recouvrirent avec plus d'habileté. La lézarde était posée, les clous dorés reluisaient de tout leur éclat. Ils admiraient naïvement leur œuvre. Le plus difficile était fait. Il ne restait plus à recouvrir que les deux accoudoirs qui garnissaient les bras de ce meuble gigantesque.

Ces accoudoirs, proportionnés à la dimension du fauteuil, étaient relativement grands. Le premier, celui de la gauche, était terminé, Raphaël avait commencé le second. Il était en train d'épingler le velours qu'il y avait posé, lorsque, sur un coup de marteau un peu plus fort que les autres, le dessus de l'accoudoir tourna sur lui-même et mit à découvert une sorte de cavité soigneusesement plaquée d'accajou, large d'environ vingt centimètres et longue du double au moins.

Raphaël demeura stupéfait.

Au fond de cette espèce de boîte, on apercevait une feuille de papier, et sur un coin de la feuille bien qu'elle fût pliée à l'envers, on voyait se dessiner distinctement en rond l'empreinte noire et l'empreinte sèche qui figurent en tête du papier timbré,

A la stupéfaction du premier succéda bientôt la plus ardente curiosité. Raphaël prit le papier dans la boîte et le tendit au bossu.

— Ceci doit être à vous, dit-il.

— Du tout, se défendit Adolphe. Je ne soupçonnais même pas l'existence de ce secret.

— Alors cela doit êtes à votre mère. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait acheté ce fauteuil depuis longtemps ?

— Sans doute ; mais je ne crois pas que ma mère connût plus que moi cette cachette mystérieuse. Elle me l'aurait dit.

— N'importe. Ce fauteuil était à vous, c'est à vous de prendre connaissance de ce document, quel qu'il soit.

— Vous le voulez, fit le bossu. Eh bien, j'y consens.

A ces mots, il prit cette feuille, l'ouvrit, et jeta immédiatement les yeux sur la signature.

Aussitôt il devint pâle.

— Je ne saurais encore l'affirmer, répondit Adolphe, quoiqu'elle soit signée d'un nom qui, en effet, ne m'est pas inconnu.

Sa soix tremblait légèrement en prononçant ces paroles. Cependant il se remit et lut à voix basse, mais assez haut pour que Raphaël pût l'entendre :

" Je soussigné... (Il passa les noms, prénoms et qualités qui suivaient ces deux mots)..., reconnais avoir reçu à titre de dépôt, du baron Henri de Savenay la somme..."

— Plaît-il ? interrompit brusquement Raphaël. Vous avez lu : "" Baron Henri de Savenay ! "

— Oui.

— Alors, continuez ; mais, auparavant écoutez-moi bien, dit Raphaël, en proie à une excessive agitation : le reçu doit être de quatre cent mille francs et signé : " Charles Amédée Morinval."

— C'est vrai : fit Adolphe confondu, après s'en être assuré d'un coup d'œil rapide.

— Lisez, lisez, insista Rapraël, comme s'il craignait encore d'être l'objet d'une erreur.

Aussitôt le bossu reprit d'une voix grave et posée.

" Je soussigné, Charles-Amédée Morinval, avocat, reconnais avoir reçu à titre de dépôt, du baron Henri de Savenay, la somme de quatre cent mille francs, dont le placement est confié à mon expérience. Je m'engage

à restituer cette somme dans le courant de l'année qui suivra la première réclamation, soit à lui-même, soit à ses héritiers, sans que de ma part il puisse jamais être argué d'aucun délai de prescription, pour le cas où des circonstances imprévues empêcheraient ces réclamations de se produire en temps utile.

" Paris, le 5 août, 1830.

" Signé: " MORINVAL."

Et plus bas:

" Enrégistré à Paris le 6 août..."

— C'est bien cela! s'écria Rapahël, sans se donner la peine de dissumuler la joie dont son cœur débordait.

— Quoi donc? interrogea Adolphe confondu.

— Cet ami dont je vous racontais l'histoire, il n'y a qu'un instant, ce dépositaire infidèle, ce reçu égaré depuis dix-huit ans, tout est là, dans vos mains.

— Que dites-vous! s'écria le bossu, qui devint affreusement pâle! le père de Mlle Berthe est...

— Je dis que nous venons peut-être de trouver, vous votre fortune, moi mon bonheur.

— Comment! vous avez pour ami le baron de Savenay! Et cette délicieuse jeune fille qui, l'autre jour..

— Oui, mon cher, je vous conterai cela plus tard, répondit Raphaël; mais d'abord, je vous en conjure, ayez la bonté de me rendre ce papier.

— Très-volontiers, fit Adolphe. D'ailleurs, il n'est pas à moi; il appartient à ce fauteuil, et, puisque je vous l'ai vendu, vous avez le droit d'en disposer,

En même temps, il remit à Raphaël ce précieux autographe . Celui-ci y jeta vivement les yeux, le relut d'un bout à l'autre, comme pour dissiper toute incertitude, puis le glissa dans son portefeuille.

— Merci, dit-il joyeusement. A présent, combien y a-t-il de temps que votre mère a acheté ce fauteuil?

— Je n'en sais rien, mais j'ei retrouvé l'autre jour le bordèreau d'achat dans les papiers de ma mère. Il doit porter la date de la vente et le nom du commissaire-priseur.

— C'est juste. Si vous l'avez, voulez-vous me le donner?

— Le voici, dit Adolphe en tirant un papier d'une liasse de factures.

Raphaël y jeta les yeux.

— Février 1852! s'écria-t-il. C'est bien l'époque où M. de Savenay a vendu son mobilier! Je cours chez le le commissaire-priseur pour m'en assurer et de là chez le baron... Vous permettez, n'est-ce pas?

— Hâtez-vous alors, fit tristement Adolphe. J'achèverai le travail que nous avions commencé.

— Vraiment! vous aurez cette complaisance?

— J'aurai, si je le puis, toutes celles que vous avez eues pour moi, répliqua le bossu avec effusion.

— Alors, merci d'avance, je vous laisse.

A ces mots, Raphaël se dirigea vers la porte, descendit l'escalier et entra chez lui comme l'ouragan.

Madame Desarceaux ne fut pas médiocrement étonnée à son tour de voir son fils radieux, presque fou de joie,

Tout en s'habillant à la hâte, il lui raconta la découverte qu'il venait de faire.

— Prends bien garde, mon enfant! lui dit doucement sa mère. De quelque façon que Morinval ait agi envers nous, il ne faut pas cenpendant oublier que son honneur est un peu le nôtre...

Raphaël leva sur sa mère un regard surpris.

— Oh! rassure-toi, reprit-elle.. Je n'ai pas la prétention d'entraver ta volonté; mais s'il t'est possible de te souvenir que Morinval est ton oncle, que surtout il est mon frère, je te supplie en grâce de ne rien brusquer et

de faire à ce sentiment bien naturel toutes les concessions que te permettra ta conscience !

— Sois tranquille, ma bonne mère, dit-il, je ferai non-seulement le possible, mais l'impossible.

Il scella cette promesse de deux bons baisers, se rendit aussitôt chez le commissaire-priseur, présenta le bordereau d'Adolphe lui avait remis, et acquit la certitude qu'il ne s'était égaré dans aucune de ses conjectures. Le fauteuil acheté par Marianne Martin provenait bien de la vente faite autrefois par le baron.

Fort de cette nouvelle preuve, Raphaël se dirigea vers la rue Sainte-Anne, dont il était peu éloigné. Il était quatre heures et demie lorsqu'il sonna à la porte du baron de Savenay.

Ce n'était pas sans une légère appréhension, car les sages recommandations de sa mère lui revenaient en mémoire, au moment de remplir la mission épineuse dont il s'était chargé.

Ce fut la vieille Marguerite qui vint lui ouvrir la porte.

— A la bonne heure ! fit-elle. Cette fois, vous vous présentez à une heure raisonnable.

— Tant mieux ! dit vivement Raphaël, M. de Savenay est là ?

— Non, monsieur, est sorti. S'agit-il de quelque chose de pressé ?

— Pas précisément, dit Raphaël avec embarras. Seulement, comme je passais dans le quartier...

— Vous avez bien fait ; entrez donc, je vais vous conduire auprès de mademoiselle,

— Mais ne craignez-vous pas de la déranger ? interrogea timidement Raphaël.

— La déranger ! cetrainement non. Je la quitte à l'instant ; elle fait de la tapisserie.

Pendant ce temps, Marguerite se rapprochait de plus en plus de la porte de la salle à manger.

Elle l'ouvrit brusquement.

— Tenez, mademoiselle, dit-elle d'une voix railleuse, je vous amène un monsieur qui ne voulait pas entrer.

Berthe était assise dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle avait entendu le bruit de la sonnette, les longs pourparlers de l'antichambre, et prêtait curieusement l'oreille. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle leva la tête et se trouva en présence de Raphaël, à qui Marguerite avançait une chaise.

La jeune fille adressa au visiteur inattendu sa plus gracieuse révérence, et, d'un geste affable, lui fit signe de s'asseoir.

Marguerite approuva d'un léger signe de tête et retourna à ses fourneaux.

— Comment, monsieur, dit Berthe d'un ton de reproche, vous ne vouliez pas entrer !

— Je craignais d'être importun, mademoiselle.

— Vous ! vous qui étiez jadis l'unique familier de la maison, vous qui connaissez aussi bien que moi cet appartement, qui y avez été presque élevé ?

— Vous vous en souvenez donc, mademoiselle ?

— Et vous, vous l'avez donc oublié ?

— Oh ! non, répliqua Raphaël, avec vivacité ; mais, ajouta-t-il avec un peu de tristesse, tant de temps s'est écoulé, tant d'événements se sont accomplis depuis cette époque...

— Eh bien ! qu'ont-ils changé à l'estime et à l'amitié que vous nous portiez autrefois ?

— Oh ! rien, je vous le jure ! protesta chaleureusement Raphaël. Et cependant, mademoiselle, vous avez beau dire, de grands changements sont survenus dans notre position, dans la mienne surtout.

— Lesquels ? Vous étiez riche et vous êtes pauvre,

n'est-ce pas? Et nous? N'avons-nous pas éprouvé les mêmes revers?

— Sans doute; mais je suis ouvrier, moi.

— Et moi, repartit Berthe, que suis-je donc? Quel nom donnez-vous à la femme qui, toute la journée, fait œuvre de ses dix doigts? Que ferait de plus que moi une ouvrière? N'est-ce pas moi qui entretiens le linge de la maison, qui taille, qui couds, qui reprise?

— C'est égal, fit Raphaël en secouant la tête, vous n'êtes pas ouvrière, mademoiselle.

— Que suis-je donc?

— Une fée.

Berthe rougit imperceptiblement.

— Le mot est joli, dit-elle en souriant, mais je ne l'accepte pas. Les fées sont de belles paresseuses qui font, il est vrai, beaucoup de besogne, mais qui ne se donnent pas beaucoup de mal. Ah! je ne nierai pas que bien souvent je leur ai envié leur baguette magique.

— Vous n'avez rien à leur envier, mademoiselle. Vous avez comme elles, toutes les beautés, toutes les bontés, toutes les indulgences. Et la preuve, c'est que vous essayez de me persuader que nous sommes encore ce que nous étions autrefois, des enfants liés d'une étroite amitié. Mais non, nous ne sommes plus des enfants, et notre amitié est tellement déchue que, depuis huit ans, nous nous sommes pas vus dix fois. Vous le voyez donc bien, ce temps-là n'est plus...

— C'est que votre cœur a changé, Raphaël.

— Oh! n'accusez pas mon cœur, Mademoiselle. Quand je vous parle, votre doux nom de Berthe me vient aux lèvres, comme autrefois, et j'ai toutes les peines du monde à ne pas le laisser tomber?

— Pourquoi vous donner tant de mal.

— Parce que la raison et l'expérience m'ont démontré que ce beau passé n'était qu'un rêve, parce que la for-

tune a creusé davantage l'abîme qui nous sépare. Oh! je ne me fais pas illusion! Je vois bien que votre père lui-même ne me reçoit plus avec la même cordialité. Qu'il ait conservé pour moi de l'estime, je l'espère, car si je suis déchu, je ne crois pas avoir démérité; mais, quant à son amitié, il faut bien avouer qu'elle subsiste uniquement dans les souvenirs et nullement dans les relations.

— C'est votre faute, répliqua vivement la jeune fille. Pourquoi avez-vous déserté la maison?

— Parce que ces relations étaient devenues impossibles, et que le baron de Savenay lui-même n'avait rien fait pour les continuer.

— Vous calomniez mon père, Raphaël, ou, du moins, vous le jugez mal. S'il n'est pas allé vous relancer plus souvent dans le refuge que vous vous êtes choisi, c'est par discrétion plutôt que par fierté, croyez le bien, Il a toujours, et pour votre mère et pour vous, la même affection qu'il vous témoignait jadis. Combien de fois m'a-t-il exprimé le remords qu'il éprouvait de vous avoir vu prendre fait et cause pour lui dans l'affaire Morinval!

Il se considère comme l'auteur de votre ruine, et il en souffre cruellement, je vous l'atteste. S'il pouvait, au prix de ce qui lui reste, racheter cette douleur, réconcilier madame Désarceaux avec son frère, vous avec votre oncle, il le ferait, n'en doutez pas. Demandez-lui tous les services en son pouvoir, il vous les rendra. A quel autre que vous pensez-vous qu'il aurait fait les propositions qu'il vous a soumises l'autre jour? A personne, vous le savez bien. La vérité, je vais vous la dire: il y a dans les âmes comme les nôtres une amertume et une fierté qui s'augmentent des souffrances qu'elles endurent, et qui les rendent injustes parfois. Vous imaginez-vous aussi que j'aie changée moi? Me

supposez-vous assez vile pour faire moins de cas d'une famille que la ruine a atteinte? Vous figurez-vous que mon amitié est un thermomètre qui s'abaisse où s'élève avec la fortne?

— Ah! taisez-vous, de grâce, supplia Raphaël. Si c'est une erreur que j'ai commise, n'assayez pas de la dissiper, je vous en conjure!

— Au contraire, j'y tiens. Le dernier reproche que je veuille encourir est celui d'ingratitude. Or, non seulement je ne suis pas ingrate, mais encore à l'estime et à l'amitié que j'avais pour vous à succédé l'admiration. Oui, je ne le vous cache pas, vous êtes à mes yeux un vrai grand courage, un des hommes les plus méritants que je conniasse.

— Ah! si cela était vrai... soupira Raphaël

— Vous en doutez?

— Oui, j'en doute encore, je l'avoue; car, si je vous croyais, toutes les chimères que j'ai caressées dans ma solitude prendraient un corps et deviendraient une réalité. C'est que, voyez-vous, Berthe, et tenez, voici le nom dont je vous appelais autrefois qui vient de m'échapper; on n'a pas impunément grandi l'un près de l'autre, comme nous l'avons fait pendant dix ans, sans qu'il en reste quelque chose. On a beau appeler la raison à son aide, la raison ne peut rien sur l'imagination, et l'imagination est folle vous ne l'ignorez pas. Alors, dans les heures de lassitude, de découragement, dans les fièvres d'insomnie, on revoit ce gracieux visage qui vous souriait autrefois, on sent le contact de cette chère main qui se posait dans la vôtre.

" Et le nom de Berthe ,qu'on étouffait, vous revient à la bouche avec un flot de tendresse qu'on éprouve et qu'on ne peut pas rendre; on est plus accablé de son bonheur qu'on ne l'était du fardeau de ses souffrances.

" Oui, Berthe, tout ce que j'exprime si mal, je le

ressens mille fois plus vivement, quand vous me rappelez ce passé, quand vous essayez de me relever à mes propres yeux, quand vous ravivez ces souvenirs que je m'efforçais d'effacer. Et non seulement vous ranimez mon courage, mais vous me donnez celui, dont je ne me serais jamais cru capable, de vous confier mes espérances, ma folie...

Il s'arrêta, éperdu, tremblant, jetant sur la jeune fille émue, rougissante, troublée, un regard hésitant,

— Quoi! s'écria-t-il. Vous ne me chassez pas! Vous écoutez mes divagations insensées, vous ne me retirez pas cette main que je presse, vous me permettez de vous dire que je vous aime, vous m'aim...; mais alors c'est bien vrai? Je n'ai donc pas rêvé? Je ne suis donc pas fou?

Non, Raphaël, vous n'avez pas rêvé, répondit gravement la jeune fille, et si c'est réellement folie que notre amour, gardons-le précieusement, de peur que la raison nous tue. Et, maintenant que vous avez lu dans mon âme comme j'ai lu dans la vôtre, allez! D'esprit et de cœur je suis et serai avec vous toujours et partout.

— Eh bien! alors, écoutez-moi, Berthe. Je ne puis plus, je ne dois plus avoir de secret pour vous, dit Raphaël, qui n'avait plus sa raison. Je vous apporte une grande nouvelle!

— Vraiment! fit joyeusement la jeune fille.

— Ce reçu, vous savez bien... ce fameux reçu de quatre cent mille francs...

— Oui. Eh bien?

— Je l'ai trouvé!

— Est-il possible! s'écria Berthe transportée.

Raphaël lui raconta comment il avait fait cette miraculeuse découverte.

— Oh! mais alors, nous sommes sauvés, fit Berthe en

frappant bruyamment l'une contre l'autre ses mains mignonnes.

La belle jeune fille rayonnait de joie. Quant à Raphaël, il savourait délicieusement la récompense inattendue qui couronnait ses huit années de labeur et de privations.

— La seule chose que je vous demande, reprit-il, c'est de me laisser absolument juge de la façon dont j'apprendrai cette nouvelle à votre père et du moment que je devrai choisir. Dans aucun cas cela ne saurait tarder ; mais vous le comprenez, ma chère Berthe, il importe de savoir avant tout ce que le baron compte faire de cette arme redoutable. Ma mère éprouve, à livrer son frère, des scrupules que je ne partage pas entièrement, mais que je suis forcé de respecter jusqu'à un certain point.

— C'est tout natuerl, fit Berthe radieuse.

— Ainsi, vous me promettez bien de n'en rien dire à votre père avant que j'ai lui en aie parlé ?

— Je vous le promets, à une condition...

— Laquelle ?

— C'est que vous me réserverez le plaisir de lui annoncer cette nouvelle et d'en tirer à notre profit tout le parti possible, ce que vous ne sauriez pas faire, j'en suis bien convaincue.

— Soit ; je m'abandonne à vous,

— Alors, je vous laisse, fit Berthe. Mon père ne va pas tarder à rentrer ; vaut mieux qu'il ne nous trouve pas ensemble. Surtout ne me faites pas garder trop longtemps ma parole !

A ces mots, elle se dirigea en riant vers la porte de sa chambre, lui envoya un baiser et disparut.

A peine la porte s'était-t-elle refermée depuis deux secondes que le baron de Savenay entra.

— Vous ici ! A pareille heure ! s'écria-t-il. Quel bon vent vous amène ?

— Rien, dit Raphaël avec une négligence affectée ; seulement en passant dans le quartier, je me suis souvenu que je vous avais pas rendu compte des recherches auxquelles je me suis livré sur le cabinet que vous n'aviez confié.

— Ah ! c'est juste. Eh bien ! vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ?

— Absolument rien.

— C'est incroyable ! s'écria le baron avec véhémence. Comment ce reçu a-t-il pu disparaître ? Je l'ai vu, de mes yeux vu, trois jours encore avant la mort de mon père. Nécessairement il est quelque part. Mais où ? Vous l'avez dit, mon pauvre Raphaël, je suis un monomane.

Il s'arrêta, et son œil brilla d'un éclair de haine.

— C'est que j'aurais été si heureux de me venger de Morinval ! ajouta-t-il avec une sourde colère.

— Quelle autre vengeance pouvez-vous tirer de lui que la restitution des quatre cent mille francs qu'il a gardés ?

— Je ne sais ; mais j'en rêve une éclatante, répondit le gentilhomme. Si je retrouvais ce reçu par exemple, je me ferais un malin plaisir de ne le dire à personne ; j'irais trouver ce Morinval ; j'essayerais de l'attendrir ; je lui renouvellerais les propositions que je lui ai faites, et, comme il les a déjà refusées, il est probable qu'il les refuserait encore. Alors je lui intenterais une action devant les tribunaux, je le pousserais dans ses derniers retranchements, je le forcerais à mentir, à se parjurer, si je le pouvais. Et ce n'est qu'au dernier moment, quand le procès aurait fait scandale et attiré l'attention publique, quand il se croirait sûr de la victoire,

que je démasquerais mes batteries, que je produirais ce titre écrasant.

Raphaël tressaillit imperciblement.

Comment concilier son devoir, non pas avec ses sentiments ou ses sympathies, mais avec les liens de parenté qui l'unissaient à Morinval? C'était embarrassant. Maintenant qu'il avait tout dit à Berthe, il ne pouvait pas cacher plus longtemps au baron que ce reçu tant regretté était en son pouvoir, et, d'un autre côté, il ne voulait pas le lui rendre avant d'avoir tout fait pour l'empêcher de recourir aux moyens extrêmes que celui-ci paraissait décidé à employer.

Pour le moment, il se tira de ce mauvais pas par une phrase banale qui n'engageait à rien.

— Espérons, dit le jeune homme, que vous finirez par recouvrer ce titre précieux et que votre débiteur s'exécutera de bonne grâce.

M. de Savenay ne répondit pas. Il eut un sourire triste et leva les yeux au ciel.

Revenu auprès de sa mère, il lui raconta mot pour mot ce qui venait de se passer, tout en se gardant bien de lui apprendre que Berthe était de moitié dans le secret.

La pauvre Mme Desarceaux n'était guère moins hésitante que lui. Elle sentait que rendre au baron le signalé service de lui restituer sa fortune, c'était aider singulièrement à la réussite du mariage de Raphaël... et pour tant elle avait beau se raisonner, elle ne pouvait pas oublier que c'était le même sang qui coulait dans ses veines et dans celles de Morinval. Aussi n'osait-elle pas émettre un avis.

— Fais ce que tu voudras, dit-elle enfin après un long silence. Tu es meilleur juge que moi de la situation.

— Eh bien ! écoute, mère, proposa Raphaël, Je vais tenter une démarche décisive.

— Laquelle ? interrogea la malheureuse femme.

— Demain, après le déjeuner, je solliciterai de M. Carmelet un nouveau congé, et j'irai voir... mon oncle.

Il avait eu quelque peine à prononcer ces deux paroles.

XI

L'ONCLE ET LE NEVEU

Si étranges que les Morinval et les Desarceaux fussent demeurés les uns aux autres depuis le jours où M. Desarceaux et sa femme avaient pris en main la cause du baron de Savenay, c'est-à-dire depuis dix-huit ans, ils n'avaient pas été sans prendre réciproquement de leurs nouvelles.

Morinval savait parfaitement que son beau-frère était mort, qu'Antoinette et son fils étaient ruinés et habitaient la rue de Venise, qu'enfin Raphaël avait été forcé de prendre un état pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère.

De même, Mme Desarceaux n'ignorait pas et n'avait pas laissé ignorer à son fils, qu'Alfred Morinval n'avait gardé son cabinet que peu de temps après la mort de son père, et qu'il l'avait vendu pour se retirer à Croissy, dans la propriété qu'il avait créée, aménagée, plantée et bâtie.

Raphaël et sa mère avaient noblement supporté l'adversité; ils n'avaient été aidés par personne dans leur lutte contre la misère, ils avaient maintenant une position assurée, sinon brillante.

Morinval, lui, commençait à être atteint du *spleen*. Sa solitude lui pesait. Ginglard l'avait surpris, triste, méditatif, absorbé, et Ginglard n'avait pas pu comprendre qu'un homme si riche eût l'air de s'ennuyer si royalement! C'est que Ginglard ne savait pas à la suite de

quels déboires, Morinval en était arrivé, à l'âge de cinquante ans, à n'avoir pas de femme, pas d'enfants, pas de famille, pas d'amis.

Le digne père d'un tel fils n'avait pas pardonné à sa fille d'avoir si énergiquement blâmé la conduite qu'il avait tenue envers le baron de Savenay. Afin de déshériter plus sûrement la coupable Antoinette, il convertit toute sa fortune en valeurs mobilières, en titres au porteur, aliéna, hypothèque, tant que dura sa maladie, et remit de la main à la main à son fils Alfred tout le produit de cette dilapidation.

A cet égard, l'opinion publique ne se trompa point.

Il demeura avéré pour tout le monde qu'Alfred avait frusté sa sœur et détenait, contre toutes les lois de la justice, de la délicatesse et de l'honneur, les deux millions qu'il possédait.

Morinval ne se fit pas illusion. De même qu'il s'était vu abandonner par ses clients à la suite de l'affaire du baron de Savenay, de même il vit se retirer de lui le peu d'amis qu'il avait conservés à la suite de la spoliation impudente dont il s'était fait le complice au détriment d'Antoinette.

Il sentit qu'il était temps de s'effacer. Il vendit son cabinet au prix qu'on voulut bien lui en offrir, et se retira à Croissy.

Il avait bien songé à se marier, mais il ne dissimulait pas qu'aucune honnête femme ne voudrait de lui. Quant à prendre quelque fille avide, qui ferait du mariage une spéculation, il ne s'en souciait guère. Or, il n'avait pas le choix : il était forcé ou de rester garçon, ou d'accepter au hasard le rejeton de quelque famille plus soucieuse d'écus que d'honneur, nécessairement besogneuse, dont toute la lignée ascendante ou descendante lui serait à charge.

Morinval ne put pas s'y décider. Il préféra le célibat à cet enfer.

Donc, il vécut comme il put, dépensant assez largement ses revenus, payant bien, usurpant peu à peu dans le pays une considération imméritée. Pour ses fournisseurs, pour ceux qu'il occupait, il était un dieu, car jamais on ne s'était présenté chez lui avec un facture ou un compte sans en toucher le montant.

Morinval était heureux, Morinval rayonnait. On le saluait plus bas que terre, on lui donnait parfois du "de Morinval," on le flattait, on le portait aux nues. De si bas que partissent ces hommages, ils n'en chatouillaient pas moins l'amour-propre de l'ancien avocat. Il appelait cela faire de la popularité et, pour jeter de la poudre aux yeux, parlait de se porter candidat à la députation. Mais il n'en pensait pas un mot.

Il prévoyait bien que, pas une main honorable ne jetterait son nom dans l'urne.

Naturellement, c'était pour lui un sujet de réflexions amères. On a beau être philosophe, se mettre au-dessus des préjugés sociaux, il arrive un moment où l'isolement vous accable, où le mépris vous écrase. La conscience n'est pas un mot qu'on puisse rayer d'un trait de plume.

Morinval payait son tribut à ce juge implacable. Les jours sans fin, les nuits sans sommeil, les découragements, les défaillances, les espérances, se disputaient en même temps son cœur et son esprit.

Ce fut précisément dans un de ces moments que vint le surprendre son valet de chambre, Joseph, lorsqu'il pénétra dans le cabinet de son maître et lui remit une carte.

Morinval y laissa tomber un regard ennuyé: mais,, à peine eut-il lu le nom qu'elle portait, qu'il se redressa, sans essayer de dissimuler son étonnement et sa curiosité.

— Faites entrer! ordonna-t-il avec empressement.

Sur cette carte, Morinval avait lu: "Raphaël Desarceaux!"

Joseph revint sur ses pas, ouvrit la porte visine et s'effaça pour laisser passer le visiteur.

En l'apercevant, Morinval se leva et, tandis que Raphaël s'inclinait, il jeta sur lui un regard rapide. Le résulta de cette inspection sommaire fut certainement plus satisfaisant qu'il ne s'y était attendu, car il fit de la tête un signe approbatif, et son visage laissa percer une véritable surprise.

— Ma foi! mon cher neveu, dit-il, vous avez bien fait de me donner votre carte. Je ne vous aurais pas reconnu.

— Quant à moi, répondit Raphaël, j'ai la mémoire plus heureuse, et je vous remets parfaitement.

— Il y a pourtant bien longtemps que nous ne nous sommes vus! soupira Morinval.

— Dix-huit ans bientôt.

— Dame!... fit l'ancien homme d'affaires d'un ton léger. A qui la faute?...

— Ce n'est assurément pas à nous, monsieur.

— C'est donc à moi?

— Je vous en fais juge, monsieur. Lorsque, oubliant d'anciens dissentiments, le cœur brisé, la tête perdue, votre sœur est venue se traîner à vos genoux, vous supplier de sauver son mari de la ruine, du déshonneur qui la menaçaient, vous l'avez repoussée avec une cruauté si froide, que vous avez brisé vous-même le lien qui vous unissait à elle.

— Oh! ne confondons pas! se défendit Morinval avec vivacité; ce n'est pas à Antoinette que je refusais de rendre service, c'était à Desarceaux, qui m'avait odieusement injurié jadis, à Desarceaux, cet homme probe, austère impeccable, qui a fini par la faillite...

— Pardon, interrompit Raphaël, dont la voix tremblait, malgré le calme qu'il affectait; mais je vous ferai observer que M. Desarceaux est mon père, et qu'il ne doit rien à personne.

— Oui, je sais au prix de quels sacrifices, je dirai presque de quelles sottises, vous avez atteint ce beau résultat! Ma sœur y a mangé les cent mille francs qu'elle avait reçus de notre père; vous vous êtes trouvés tous les deux sans ressources, vous-même n'avez plus de patrimoine...

— Pardon, interrompit de nouveau Raphaël, j'en ai un que j'estime infiniment plus que les cent mille francs qu'il m'a coûtés: c'est mon honorabilité.

— Des mots, toujours des mots! s'écria l'avocat. Cela vous a bien avancé, votre honorabilité! Vous avez crevé de faim, et vous en avez été réduit à vous faire ouvrier.

— Personne ne peut dire si nous avons eu à souffrir de la misère, car nous ne nous sommes plaints à personne. Quant à l'état que j'exerce, il n'est pas, que je sache, entaché de honte, et il suffit largement à nos besoins.

— Je vous en fais mon compliment, dit ironiquement Morinval; mais vous auriez pu ne point passer par cette rude école.

— En quoi faisant?

— En venant me trouver à l'époque où Desarceaux est mort. Antoinette savait très-bien, malgré quelques paroles un peu vives de sa part, que je n'avais de rancune que contre son mari.

— Peut-être en était-elle moins convaincue que vous ne le croyez, monsieur, puisqu'elle ne l'a pas fait.

— Elle a eu tort.

— Non pas à mes yeux ,répondit Raphaël, sans se départir de son flegme imperturbable.

Eh bien! qu'auriez-vous fait, vous? interrogea nettement Morinval en se croisant les bras.

— Est-ce bien réellement mon avis que vous désirez avoir? fit gravement Raphaël.

— Je n'en serais pas fâché, répondit son oncle du ton d'un homme résolu à braver tous les dangers.

— Eh bien! monsieur, il me semble que vous avez négligé la plus belle occasion qui se soit présentée de prouver à votre sœur combien vous éprouviez réellement pour elle les sentiments que vous affichez.

— De quelle façon?

— C'est lorsque monsieur votre père est mort, en ne restituant pas à sa fille sa part de l'héritage à laquelle elle avait droit, et dont vous connaissiez le chiffre mieux que personne.

— Mais mon père est mort insolvable, vous ne l'ignorez pas!

— Je sais, en effet, qu'on a voulu le faire croire, mais personne n'y a ajouté foi.

— Pourtant l'inventaire est là pour le prouver...

— Que l'on n'a rien trouvé, mais non pas qu'il n'y eut rien.

— Et c'est moi, que vous accusez de vous avoir dépouillés? ricana l'avocat. Ne vous gênez pas, allez jusqu'au bout.

— Je n'accuse personne, fit Raphaël sans se départir de sa froideur systématique, je constate. Il est certain que si ma mère avait suivi les conseils des rares amis qui lui restaient encore, elle aurait réclamé. D'aucuns, votre notaire entre autres (je puis le dire aujourd'hui qu'il est mort), affirmaient qu'elle aurait gagné son procès. Elle a prétendu que son père était libre de disposer de sa fortune, àson gré; elle n'a pas voulu se révolter contre sa volonté, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mais vous me demandez mon avis, je vous le donne; je

dis que si le bruit public avait raison, il vous aurait été bien facile de témoigner à votre sœur malheureuse, ruinée, crevant de faim, comme vous venez de le dire vous-même, l'affection dont vous prétendez être animé envers elle.

— Ah! cela vous est facile à dire, à vous qui n'avez entendu que les commérages de l'un et de l'autre, et qui venez ici récriminer.

— Oh! je ne viens point récriminer, monsieur! se défendit doucement Raphaël. Dieu m'est témoin que je n'avais aucunement l'intention d'évoquer ce douloureux passé en me présentant chez vous. Je désirais vous entretenir de certaine affaire, sur la quelle vous avez glissé avec la plus grande prudence, et que, sans doute, vous vous efforcez d'oublier, mais sur laquelle il faut bien que j'appelle votre attention...

Et quelle est cette affaire? interrogea Morinval, qui devint tout à coup plus sérieux.

— Celle du baron de Savenay, répondit Raphaël, en dardant sur lui ses grands yeux clairs.

Morinval devint affreusement pâle, et ses lèvres dessinèrent mal un sourire forcé.

Raphaël hésita quelques instants; mais résolu à aller jusqu'au bout; il reprit en ces termes:

— Je ne crois avoir besoin de vous rappeler longuement l'affaire dont il s'agit. Il vous souvient des faits qui ont amené une mésintelligence déplorable entre vous, M. de Savenay et nous, dont il invoquait le témoignage...

— Pardon, interrompit sèchement Morinval, mais je croyais vous avoir démontré suffisamment par mon attitude que ce sujet de conversation n'était pas de mon goût. Si donc vous n'êtes venu ici que pour m'en entretenir, il est inutile de continuer, monsieur mon neveu, vous pouvez vous retirer.

— Je m'attendais à cette réponse, dit le jeune homme en s'inclinant. Croyez donc bien que si cette affaire n'entrait pas dans une phase nouvelle, je ne me serais pas dérangé de mon travail tout exprès pour vous en parler.

— Une phase nouvelle? fit l'avocat avec une incrédulité dédaigneuse.

— Oui, monsieur. Vous n'evez certainement pas oublié que le baron de Savenay appuyait ses réclamations d'un reçu signé par votre père...

— Et qu'il n'a jamais pu représenter, fit Morinval en haussant les épaules.

— Jusqu'ici, non, mais aujourd'hui...

— Que dites-vous! s'écria l'avocat avec une excessive agitation, vous croyez que ce reçu existe?

— J'en suis sûr.

— Vous l'avez vu?

— Et lu.

— Est-il entre les mains du baron?

— Pas encore, mais il y sera demain.

Morinval, tout à l'heure si sceptique et maintenant si tourmenté, poussa un soupir de soulagement.

— Ah! fit-il. Vous dites que ce reçu n'est pas au pouvoir de M. de Savenay. Où est-il donc?

— Il est chez moi.

— Chez vous! Et de quelle façon?

— Oh! c'est toute une odyssée, répondit Raphaël. Figurez-vous que dans la maison où nous demeurons, juste à l'étage supérieur, habitait une pauvre ouvrière qui est morte à la besogne, de privations, de misère et de chagrin. Cette brave et honnête femme n'a jamais voulu nous raconter son histoire, mais ma mère lui était venue en aide à plusieurs reprises, et, d'après quelques lambeaux de phrases arrachées çà et là, nous avons acquis la certitude que la malheureuse avait été séduite et

abandonnée par un misérable, quelque temps avant la naissance de son fils. Elle se nommait Marianne Martin.

— Marianne ! s'écria Morinval avec un trouble manifeste.

— Marianne Martin, oui, insista Raphaël. Vous la connaissez ?

— Oui... balbutia l'avocat, qui se remettait avec peine. C'est-à-dire, reprit-il vivement, je la connais sans la connaître. Il me semble qu'un de mes amis m'a parlé autrefois d'une femme qui portait le même nom. Et vous dites qu'elle est morte ?

— De misère, il y a douze jours.

— Mais son fils ! car elle a un fils, n'est -ce pas ?

— Il vit. C'est un ouvrier relieur, qui, certainement et malheureusement pour lui, ne sera jamais aussi laborieux que l'était sa digne mère.

— Et il se nomme ?

— Adolphe.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-deux ans.

— C'est bien cela, murmura Morinval, qui devint pensif.

Raphaël était au comble de la surprise. Il s'imaginait en venan chez son oncle que rien ne pouvait l'intéresser autant que ce reçu dont il lui avait révélé l'existence, et voilà que ce nom de Marianne Martin, jeté au hasard et sans intention, avait le don de provoquer chez Morinval, non pas seulement une curiosité banale, mais une émotion réelle ?

— Et cet enfant, reprit timidement Morinval, cet Adolphe, il adonc mal tourné ?

— Pas encore, que je sache, mais j'ai bien peur...

— Est-il bien de sa personne ?

— Hélas ! non. Il a une figure fière, jolie, intéressante, mais ce détail disparaît dans l'ensemble. Le lait

qu'il a sucé, aigri par la douleur, enfiévré par les veilles et les excès de travail, lui a été fatal. L'intelligence s'est soutenue, mais le corps s'est affaissé, la colonne vertébrale a dévié. Dans le principe, il aurait été possible d'y remédier par la méthode orthopédique; malheureusement Marianne Martin n'a jamais pu suffire aux frais de ce traitement onéreux. Elle a été forcée d'abandonner ce projet, de sorte que la difformité de son fils s'est accentué chaque jour davantage, et que le pauvre diable est bossu, horriblement bossu.

Morinval se taisait. A mesure qu'il écoutait Raphaël, son visage, d'abord animé d'une lueur d'espérance, devenait sombre et soucieux. Quand son neveu s'arrêta, il poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement. Puis, il fit un effort pour s'arracher à cet accablement.

— Mais quel rapport, demanda-t-il, a l'histoire de Marianne Martin avec le reçu dont vous me parliez il n'y a qu'un instant?

— Je n'avais nullement l'intention de m'étendre aussi longtemps sur cette femme et sur son fils, répondit Raphaël; mais il fallait bien que je vous parlasse d'elle, puisque c'est grâce à elle que ce reçu s'est retrouvé.

— Grâce à elle! fit Morinval stupéfait. Je ne comprends plus.

— Oui, dit Raphaël.

Et il lui raconta comment il avait retrouvé ce papier.

— Et M. de Savenay sait-il que ce reçu est retrouvé? demanda l'avocat qui avait recouvré son sang froid.

— Pas encore. J'étais allé hier chez lui pour le lui annoncer, mais je l'ai trouvé animé envers vous de dispositions si menaçantes que je n'ai voulu lui rien dire avant de vous avertir.

Morinval eut un sourire sceptique.

— Cette fois, je comprends, fit-il. Peste, mon neveu, vous promettez!

— C'est à mon tour de ne plus comprendre, dit Raphaël interdit.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de jouer au plus fin avec moi. Vous vous êtes dit qu'un reçu de quatre cent mille francs valait bien une petite récompense, et vous êtes allé chez le baron.

— Comment ! s'écria Raphaël. Vous supposez...

— Je vous dis que j'ai tout deviné, ricana Morinval. Le baron, que vous avez tâté, ne vous a pas offert une somme suffisante, et alors vous avez eu l'idée de venir chez votre oncle, dans l'espoir d'obtenir quelque chose de mieux. Eh bien ! ce n'est pas trop maladroit. Voyons, entre nous, combien ce ladre de baron vous a-t-il offert ? Dix mille francs ? Vingt mille francs, peut-être... Je fais mieux moi, mon cher neveu, je vous propose de partager.

Raphaël était paralysé de honte et de colère. Morinval crut naïvement que son neveu était ébloui.

— Oui, dit-il, en appuyant sur chaque syllabe, donnez-moi ce reçu, et je vous compte à l'instant deux cent mille francs en valeurs cotées.

Tant d'imprudence révoltait Raphaël. Il était sur le point d'éclater, mais il songea à sa mère, et parvint à conserver le sang-froid dont il avait fait preuve jusque-là.

— Monsieur, dit-il, voulez-vous, oui ou non, de votre plein gré, remettre au baron de Savenay les quatre cent mille francs que vous détenez injustement depuis dix-huit ans ?

Morinval pâlit,. Il n'y avait pas moyen de se méprendre au timbre de cette voix métallique.

— Ah çà ! vous êtes fou, mon cher neveu !... balbutia l'avocat.

— Monsieur, fit Raphaël avec le plus grand calme apparent, si demain, à midi, vous n'avez pas remboursé le

baron de Savenay, à midi et demie, j'aurai l'honneur de lui rendre son reçu.

A ces mots, il salua et sortit.

Morinval était atterré.

— Et moi, se disait-il, qui admirais naïvement ce grand imécile ! Moi, qui me sentais attendri, qui étais disposé à faire quelque chose pour lui, pour sa mère... C'est trop fort ! Oui, sur mon âme, ils me le paieront toutes les deux. Quand je devrais, pour leur faire perdre ma succession, reconnaître le fils de Marianne, ce bâtard, ce bossu...

Il s'arrêta et laissa échapper une grimace dédaigneuse.

— Il est vrai, murmura-t-il, qu'un bossu... ce n'est pas trop flatteur pour l'amour propre d'un père ! mais n'importe. Il se leva et se mit à arpenter son cabinet avec une agitation fiévreuse.

Pendant ce temps, Bouteleux, Ginglard et l'Amadou, poursuivant leur idée fixe, avaient pénétré dans le jardin par la même porte que la veille. Hier, ils avaient patiemment relevé la topographie des allées de la maison, de la disposition des appartements. Ils avaient aussi remarqué que tous les domestiques couchaient dans les bâtiments qui surmontaient les écuries.

Cependant, un de ces domestiques, le valet de chambre de Morinval probablement, ne couchait pas comme les autres dans les communes, car les trois écumeurs avaient vu s'éclairer un des œils-de-bœuf qui surmontaient la maison. Il était donc vraisemblable qu'un cordon de sonnette reliait la chambre du maître à celle du domestique, afin que celui-ci pût descendre au premier appel.

En conséquence, il fallait agir avec précaution et ne pas donner l'éveil.

Ginglard se mit à l'œuvre le premier. Il introduisit une petite pince dans la fente des volets extérieurs, sou-

leva l'espagnolette qui les croisait au milieu, et les fit glisser sur leurs gonds avec une habileté provenant certainement d'un long exercice de ce métier. Ensuite, avec non moins de dextérité, il coupa un morceau de carreau qu'il attira à lui au moyen du mastic qu'il y avait collé, glissa sa main par le trou, fit jouer la crémone, poussa légèrement le chassis, et se tourna vers ses deux camarades avec un légitime orgueil, pour leur montrer la fenêtre ouverte.

Immédiatement, les trois écumeurs sautèrent dans le cabinet, dont ils eurent soin de refermer les persiennes.

Une fois dans cette pièce, ils démasquèrent la lentille d'une lanterne sourde, promenèrent dans tous les sens le rayon lumineux, pour bien se rendre compte de l'état des lieux, et reconnurent que le cabinet n'avait qu'une grande porte à deux battants, donnant sur le salon, celle par laquelle Ginglard avait vu Morinval s'en aller la veille.

Quant au coffre-fort, ils l'avaient aperçu tous les trois à la fois du premier coup d'œil.

Bouteleux tira de sa poche deux ou trois outils et se dirigea vers la caisse.

— Toi, ici, ordonna-t-il à Ginglard en lui montrant la porte. Toi, là, dit-il à l'Amadou, en lui désignant la fenêtre. Et l'oreille au guet recommanda-t-il.

Les deux compagnons se mirent en faction au poste qui leur avait été assigné. Tout les favorisait, tout, jusqu'au tapis épais dont le parquet était couvert, et qui amortissait le bruit de leur pas.

Eclairé par la lentille qui concentrait sur un point unique sa lumière discrète, Bouteleux se mit à l'œuvre.

— Que le diable emporte ces satanées inventions! murmura-t-il au bout de quelques minutes, en essuyant la sueur qui lui coulait du front.

Pendant qu'il se reposait un instant, les écumeurs

prêtèrent attentivement l'oreille. Aucun bruit ne se faisait entendre. La maison dormait d'un profond sommeil. Bouteleux se remit à la besogne. Malgré son extrême dextérité, le coffre-fort résistait à toutes ses tentatives. Il essaya d'introduire son ciseau dans la jointure pour forcer la serrure, le ciseau cassa net.

— Animal de serrurier ! jura-t-il de sa voix enrouée.

Ginglard et l'Amadou s'empressèrent de lui offrir le ciseau à froid dont ils étaient porteurs.

Bouteleux reprit son pénible travail, mais il fut contraint d'agir plus vigoureusement, et, par conséquent, plus bruyamment qu'il ne l'avait fais jusqu'àlors.

De temps en temps, il s'arrêtait pour écouter ; puis rassuré par le silence profond qui régnait autour de lui, il se consumait en nouveaux efforts.

Enfin il poussa un cri de triomphe.

— Ça y est ! dit-il. La pène de la serrure a cédé. Il ne me reste plus qu'à trouver la combinaison des autres ressorts ! Ça ne sera pas long.

Depuis plus d'une heure il était là, à genoux, haletant, couvert de sueur. Ce premier succès lui rendit tout son courage. De nouveau il attaqua le meuble rebelle.

Tout à coup une porte s'ouvrit derrière lui, et une lumière intense inonda le cabinet.

Les trois écumeurs firent un mouvement pour s'enfuir vers la fenêtre.

Obsédé par le cauchemar, les yeux rougis par l'insomnie, l'esprit halluciné, Morinval avait en vain cherché le sommeil. Depuis plus d'une heure, il s'agitait sur son lit, quand il lui sembla entendre le bruit d'un volet qui battait sur le mur. Il se leva sans lumière et se dirigea vers la fenêtre de sa chambre. A travers les lames des persiennes, il lui sembla voir deux ou trois om-

bres qui s'agitaient devant la croisée de son cabinet située immédiatement au-dessous de la sienne.

Il écouta. Un escalier communiquait de sa chambre à son cabinet. Il ouvrit la porte et se pencha pour mieux entendre. Un bruit imperceptible monta jusqu'à lui. Il s'habilla doucement, prit son revolver d'une main, sa lampe de l'autre, et s'engagea dans l'escalier, dont il descendit les degrés avec une sage lenteur, s'arrêtant dès que cessait le bruit qu'il entendait.

Enfin, arrivé à la dernière marche, il posa sa lampe et ouvrit brusquement la porte qui donnait sur son cabinet.

— Si vous faites un pas, dit-il, je vous tue tous les trois comme des chiens.

Ils s'arrêtèrent, et virent un homme qui braquait sur eux le canon d'un revolver de gros calibre.

L'Amadou, qui était le plus près de la fenêtre, et qui se trouvait le premier menacé, se laissa tomber à plat ventre; Ginglard demeura cloué au sol comme un chien qui arrête un gibier; Bouteleux resta debout, gardant encore à la main les outils dont il se servait.

Tout en les tenant en respect, Morinval, car c'était lui, se dirigea vers son bureau, sur lequel il posa sa lampe, et derrière lequel il se retrancha.

— Ah! fit-il en ricanant, vous n'aviez pas tout prévu, mes gaillards! Comment! vous, des voleurs entreprenants et peut-être habiles, vous n'avez pas gardé la porte qui, par un escalier dérobé, conduit à ma propre chambre.

— Nous ne l'avions pas vue, répondit Bouteleux, qui croyait s'excuser. Elle est si bien perdue dans la tapisserie. . .

— Fermez cette fenêtre, ordonna Morinval à Ginglard qu'il mit en joue.

Celui-ci obéit en tremblant de tous ses membres.

— Vous le voyez, fit l'avocat qui tenait toujours son revolver à la main, je puis vous tuer ou vous faire arrêter à mon choix. Voici un pistolet qui porte à six cents mètres, et qui porte juste, et voici un cordon de sonnette qui pend là, au-dessus de mon bureau, au moyen duquel je puis appeler Joseph et mettre sur pied tous mes domestiques. Donc, de toutes façons vous êtes perdus. Cependant je suis tenté de bénir le sort qui vous a conduits chez moi.

Les trois écumeurs étonnés relevèrent la tête et se reprirent à espérer.

— Voyons, fit débonnairement Morinval, vous étiez venus ici pour me voler, n'est-ce pas?

Personne ne répondit à cette questilon.

— Ah! parlez! dit l'avocat d'un ton menaçant, ou je me fâche.

— Parbleu! répliqua Bouteleux. Comme c'est malin à deviner!

— Eh bien! reprit l'avocat, soyez francs. Combien espériez-vous trouver d'argent dans cette caisse? Je ne parle pas des valeurs dont vous n'auriez pas pu vous défaire, bien entendu; je ne parle que d'or et d'argent.

— Dame!... balbutia Bouteleux. Je ne puis pas savoir...

— Deux, trois, quatre cinq mille francs...

— Peut-être plus, hasarda l'écumeur.

— Mettez-en dix, c'est tout ce qu'il y a pour aujourd'hui, je vous l'affirme, car ce n'est que demain que je touche mes revenus.

Bouteleux échagea avec ses amis un regard de regret.

— Eh bien! poursuivit Morinval, ces dix mille francs sont à vous, si vous les voulez.

— Allons donc! se récria Bouteleux, c'est une blague.

— Rien n'est plus sérieux, je vous le jure!

Ginglard et l'Amadou, qui s'étaient tenus au second plan, se rapprochèrent subitement.

Quant à Morinval, il souriait avec confiance. Il avait enfin trouvé le moyen qu'il avait inutilement cherché pendant toute la journée. Le même hasard qui avait servi Raphaël allait servir Morinval. Ce n'était que justice.

— Eh bien! voyons, demanda Bouteleux. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'aller prendre une feuille de papier qui m'appartient, et de me la rapporter.

— C'est donc quelque chose qui a de la valeur?

— Nécessairement; c'est un reçu.

— Qu'on vous a pris?

— Justement.

— Et qu'on veut vous faire payer deux fois, peut-être bien?

— C'est évident.

— A quelle somme s'élève-t-il donc?

— A quatre cent mille francs.

— Diable! fit Bouteleux qui tressaillit, je comprends... ça en vaut la peine! Mais où diable est-il ce reçu?

— Il est chez un jeune homme qui habite seul avec sa mère un petit logement de la rue de Venise, et qui travaille comme ouvrier dans un atelier du Marais.

— Un ouvrier, dites-vous? Alors, il part de chez lui tous les matins à cinq heures ou cinq heures et demie.

— C'est probable.

— Et la mère, que fait-elle? interrogea Bouteleux, qui calculait déjà toutes ses chances de réussite.

— La mère ne fait rien, je crois; mais il est facile de l'éloigner.

— Ça, ce n'est pas embarrassant, fit l'écumeur. Ce qui nous gênera le plus, c'est qu'il faut opérer en plein

jour, puisque c'est le seul moment où ce jeune homme est absent de chez lui. Cependant on verra... on avisera...

— Oh mais! il n'y a pas un instant à perdre! fit observer Morinval. Demain matin, à onze heures, il serait trop tard.

— Mais demain matin, c'est aujourd'hui, c'est tout à l'heure! s'écria Bouteleux.

— Oui, vous avez juste le temps d'arriver à Paris et de vous mettre en campagne.

— Dans ce cas, c'est impossible, dit nettement Bouteleux.

— Voilà ce que je n'admets pas, répliqua vivement Morinval. Vous comprenez bien que, si je vous fais grâce de la vie, si je vous rends votre liberté, et si, pardessus le marché, je vous donne dix mille francs, ce n'est pas pour une chose si simple et si facile que d'aller voler un chiffon de papier au jour et à l'heure qui vous conviendront. Or, l'ouvrier dont je vous parle est dépositaire de ce reçu et ne doit le restituer qu'à midi à son véritable propriétaire. Il faut donc absolument qu'avant midi ce papier soit chez moi, ou le marché que je vous propose devient absolument inutile, et je vous fais. Choisissez.

A ces mots, Morinval saisit de la main qui restait libre, le cordon de sonnette placé en face de lui, tandis qu'il posait l'index de la main droite sur la gâchette de son pistolet.

— Arrêtez! cria Bouteleux. Si réellement ce n'est pas plus difficile que ça, un dernier mot, s'il vous plaît? Est-ce à vous-même que nous devrons rapporter ce reçu?

— A moi-même.

— Et c'est vous qui nous compterez l'argent?

— A l'instant même.

— Alors, dites-nous comment s'appelle ce jeune homme ?

— Raphaël Desarceaux.

— Et il demeure...

— Rue de Venise, numéro sept, au troisième.

— Savez-vous dans quel meuble il serre ses papiers ?

— Je l'ignore. C'est à vous de le découvrir.

— Bien ; on tâchera.

Et Bouteleux fit un mouvement pour s'éloigner.

— Ah ! j'oubliais... dit Morinval. Si, par hasard, vous ne trouviez dans aucun tiroir le reçu en question, n'oubliez pas de visiter et d'ouvrir par n'importe quel moyen l'accoudoir de droite d'un grand fauteuil à la Voltaire.

— Bon ! fit Bouteleux. Maintenant, pour qu'il n'y ait pas d'erreur, au nom de qui est-il fait, ce reçu ?

— Au nom du baron Henri de Savenay.

— Suffit. Donnez-nous seulement de quoi déjeuner, et je me charge du reste.

Morinval tira de sa poche un louis qu'il jeta sur le bureau.

— Tout ça ! dit Bouteleux avec une nuance de dédain.

— C'est quinze francs de plus qu'il ne faudrait pour vous griser, répondit Morinval et je n'entends pas cela.

— Soyez tranquille, nous remettrons la chose à demain si le coup réussit, promit Bouteleux. Pour aujourd'hui, il n'y a pas de danger.

— Alors vous êtes libres, dit l'avocat en leur montrant la fenêtre. Et surtout qu'on ne vous voie pas !

La recommandation était inutile. Les trois écumeurs ôtèrent poliment leur casquette et déguerpirent. Au bout de cinq minutes, tout était rentré dans le silence.

Sans prendre aucun repos, alléchés par la somme énorme qui leur avait été promise, les trois complices se mirent en route vers Paris. Au bout de deux heures

de marche, ils franchissaient l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile et se dirigeaient vers les Halles.

Non seulement ils étaient à proximité de la rue de Venise, mais encore ils étaient sûrs de trouver un cabaret ouvert, et de s'y réconforter copieusement, en attendant le moment d'exécuter leur coup de main. En effet, à cinq heures, ces trois messieurs avalaient des huîtres et les arrosaient de châblis.

C'était précisément l'heure où Raphaël sautait à bas du lit. Depuis l'instant où il était revenu de Croissy, il n'avait pas quitté la maison.

Il n'avait rien caché à sa mère; ni les dispositions bienveillantes dans lesquelles il avait trouvé son oncle, ni les propsitions qu'il en avait reçues.

Madame Desarceaux était profondément triste. Elle sentait que son frère était bien définitivement mort à tous les sentiments d'honnêteté. Or, il faut bien l'avouer, ce n'était pas sans regret qu'elle voyait perdue pour son fils la fortune à laquelle il pouvait prétendre jusqu'alors.

L'héritage de son oncle échapperait donc à Raphaël, comme l'héritage de son père avait échappé à Antoinette, et cela toujours pour le même sujet, pour le même homme, pour le baron de Savenay.

Car c'était lui et nul autre, qui avait amoncelé sur la famille Desarceaux toutes ces catastrophes! C'est à cause de lui que le négociant n'avait pas été secouru par Morinval, à cause de lui qu'il était mort, à cause de lui que sa femme avait été déshéritée, à cause de lui que son fils le serait encore. Voilà une amitié qui coûtait cher!

Pourtant le devoir était bien tracé. Il n'y avait pas moyen de se soustraire aux obligations qu'il imposait. A' midi, Raphaël irait reporter au gentilhomme le titre que la Providence avait mis entre ses mains.

Mais Raphaël était parti depuis près de deux heures quand on frappa doucement à la porte.

— Si c'était Morinval! s'écria la pauvre femme.

Mais sa déception fut cruelle, lorsqu'elle eut ouvert la porte, en apercevant un homme assez mal mis.

— Est-ce bien ici que demeure m'ame Desarceaux? fit-il.

— C'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Hélas! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de votre fils.

— Mon fils. Que lui est-il donc arrivé?

— Pas grand'chose, madame. Cependant, en allant chez un client pour le compte de son patron, il a été renversé par une voiture et...

— Il est blessé?

— Légèrement, rassurez-vous, mais assez pour que l'on n'ait pu le transporter immédiatement.

— Où est-il donc?

— Avenue de l'Impératrice, 42, dans la maison où il a été recueilli.

— Merci, dit la malheureuse mère, qui se couvrit à la hâte de son châle et de son chapeau.

XII

COMMENT MORINVAL SE TIRA D'AFFAIRE

Madame Desarceaux prit à peine le temps de tirer sur elle la porte de son logement et s'élança dans l'escalier avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de ses cinquante-cinq ans.

— Venez, venez, disait-elle en même temps à celui qui était venu la prévenir de ce fatal accident.

Quand ils furent arrivés dans la rue :

— Vous allez me conduire auprès de Raphaël, lui dit-elle, en essayant de l'entraîner.

L'inconnu ne put réprimer un geste de vive contrariété.

— Je le voudrais, répondit-il, mais cela ne m'est pas possible, ma bonne dame. Je suis un pauvre ouvrier ; j'ai déjà perdu une bonne heure de mon temps pour venir vous avertir, je vais en perdre une seconde pour retourner à mon chantier, c'est tout ce que je peux faire ; aussi puisque je vous ai donné l'adresse et le numéro de la maison...

— Ah ! c'est juste, dit la pauvre femme.

A ces mots, elle tira son porte-monnaie, y prit une pièce de deux francs, et la mit dans la main de l'ouvrier. Elle se dirigea vers le boulevard Sébastopol, où elle espérait trouver une voiture.

Malheureusement, aucun fiacre n'était libre. Elle fut obligée de gagner la place du Châtelet et les quais,

avant de rencontrer une station. Aussitôt elle s'élança dans un coupé.

— Avenue de l'Impératrice, no 42, dit-elle au cocher. Et bon train! Il y aura bon pourboire,

Celui-ci sauta sur son siège et s'escrima de son fouet sur les flancs de son cheval. Malgré les impatiences de sa cliente, le cocher mit près de trois quarts d'heure à gagner l'adresse qu'on lui avait indiquée. Avant qu'il eût arrêté son cheval, madame Désarceaux avait déjà mis pied à terre.

Elle aperçut devant elle un très joli petit hôtel, orné d'une grille garnie de volets peints en vert. La plus grande tranquilité semblait régner dans cette maison. Elle s'en étonna un peu d'abord, puis se décida à sonner.

Une jeune et coquette femme de chambre vint lui ouvrir.

— Que demandez-vous, madame? fit-elle gracieeusement.

— C'est moi, répondit madame Desarceaux, qui suis la mère de ce jeune homme... vous savez bien...

— Quel jeune homme? fit la caméristé étonnée.

— Celui qui vient d'être renversé par une voiture devant votre porte... il y a deux heures...

A l'expression de surprise croissante qui se peignait sur le visage de la femme de chambre, madame Desarceaux crut s'être trompée de maison.

— Ce n'est donc pas ici le numéro 42? interrogea-t-elle.

— Pardon, madame; mais je ne comprends pas...

— Comment! vous n'avez pas receuilli chez vous un jeune homme qui a été assez grièvement blessé?

— Non, madame.

— Alors le commissionnaire aura confondu les numéros... supposa la malheureuse femme.

— C'est possible, dit la caméristé. Cependant, si l'accident était survenu dans les environs, j'en auarais été instruite par l'un ou par l'autre. Du reste, ajouta-t-elle, voici un domestique qui depuis ce matin nettoie les vitres de cette serre, s'il est réellement arrivé quelque chose, il nous le dira.

A ces mots, la caméristé s'avança complaisamment vers la maison voisine et questionna le domestique,

Il répondit qu'il ne savait rien, et que, bien certainement, aucun accident fâcheux ne s'était produit dans l'avenue, de toute la matinée.

— Car, dit-il en finissant, je suis assez haut perché pour voir tout ce qui se passe, et je n'ai rien vu.

Madame Desarceaux s'excusa et se retira, mais, plus inquiète encore qu'elle ne l'était auparavant, et ne s'arrêtant pas à l'idée qu'elle était le jouet d'une cruelle mystification, elle résolut de s'assurer de la vérité.

Elle remonta donc en voiture et se fit conduire chez M. Carmelet. Cette seconde course dépensa de nouveau trois quarts d'heure. Enfin elle arriva.

Sa stupéfaction fut grande, lorsqu'elle pénétra dans l'atelier, de voir Raphaël, sain et sauf, venir à sa rencontre et s'informer anxieusement des motifs qui l'amenaient.

Elle lui raconta ce qui s'était passé.

— Je ne suis même par sorti ! s'écria Raphaël, non moins étonné qu'elle.

— Alors, que signifie cette sinistre plaisanterie ? demanda-t-elle.

Sur ces entrefaites, M. Carmelet, qui l'avait aperçut, s'approcha d'elle pour la saluer. Raphaël le mit au courant de ce qui venait d'arriver.

— Etes-vous retournée chez vous avant de venir ici ? dit-il.

— Non, monsieur. Je voulais savoir avant tout si mon fils était blessé.

— Je conçois votre inquiétude, madame; mais vous avez eu tort, car, ou je me trompe beaucoup, ce ne peut être qu'un prétexte pour vous éloigner,

— M'éloigner? dans quel but?

— Mais... ne serait-ce que pour vous voler...

— Nous voler! répliqua Raphaël en souriant. Ce n'est guère admissible. Nous ne sommes pas assez riches...

— N'importe. Allez-y voir, fit M. Carmelet en le poussant par les épaules.

Raphaël prit sa mère par la main et se précipita dans la rue.

Dix minutes plus tard, le coupé les descendait au coin du boulevard Sébastopol et de la rue de Venise. Après avoir payé le cocher, ils gagnèrent en courant la maison qu'ils habitaient.

Ces allées et venues avaient pris deux bonnes heures.

Arrivés devant la porte de leur appartement, ils s'arrêtèrent. La porte était hermétiquement fermée et ne portait la trace d'aucune violence. Ils écoutèrent... aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur.

— Allons! c'est une fausse alerte, dit Raphaël, qui respira plus librement.

Il introduisit sa clef dans la serrure, qui céda au premier effort.

— Tu n'avais donc pas fermé la porte à double tour? damanda-t-il à sa mère.

— Non... Je ne crois pas... J'étais tellement bouleversée que j'ai tirée sur moi et que j'ai bondi dans la rue.

Raphaël fronça les sourcils et poussa vivement la porte. Un spectacle inouï s'offrit à ses regards,

La commode et le secrétaire avaient été forcés; tous

les tiroirs étaient ouverts. A terre, foulés aux pieds, maculés de boue et de poussière, gisaient dans un pêle-mêle indescriptible, tous les objets dont les meubles étaient garnis.

Le secrétaire avait été particulièrement fouillé. Le tablier en était abaissé; sur le cuir dont il était intérieurement garni étaient étalés et dépliés tous les papiers que madame Desarceaux y enfermait. Cependant il n'y manquait rien, pas même les six obligations de chemin de fer que Raphaël avait achetées sur ses économies. En revanche, cinq ou six louis avaient disparu.

Que signifiait ce mystère. Evidemment les voleurs avaient été dérangés! Ils n'avaient vidé les tiroirs que pour faire un paquet du linge qu'ils contenaient. Quelle alerte les avait empêchés de l'emporter?

En efft, à mesure que madame Desarceaux mettait les choses en place, elle constatait qu'on n'avait rien pris. C'était bizarre, assurément. Pourtant, quels motifs avaient poussé les misérables à faire un si soigneux inventaire des papiers? Raphaël ne se l'expliquait pas.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, une pensée vint traverser son esprit.

Il courut droit au grand fauteuil, poussa l'accoudoir de droite et s'aperçut qu'il avait été brisé à coups de ciseau. On avait replacé à la hâte le crin et le velours qui le recouvraient. Enfin, l'accoudoir tourna sur lui-même.

Raphaël devint livide et poussa un cri déchirant.

Madame Desarceaux se retourna, effrayée. Elle le vit, immobile, pétrifié, les cheveux hérissés montrant du doigt la petite boîte vide.

— Et le reçu? demanda-t-il d'une voix rauque. Tu l'as pris?

— Non. Tu ne l'as donc pas?

Raphaël se couvrit le visage de ses deux mains et se laissa tomber accablé sur le fauteuil.

— Mais parle donc, lui dit madame Desarecaux. Parle, tu me fais mourir. Qu'as-tu?

— J'ai, répondit le jeune homme, d'une voix rauque, j'ai que c'est ton frère qui nous a volés.

— Qui? Morinval!

— Oui, lui. Tout s'explique, à présent. Ainsi que l'a pensé M. Carmelet, le prétendu accident dont j'étais victime est le prétexte dont on s'est servi pour t'éloigner, et pendant que, désolée, tu courais à ma recherche, Morinval, ou plutôt des scélérats payés par lui, car il est trop adroit pour se compromettre, s'introduisaient ici pour s'emparer de ce papier.

— Allons donc! Est-ce que c'est possible.

— Tu doutes encore? fit Raphaël. Mais regarde donc autour de toi! C'est dans les tirors qu'on a commencé de fouiller, c'est le secrétaire qu'on a plus spécialement visité. Vois cette liasse de papiers épars, tout grands ouverts...

— Mais, pour chercher dans ce fauteuil il a fallu...

— Parbleu! N'ai-je pas eu la sottise de raconter à Morinval comment ce reçu était tombé entre mes mains, dans quel meuble et à quel endroit précis je l'avais trouvé?

Soudain il se redressa.

— Oh! mais il ne sera pas dit que je me laisserai dépouiller ainsi, s'écria-t-il avec une sourde colère, et je vais...

Il se dirigea vers la porte:

— Où vas-tu? demanda sa mère effrayée.

— Chez le commissaire de police.

— Et tu accuseras ton oncle, mon propre frère!

— Je l'accuserai, répondit résôlument Raphaël.

— Non, tu ne feras pas cela! s'écria la pauvre femme

épouvantée, en se jetant devant la porte pour lui barrer le passage.

— Et non seulement je l'accuserai, mais j'invoquerai le témoignange d'Adolphe Martin. C'est en sa présence que j'ai trouvé ce papier; il m'aidera à confondre le misérable.

— Mon fils! mon enfant! je t'en conjure! supplia sa mère en se traînant à ses genoux.

— Rien, je n'écoute rien, dit Raphaël, qui voulut passer outre.

Au même moment, on frappa à la porte de la chambre.

Raphaël brusquement et reconnut Adolphe.

— Ah! c'est le ciel qui vous envoie, mon ami, s'éria-t-il.

— Tiens! fit le bossu, à qui le désordre de cette pièce sauta aux yeux. Qu'est-ce que vous faites donc? Vous déménagez?

Sans lui rien expliquer, Raphaël prit Adolphe par la main et l'amena en face du fauteuil. Naturellement les regards du bossu se portèrent immédiatement sur le compartiment secret qu'ils avaient découvert l'avant-veille.

— Tiens! vous l'avez brisé! fit-il. Vous n'avez donc pas pu retrouver le bouton du ressort?

— Ce n'est pas moi qui l'ai brisé, répondit Raphaël.

— Qui donc?

— Ah! si je le savais!...

— Mais le reçu, vous l'avez? demanda Adolphe, très intrigué.

— Le reçu, on me l'a volé! dit Raphaël avec véhémence. Oui, reprit-il, en voyant que le bossu l'interrogeait des yeux et paraissait douter de ce qu'il disait, oui, volé, mon cher!

Puis, s'interrompant brusquement:

— Etiez-vous chez vous, il y a une ou deux heures?

— Non, je rentre à l'instant pour déjeuner.

— Alors, vous ne pouvez me fournir aucun indice, dit Raphaël avec découragement; mais vous ne refuserez pas, je l'espère, de témoigner devant le commissaire de police que vous avez vu, tenu, lu, le papier qu'on m'a dérobé.

Adolphe hésita un instant.

— Vous ne répondez pas? fit le jeune ouvrier.

— J'en témoignerai, répondit enfin le bossu. Mais, un mot, je vous prie: vous venez de dire que ce vol est l'œuvre d'un misérable; vous le connaissez donc?

— Sans doute.

— Et c'est?...

— Que vous importe le nom? dit Raphaël avec colère. Mais au fait, reprit-il aussitôt, vous le connaissez également; vous êtes connu de lui!

— Moi?

— J'en suis sûr. Déjà, l'autre jour, j'avais cru remarquer en vous quelque chose comme du trouble et du malaise, quand la signature qui figurait sur ce papier vous est tombée sous les yeux, et hier, lorsque je suis allé sottement chez cet homme, que je voulais épargner, lorsque je lui ai raconté par quel enchaînement de hasards ce reçu était en mon pouvoir, lorsqu'enfin j'ai prononcé le nom de Marianne Martin, le vôtre, je l'ai vu, de son côté, se troubler, pâlir. Il m'a adressé sur votre mère, sur vous-même, des questions...

— C'est donc Morinval? demanda vivement Adolphe.

— Vous voyez bien que vous le connaissez! s'écria Raphaël triomphant.

— De nom, c'est vrai; mais je ne l'ai jamais vu, je vous le jure!

— Tant mieux, alors! car vous n'aurez pas pour l'ac-

cuser les scrupules que ma mère éprouve et cherche à me faire partager.

— Madame votre mère a donc des raisons pour le ménager ?

— Si elle en a !... C'est son propre frère.

— Et moi, fit le bossu avec une excessive agitation, c'est mon père !

— Que dites-vous ?

— Oh ! reprit Adolphe avec un accent de profonde amertume, je sais ce que je dis. C'est bien du même misérable qu'il s'agit. Celui qui tompe une pauvre fille et qui l'abandonne avec son enfant, celui que refuse de rendre le dépôt qu'on lui a confié est bien homme à commettre le crime dont vous l'accusez.

— Mais alors, vous ne pouvez pas témoigner contre lui ! Ce serait un sacrilège ! fit observer madame Desarceaux.

— Un sacrilège ! ricana le bossu : mais ne savez donc pas que, sans une ruse qui pèse à ma conscience comme un remords, je n'aurais jamais su son nom ?

— Comment !

— Ah ! c'est qu'en voyant souffrir et dépérir lentement ma pauvre mère, en remarquant avec lequel soin elle évitait de me parler de mon père, j'avais deviné que cet homme, dont elle me cachait même le nom, était la cause de toutes ses souffrances, et je l'avais pris en haine. Je voulais venger la sainte femme ; mais elle, pieuse et clémente jusqu'au bout, refusa, même à son lit de mort, de me nommer ce Morinval. Bien plus, comce par un reste de fétichisme, elle avait conservé sept ou huit lettres de lui, et comme elle ne voulait pas que ces lettres m'apprissent plus tard ce qu'elle m'avait laissé ignorer. elle m'ordonna de les prendre et de les brûler. Je profitai de sa faiblesse pour y substituer un vieux journal auquel je mis le feu, et je conservai ces

lettres. Je les ai là, sur moi, depuis ce jour, elles ne me quittent pas. Si vous doutez de ma parole, je puis vous les montrer...

— C'est inutile, répondit Raphaël, je vous crois mon ami.

— Donc, continua Adolphe, c'est grâce à ces lettres, déloyalement acquises, il est vrai, que j'ai su le nom d'un homme que je rougirais d'appeler mon père. Aussi en présence du cadavre de ma mère, je ne renonçai pas à mes idées de vengeance. Je m'étais promis, au contraire, de châtier cet homme, si sa vie n'avait pas racheté la cruauté dont il était coupable envers Marianne. Et ce projet était si profondément ancré dans mon esprit, que, sur le champ, je me suis mis à sa recherche. Oui, je vous ai dit que j'étais allé chez un parent pendant cette absence de huit jours que j'ai faite. Je vous ai menti. Je m'informai de lui à son ancienne adresse et j'appris qu'il s'était retiré dans les environs de Paris. Le hasard me mit sur sa trace; je le découvris à Croissy. Le premier individu que j'interrogeai était précisément un ouvrier qui travaillait chez lui. A l'entendre Morinval était le meilleur et le plus généreux de tous les maîtres! Je poursuivis mon enquête, je me rendis chez tous les entrepreneurs, chez tous les marchands... partout la même réponse:

— M. Morinval? Oh! quel homme! Comme il est riche! Comme il paye!

Au dire de ces gens-là, Morinval était la crème de toutes les vertus, le phénix de la considération. J'avoue que ces renseignements, non seulement me surprirent, mais me firent momentanément renoncer à la vengeance que je nourrissais. Cependant j'avais peine à les croire, je me promettais de fouiller plus avant dans sa vie.

— Et vous la connaissez à présent? demanda Raphaël.

— Je la connais pas toute entière, mais j'en sais assez pour que ma haine s'augmente de toutes les infamies que je vois amoncelées sur son chemin.

Y pensez-vous! fit vivement madame Desarceaux.

— Est-ce vous qui prendrez sa défense, madame? Vous, que, depuis sept ans, je vois reléguée dans ce bouge, sans autre ressource que le travail de votre fils? Et ce Morinval est votre frère! Et il possède des millions! Et il vous laisse croupir dans cette indigence, quand il n'avait qu'à vous tendre la main pour vous rendre la position que vous occupiez autrefois! Allons donc! J'y vois clair à présent dans le passé de cet homme. L'histoire du baron de Savenay que m'a contée Raphaël, l'intérêt que m'inspire sa fille, la reconnaissance que j'ai pour vous, tout m'autorise à vous dire ceci: Comptez sur moi.

— Merci, fit Raphaël en lui serrant les mains avec effusion.

Puis il raconta alors dans tous ses détails la démarche qu'il avait tentée la veille à Croissy, et la singulière visite que sa mère avait reçue le matin.

— C'est clair, fit Adolphe. On a éloigné madame Desarceaux, et c'est pendant son absence que le vole a été commis.

A ces mots, il s'approcha du fauteuil et en visita l'accoudoir avec une minutieuse attention.

— C'est avec un ciseau que le ressort a été forcé, dit-il. Et remarquez que l'indication était bien précise, car l'accoudoir de gauche n'est pas même effleuré. Ah! ajouta-t-il en continuant ses investigations, le ciseau s'est cassé, en voici la pointe... Tiens! qu'est-ce que cela?

Il venait de pousser du pied un corps dur, qu'il ra-

massa et qu'il montra à Raphaël. C'était un méchant couteau de poche, dont la lame était ébréchée en plusieurs endroits, dont le manche, en os jadis blanc, avait revêtu une teinte jaunâtre et témoignait d'un long usage.

Raphaël et sa mère se sapprochèrent curieusement.

— Ce couteau est-il à vous? demanda Adolphe.

— Non, répondit Raphaël.

— Alors, il est sans doute à l'un des coquins qui se sont faufilés chez vous.

— En effet, dit madame Desarceaux très-intriguée, c'est probable.

— Et il a certainement servi à remplacer le ciseau brisé, puisque la lame est ébrèchée dans toute sa longueur, fit observer le bossu.

Pendant ce temps Raphaël examinait cet outil vulgaire, le tournait et le retournait dans tous les sens.

— Tiens! s'écria-t-il, il y a un nom sur le manche.

Ce fut au tour d'Adolphe de se rapprocher.

— Oui, dit-il ce nom a été gravé avec la pointe d'un canif ou d'un autre couteau, car les lettres sont d'une irrégularité, presque indéchiffrable.

— C'est égal, grâce à la poussière qui remplit les creux, je crois qu'il serait posible... Voyez, fit Raphaël épelant, B-o-u, b-o-u te,te, l-e...

Il s'arrêta.

— Les deux dernières lettres sont illisibles, dit-il. Cependant l'avant-derrière paraît être un *n* ou un *u*; quant à la dernière, est-ce un *x*, est-ce une croix? Je ne sais pas trop...

Adolphe était devenue pâle et tremblait légèrement.

Fort heureusement pour lui, le jeune ouvrier était tellement absorbé par l'examen auquel il se livrait, qu'il ne s'en aperçut pas.

— Décidément, fit-il, je crois que l'avant-dernière est

u et la dernière un *x*, car de cette façon le nom me paraît complet : *Bou-te-leux*, lut-il en appuyant sur chaque syllabe.

En même temps, il montrait du doigt au bossu les lettres gravées sur le manche du couteau.

— Enfin ! soupira-t-il joyeusement, voilà un indice, une pièce de conviction ! Nous connaissons à présent le nom d'un des misérables qui se sont introduits ici ! Espérons que, quand nous aurons déposé cette preuve entre les mains du commissaire de police, il n'aura pas de peine à découvrir le coupable.

On juge de l'état dans lequel se trouvait Adolphe. Comment ! c'était Bouteleux qui avait volé le reçu ! Et il serait arrêté ! Et il ferait des révélations ! A tout prix, il fallait écarter ce danger.

Aussi, comme il avait eu le temps de se remettre un peu de sa surprise, il affecta, à partir de ce moment, la plus grande indifférence.

— Ainsi, dit Adolphe, vous avez toujours l'intention de vous rendre chez le commissaire de police ?

— Sans doute. Ne venez-vous pas de promettre très-formellement de m'y accompagner ?

— Et je suis toujours prêt à tenir ma parole ; mais, en toutes choses, il faut agir avec discernement. Vous pourriez regretter plus tard la trop grande précipitation avec laquelle...

— Que voulez-vous dire ? interrompit le jeune homme, étonné de ce brusque changement.

— Ecoute, conseilla sa mère, enchantée de cet incident, M. Martin a peut-être quelque heureuse inspiration.

— Je ne prétends pas cela, fit le bossu. Cenpendant, je vous avoue qu'à votre place j'y regarderais à deux fois. Laissez-moi d'abord vous faire remarquer que Morinval est votre oncle.

— Eh! il s'agit bien de cela! répliqua vivement Raphaël.

— Je sais bien que cette parenté n'excuse rien, se hâta d'ajouter Adolphe, et je le comprends si bien que je suis disposé à vous seconder. Mais ce n'est pas sans arrière-pensée, je ne vous le cache pas. Depuis que j'ai réfléchi à la gravité de la déposition que nous allons faire; je sens que mon courage a faibli. A quoi faut-il attribuer ce changement? Quelle influence inexplicable exerce sur moi ce titre de père, qu'en dépit de ce que cet homme a fait, je ne saurais lui contester? Je ne m'en rends pas parfaitement compte, mais cela est, je ne m'en défends pas. Mais ce n'est pas de moi qu'il est question, c'est de vous. Songez-y bien, mon cher, vous êtes sans fortune, sans avenir, dirai-je presque, puisque vous n'aurez pas économisé avant dix ou quinze ans la somme nécessaire pour fonder une maison. Ainsi vous êtes condamné à vivre de votre travail, c'est-à-dire que vous vous fermez irrévocablement toute autre carrière que celle de tourneur.

— Ce n'est que trop vrai! gémit madame Desarceaux.

— Vous n'avez qu'un moyen de vous arracher à cette galère, poursuivivt Adolphe, fort de cet encouragement, c'est votre oncle. Oh! je vois bien que ces considérations répugnent à vos instincts généreux, mais croyez-vous qu'en ce monde on fasse toujours ce qu'on veut?

— C'est ce que je lui disais, monsieur! fit madame Desarceaux, ravie de son côté de trouver un appui.

— Eh! je ne l'ignore pas plus que vous, répondit Raphaël avec humeur, mais en la circonstance actuelle il m'est impossible d'écouter la voix de l'intérêt Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, nous ne pouvons pas sortir de là: nous avons été volés, ou plutôt c'est le baron qui a été volé. S'il ne s'agissait que de nous, je consentirais peut-être à ne pas porter plainte; mais il

s'agit de M. de Savenay, et, en pareil cas, silence équivaut à complicité.

— Non, répliqua vivement le bossu, si l'on parvient par un moyen quelconque à rentré en possession de l'objet volé.

— Un moyen quelconque? fit Raphaël avec mépris. Me croyez-vous donc capable de recourir aux mêmes expédients que Morinval?

— Certainement non. Vous savez bien que telle n'est pas ma pensée, mais répondez-moi franchement: si vous étiez chez Morinval, et si vous trouviez sur son bureau le titre qu'il vous a dérobé, le prendriez-vous?

— Assurément, dit Raphaël.

— Eh bien! mon cher, ce n'est pas autre chose que je vous propose. Oui, je ferais de cette affaire, une affaire d'amour-propre, je ne voudrais pas m'être laissé joué si maladroitement, je n'aurais ni repos ni joie avant d'être rentée en possession de mon reçu.

—Oui; mais il faudrait employer des moyens qui répugneront toujours à mon caractère, à ma loyauté.

— Qu'à cela ne tienne, proposa Adolphe; voulez-vous que je m'en charge?

— Vous?

— Oui. Accordez-moi trois jours, pas davantage.

Madame Desarceaux commençait à bien augurer du dénoûment de cette affaire. Raphaël n'était pas convaincu, mais il était ébranlé.

— Ecoutez, reprit le bossu. De deux choses l'une: ou Morinval a gardé le reçu, et dans ce cas il ya moyen de le lui reprendre, ou il l'a déchiré, et dans ce cas, l'action que vous intentée n'aboutira qu'à un déshonneur stérile. Est-il vrai?

— Je ne dis pas le contraire, mais...

— Eh bien! laissez-moi la chance de la première hypothèse; voulez-vous? Si le reçu a été anéanti ou si

j'échoue, vous avez toujours la ressource de porter plainte. Trois jours, pensez donc! je ne vous demande que trois jours! M. de Savenay attendra bien dix-huit ans et trois jours.

— Voyons, supplia madame Desarceaux, ce que t'offre M. Adolphe est bien raisonnable...

— Eh bien soit! consentit Raphaël, vaincu par tant d'insistance; mais je vous préviens que, passé ce délai..

— Je viens me mettre à vos ordres, dit le bossu.

— Et je te rends ta liberté, ajouta madame Desarceaux.

— Maintenant que nous sommes d'accord, fit Adolphe soulagé d'un poids énorme, ayez la bonté, madame, de répondre aux deux ou trois questions que je vais vous poser.

— Je vous écoute, dit-elle avec attention.

— C'est vers sept heures que cet inconnu s'est présenté chez vous?

— Oui, monsieur.

— Le trouble où vous a jeté la fausse nouvelle qu'il apportait vous a-t-il permis de remarquer ses traits, sa taille, son costume?

— Certes, c'est un homme de quarante ans environ, pas de barbe, cheveux châtains, yeux noirs, nez mince, bouche pincée, menton pointu, taille moyenne. Il portait un panttalon de drap gris, une blouse bleue, un chapeau de feutre et des souliers couverts de poussière.

— C'est Ginglard! pensa le bossu.

Puis il répondit à haute voix:

— Merci, madame. Ces renseignements peuvent nous êtes utiles, quoique pour le moment ils n'aient pas grande valeur. En efft, rien ne prouve que le nom inscrit sur le manche du couteau soit celui de l'individu qui s'est présenté: ce n'est même pas probable; ensuite le reçu n'est plus, ou ne sera plus dans quelques minu-

tes entre les mains de ces gens-là. Si je ne me trompe, ils ont dû s'arranger de manière à prendre le train de neuf heures et demie. Or, il est dix heures passées, donc ils sont arrivés à Croissy et entrent à l'instant même, ou vont entrer chez Morinval.

— Oh ! fit involontairement Raphaël, s'il était possible...

— Ainsi, donnez-moi carte blanche, continua Adolphe. Demain, aujourd'hui, peut-être, je vous rapporterai ce titre, ou je mourrai à la peine ; je vous en donne ma parole d'honneur ! Mais de votre côté, n'oubliez pas que vous m'avez accordé trois jours !

Sur cette dernière recommandation, il sortit.

Maintenant qu'il était seul, il ne pouvait se faire illusion : ses camarades avaient été mécontents des résultats négatifs de leur dernière expédition. Il avait remarqué l'arrière-pensée avec laquelle on avait accueilli ses dénégations, en présence de l'assertion formulée par l'Amadou. Dès lors, n'était-il pas possible que Bouteleux, et Ginglard eussent pris la résolution de contrôler par eux-mêmes les affirmations de leur président ?

Non seulement c'était possible, mais c'était probable, puisqu'ils étaient allés à Croissy. Mais comment, après avoir trouvé la demeure de Morinval, étaient-ils entrés en relations avec lui et s'étaient-ils faits ses alliés ?

Préoccupé de cette question, le bossu se rendit en courant à la gare Saint-Lazare, et partit à dix heures trente-cinq minutes pour Croissy. A onze heures, il était arrivé.

Il longea l'avenue de tilleuls, et atteignit bientôt l'angle du mur qui entourait la propriété de Morinval.

Là, il se blottit derrière une haie d'épines, car il venait d'apercevoir deux hommes qui se promenaient de long en large sur le chemin de hâlage. Une fois abrité

derrière ce retranchement, il s'avança la tête et risqua un œil.

C'était Ginglard et l'Amadou. Ils attendaient Bouteleux, qui était allé porter à Morinval le précieux reçu.

En effet, au bout de dix minutes, Adolphe vit Bouteleux sortir et rejoindre ses camarades. Il tenait à la main des papiers qu'il agitait triomphalement.

— Ah! mes enfants, quelle noce! disait Bouteleux de sa voix enrouée. Regardez-moi un peu ces chiffons de papier-là! Et nous qui n'en avions jamais vu de semblables que derrière la vitrine des changeurs.

— Donne, fit Ginglard, qui tendit avidement la main.

Ils s'arrêtèrent à dix pas du bossu, Bouteleux mouilla son doigt et se mit à feuilleter les billets de banque.

— Un, deux, trois, compta Bouteleux en remettant les billets à Ginglard.

Il en remit un nombre égal à l'Amadou, en glissa autant dans sa poche.

— Quant à celui-ci, dit-il, nous le partegerons quand nous aurons payé le déjeuner que nous allons faire. Ah! mes enfants, quelle culotte! ajouta-t-il.

— Et vite, filons sur Paris, fit Ginglard, qui prit les devants.

Adolphe fut sur le point de se montrer; mais à quoi l'aurait avancé une pareille démontration à présent que le reçu était entre les mains de Morinval? Pour le moment, il savait tout ce qu'il voulait savoir: c'est que les trois écumeurs avaient touché dix mille francs pour exécuter ce coup hardi.

— Les imbéciles! murmura-t-il en haussant les épaules.

Dès qu'il les vit s'engager sous l'avenue de tilleuls qui conduit au chemin de fer, il s'esquiva par une autre route, gagna la station, y arriva avant eux et put facilement se cacher dans les dépendances du bâtiment.

Bientôt après, le train entra en gare. Il laissa monter les trois écumeurs et se plaça dans un autre wagon. Puis la locomotive siffla et se mit en route vers Paris. Cette fois il n'était pas difficile au bossu de se perdre dans la foule. Il suivit donc sans être vu ceux aux pas de qui il s'attachait. Ils remontèrent la rue d'Amsterdam, entrèrent chez un marchand de vin traiteur qui fait le coin de la grande rue des Batignolles et du boulevard. Adolphe s'arrêta et se gratta l'oreille.

Que devrait-il faire à présent? Il hésitait. Sûr que les trois coquins s'attablaient devant un copieux déjeuner et qu'ils ne quitteraient pas de sitôt la maison, il réfléchit longuement avant de prendre un parti. Enfin il entra chez le traiteur.

Au milieu des tables encombrées, il n'eut pas de peine à découvrir Bouteleux, Ginglard et l'Amadou, qui déjà faisaient honneur à une très appétissante entre-côte.

Il s'avança vers eux, sans affectation, en ayant l'air de chercher une place vide.

— Tiens! vous ici! s'écria-t-il en frappant sur l'épaule de Bouteleux. En voilà un hasard! Et moi qui allais chez vous!

Bouteleux et Ginglard habitaient, en effet, un garni de la rue Sainte-Thérèse.

En apercevant Adolphe, ils échangèrent un coup d'œil significatif, mais ils dissimulèrent leur surprise derrière une joie admirablement imitée.

— Tiens! te voilà! Ah bien! en voilà une sévère! Qu'est-ce que tu viens faire ici? s'écria Bouteleux.

— Mais je viens faire comme vous, je viens déjeuner.

— Ah! comme ça se trouve! Alors, mets-toi là; quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. D'ailleurs, ne t'inquiète pas, c'est moi qui régale.

Sans se faire prier davantage, le bossu s'assit à la table de ses camarades.

Quand il eut donné au déjeuner une accolade sérieuse, Bouteleux reprit d'un air défiant, qu'il s'efforçait en vain de cacher sous une indifférence dédaigneuse :

— Tu disais donc que tu allais chez nous ?

— Oui.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous annoncer que demain, à dix heures, il y aura réunion des écumeurs.

— Ah ! fit Ginglard en relevant la tête. Pourquoi demain ? Ce n'est pas le jour.

— Je le sais, mais j'aurai prévenu ce soir tous les écumeurs présents à Paris, et il faut absolument que la réunion ait lieu demain.

— Et de quoi s'agit-il, sans indiscrétion ? demanda Bouteleux.

— Ah ! tu es trop curieux, mon cher. Cependant je ne te cacherai pas que c'est d'une affaire magnifique.

— Et qui concerne encore cet introuvable Morinval ? ricana Bouteleux avec impudence.

— Lui ou un autre qu'importe ? répondit évasivement le bossu, pourvu que l'affaire soit bonne.

— Bah ! fit Ginglard affriandé. A quel chiffre se monte-t-elle donc à peu près ?

— A cinquante mille francs ou moins.

— Et elle est sûre ? demanda l'Amadou.

— Infaillible.

— Diable ! mais c'est alors splendide ! s'écria Ginglard.

— Aussi je puis compter sur vous ? fit Adolphe en se levant de table.

— Comment si nous y étions déjà, répondit l'Amadou.

Et le lieu du rendez-vous? toujours le même? interrogea Bouteleux.

— Non, il est prudent d'en changer. Ce sera, si vous le voulez bien, à la demi-lune de Courbevoie...,

— Au bout de l'avenue et du pont de Neuilly, bon! je vois ça d'ici, dit Ginglard. A dix heures, nous y serons.

— Si par hasard vous rencontrez les camarades, recommanda Adolphe, ne manquez pas de les en prévenir. Moi, je vais me mettre à leur recherche et si j'ai autant de chance avec eux qu'avec vous, ma tournée sera bientôt faite.

A ces mots, il s'éloigna. Il arpenta Paris dans tous les sens ce jour-là. Décidément la fortune lui souriait, car il trouva successivement chez eux tous ceux qu'il voulait voir.

Le lendemain, il était le premier au rendez-vous.

Depuis un quart d'heure, il avait vu se grouper autour de lui six écumeurs. Seuls, Bouteleux, Ginglard et l'Amadou manquaient à l'appel. Pourtant dix heures venaient de sonner. Aussi Adolphe commençait à trembler. Il connaissait assez ces trois drôles pour savoir que tant qu'ils auareint de l'argent en poche, il serait difficile de les utiliser. C'est précisément pour triompher de cette insouciance, qu'il leur avait fait entrevoir la certitude de gagner sans danger une somme plus considérable encore que celle dont ils étaient possesseurs.

Ce procédé lui réussit. A dix heures un quart, les trois retardataires firent sur la demi-lune une entrée bruyante. On voyait qu'ils avaient bien déjeuné.

Adolphe se leva et se dirigea vers la gauche, c'est-à-dire vers la route qui conduit à Rueil, Bougival et Marly. Les écumeurs le suivirent à distance.

Enfin il aperçut sur la droite un bouquet d'arbres dont l'ombre épaisse se projetait sur un champ de lu-

zerne. Il descendit le talus de la route, et s'étendit paresseusement sous les peupliers.

Au bout de dix minutes, les écumeurs l'avaient rejoint. La réunion était au complet.

— Messieurs, commença le bossu, je vous ai parlé hier d'une magnifique opération à exécuter, je vous la développerai tout à l'heure; mais auparavant, j'ai à vous entretenir d'une affaire plus grave. Il s'agit d'une infraction à nos règlements, d'une désobéissance formelle aux volontés et aux ordres de votre président. Eh bien! je vous le demande, est-ce d'une autorité illusoire que vous m'avez affublé, ou voulez-vous toujours me continuer la direction de la Société?

— Comment! mais certainement! Qui a donc désobéi à vos ordres? Nommez-le. Vous êtes notre président.

Toutes ces interpellations se croisèrent à la fois avec une vivacité qui témoignait de la bonne volonté dont les écumeurs étaient animés, et de la confiance qu'ils avaient dans celui qu'ils avaient choisi.

— Ainsi, reprit Adolphe, sans dissimuler la joie que ces protestations lui causaient, vous promettez encore de m'obéir, d'exécuter mes ordres, quels qu'ils soient.

— Nous le jurons! Comptez sur nous!

— Alors même, insista le bossu, que tout le monde ici ne serait pas de mon avis et qu'une minorité rebelle essayerait de résister...

— Faudrait voir ça, dit Clef-des-Cœurs, en retroussant ses manches.

— On leur ferait leur affaire, fit Gringalet.

— Eh bien! Vous vous souvenez de la campagne que nous avons faite, ces jours derniers...

— A la poursuite d'un introuvable Morinval, dit Clef-des-Cœurs avec humeur. Je crois bien!

— Je vous avais annoncé que je n'avais rien décou-

vert, malgré le renseignement que l'Amadou avait recueilli à Bougival.

— C'était pourtant bien vrai, affirma Gingalet; j'y étais.

— C'était si vrai que l'Amadou avait raison et que Morinval demeure à Croissy, fit le bossu. Vous vous demandez pourquoi je ne vous l'ai pas annoncé, l'autre jour, n'est-ce pas? Je vais vous le dire: c'est que Morinval est une riche proie, et que je craignais d'exciter les appétits des plus gourmands, avant d'avoir entièrement préparé le coup que je cherchais à exécuter. Oui, je vous ai menti, car si quelques-uns d'entre vous avaient agi pour leur propre compte, et s'ils n'avaient tiré de Morinval qu'une dizaine de mille francs, ils auraient été dupes d'un coquin encore plus roué qu'eux: Donc si je vous cachais la demeure de Morinval, c'était par mesure de prudence.

Bouteleux, Ginglard et l'Amadou se regardèrent. Comment! Ils auraient été joués par Morinval.

— J'avais sagement fait, continua le bossu, car, savez-vous ce qui est arrivé?

— Non, fit curieusement Clef-des-Cœurs.

— Il est arrivé ceci: c'est qu'à mon insu, sans votre coopération, contre toutes les lois de la Société, trois d'entre vous ont tenté le coup de main que j'avais projeté, et qu'ils en ont retiré une misérable somme de dix mille francs qu'ils se sont partagés. Ainsi, non seulement ils ont désobéi à mes ordres, mais ils vous ont frustrés de la part qui vous revenait dans cette affaire.

— Par exemple! s'écrièrent à la fois tous les écumeurs.

Seuls, Bouteleux, Ginglard et l'Amadou courbèrent la tête. Mais il était facile de voir sur leur visage la stupéfaction à laquelle ils étaient en proie. Comment ce diable de bossu était-il si bien au courant de ce qu'ils avaient fait?

Adolphe jouissait de son triomphe.

— Oui, messieurs, poursuivit-il en s'adressant à ses camarades indignés, vous avez été volés par des membres de la Société ! Ah ! vous ne me croyez pas encore ? ajouta-t-il, en désignant du geste le groupe formé par les trois coupables. Eh bien ! regardez de ce côté. Voyez la surprise de Bouteleux, la fureur de l'Amadou, l'ahurissement de Ginglard, et demandez-leur si je vous ai menti.

— Qu'est-ce que cette blague-là ? essaya de nier Bouteleux, quand il se vit si brusquement démasqué.

— Surveillez-moi bien ces trois hommes-là, ordonna sévèrement Adolphe. Ils ont sur eux dix mille francs qui vous appartiennent.

XIII

LA REVANCHE DU BOSSU

Les écumeurs ne se firent pas prier. Bouteleux, Ginglard et l'Amadou furent promptement entourés.

— Bouteleux essaye encore de nier, fit le bossu en souriant avec pitié. Demandez-lui donc où il a ébréché et perdu ce couteau, sur le manche duquel son nom est inscrit en toutes lettres ?

Et il montra le couteau qu'il avait ramassé chez Raphaël.

Cette fois, Bouteleux demeura pétrifié.

— Demandez-lui, continua le président, ce qu'il faisait hier matin, en compagnie de Ginglard, rue de Venise, numéro 7, au troisième étage. Demandez-lui encore ce qu'il faisait à onze heures, à Croissy, chez Morinval, d'où il sortait avec dix billets de mille francs ? Il les a partagés, c'est vrai, avec Ginglard et l'Amadou, et sur-le-champ, je le reconnais ; mais avec vous, ces trois hommes on t-ilspartagés ?

Pour le coup, les trois coupables étaient anéantis.

— Vous le voyez, fit Adolphe, ils n'essayent plus de nier, cette fois. Eh bien ! messieurs, prononcez : le sort de ces trois hommes est entre vos mains. Quelle peine ont-ils méritée ?

— Mais, d'abord la restitution des dix mille francs, se hâta de proposer Gringalet.

— Et l'exclusion de la Société, ajouta Clef-des-Cœurs.

— A moins qu'ils ne veuillent jouer du couteau, fit résolument l'Ecureuil, en sortant de sa poche un véritable yatagan.

Aussitôt les autres écumeurs imitèrent ce mouvement et se mirent sur la défensive.

Mais, effrayés par le nombre et redoutant la fureur de leurs camarades, les trois coupables n'apposèrent aucune résistance.

— Allons ! ordonna brièvement le président, la main à la poche, si vous ne voulez pas qu'on vous fouille !

— Mais nous aurons notre part tout de même... hasarda Ginglard qui, le premier, fit acte d'obéissance.

— Non-seulement vous aurez votre part, répondit le bossu, mais j'obtiendrai de ces messieurs un pardon complet, si vous faites preuve de bonne volonté.

— Et nous serons de l'expédition que vous nous avez annoncée ? demanda l'Amadou qui se reprit à espérer.

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle ? dit Bouteleux.

— C'est que vous me direz comment vous êtes entré en relations avec Morinval. Dame ! se défendit Adolphe, je ne puis pas être partout. Et cependant je vous défie de m'accuser de négligence, car je vous en ai sauvé d'une belle !... Savez-vous que M. Desarceaux se rendait déjà chez le commissaire de police ? Savez-vous qu'avez le couteau de Bouteleux, le signalement de Ginglard, les dépenses que vous commenciez à faire, il n'aurait pas fallu plus de quarante-huit heures pour vous arrêter, pour arrêter tous ceux qui m'écoutent ? Eh bien ! j'ai empêché tout cela moi ! Il me semble que cela mérite bien un peu de confiance.

Cette rapide énumération avait fait frissonner les écumeurs. A dater de ce moment, le bossu était réellement leur maître.

— Eh ! mon Dieu ! c'est bon, grogna Bouteleux, on va le partager, cet argent.

A ces mots, ainsi que l'avait fait Ginglard, il remit au président la somme dont il était porteur.

L'Amadou s'exécuta à son tour en soupirant.

— Maintenant, parlez, dit le bossu. Comment avez-vous engagé l'affaire avec Morinval?

Ce fut Ginglard qui prit la parole et qui raconta ce qui s'était passé.

— Ainsi, fit Adolphe avec mépris, vous vous êtes courbés tous les trois devant le canon d'un pistolet qui n'était peut-être pas chargé! Eh bien! non-seulement vous êtes des lâches, mais vous êtes des imbéciles. Oui des imbéciles. Quoi! on vous signale un reçu de quatre cent mille francs, vous avez la peine de le prendre, vous risquez votre liberté, la nôtre, et vous cédez ce reçu pour dix mille francs à un homme qui est deux fois millionnaire!

Les trois coupables se taisaient. Ils commençaient à comprendre que le bossu avait raison.

— Eh bien! continua Adolphe, j'y mettrai de l'amour-propre pour nous. Il ne sera pas dit que dix hommes comme nous ont été joués par un coquin. Je veux réparer vos maladresses. Voyons, dit-il à Bouteleux, c'est toi, qui es allé chez Morinval hier matin en arrivant de Paris, n'est-ce pas?

— Oui, c'est moi.

— C'est toi qui lui a remis le reçu que tu rapportais?

— C'est encore moi.

— Eh bien! qu'en a-t-il fait de ce reçu? L'a-t-il déchiré? L'a-t-il brûlé?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Ah! dit vivement Adolphe, soulagé d'un grand poids; tu as donc vu ce qu'il en faisait?

— Parbleu! je ne suis pas si bête que tu veux bien le dire. J'ai des yeux, c'est pour m'en servir.

— Alors qu'a tu vu?

— Quand je lui ai donné son reçu, à cet homme, il a sauté dessus comme la misère sur le pauvre monde. Il

a tiré de sa poche un trousseau de clefs et il est allé ouvrir un cartonnier qui se trouvait là. Alors il a pris un carton sur lequel il y avait un S, il en a sorti un dossier, sur la couverture duquel il y avait écrit en grosses lettres : " le baron de Savenay contre Morinval ; il a ouvert le dossier, il a percé un petit trou avec un poinçon dans le coin du reçu, et il l'a enfilé dans une petite ficelle rouge qui attachait déjà d'autres papiers. Après ça, il a glissé le dossier dans le carton, a remis le carton dans le meuble, l'a refermé à clef, et est revenu à moi frédonnant un petit air.

— Eh bien ! que faites-vous là ? m'a-t-il demandé. Vous êtes payé, allez-vous-en !

— Le fait est, continua Bouteleux, que je ne sais pas trop ce que je faisais là. Je lui ai donné un grand coup de casquette et je suis parti.

— Alors, tout n'est pas perdu ! s'écria Adolphe, nous pouvons encore nous sortir de ce mauvais pas, reprendre à Morinval le reçu qu'il possède, et pour le punir de nous avoir joués, nous ne lui faisons grâce de la vie qu'en échange de cinquante mille francs.

— Et quand exécuterons-nous ce plan-là ? interrogea l'Ecureuil.

— Répondez vous-mêmes. J'ai obtenu trois jours de Raphaël Desarceaux. Hier, le premier jour, j'ai perdu mon temps à vous chercher ; aujourd'hui, second jour, nous discutons ; demain, troisième jour, il faut que je tienne ma parole ou nous sommes perdus.

— Diable ! mais c'est cette nuit même, qu'il faut nous mettre en campagne ! s'écria Ginglard.

— Soit ! ce sera pour cette nuit, dit le bossu. Du reste, cela se trouve à merveille ; nous sommes à moitié chemin de Chatou et par conséquent de Croissy. Donc, gagnons Bougival, passons le reste de la journée dans l'île, mangeons tranquillement une matelotte à l'heure

du dîner, et ce soir, nous prendrons d'assaut, si c'est nécessaire, la maison de Morinval. Bouteleux, Ginglard et l'Amadou connaissent les êtres ; ils nous serviront de guides.

Les écumeurs se divisèrent en groupes de deux ou trois personnages et s'espacèrent le long de la route. Au bout de trois quarts d'heure ils étaient à Rueil, au bout d'une autre demi-heure ils avaient atteint Bougival. Une fois abrités par les arbres touffus qui couvrent l'île de Croissy, les uns poursuivirent leur promenade, les autres se livrèrent aux douceurs du repos.

Enfin ; vers dix heures du soir, conduits par Bouteleux et Ginglard, qui avaient pris les devants, les écumeurs se trouvèrent réunis devant la petite porte qui s'ouvrait sur le parc de la propriété.

Pendant qu'Adolphe déployait tant d'activité pour échapper à la dénonciation dont la bande des Ecumeurs était menacée, Raphaël vivait au milieu des transes les plus cruelles. Il tremblait que Berthe ne livrât à son père le secret qu'il lui avait confié dans un moment d'expansion pour ainsi dire involontaire.

Quant à M. de Savenay, il ignorait tout. Il était toujours aussi triste, et en apparence, aussi froid ; mais l'avenir de sa fille le tourmentait chaque jour davantage. Cependant, depuis la veille, il voyait sa fille gaie, si franchement heureuse, que, sans s'expliquer ce changement, il crut devoir le mettre à profit.

Un peu avant de se metre à table, il donna l'ordre à Marguerite de mettre trois couverts.

Berthe se trouvait là.

— Trois couverts ! répéta-t-elle. Vous attendez donc quelqu'un à dîner ?

— Oui.

— Et vous ne m'avez pas prévenu !

— Oh! ce quelqu'un-là n'est personne... Il est de mes meilleurs amis.

— Qui est-ce donc? interrogea-t-elle le front couvert d'un léger nuage.

— C'est M. de Tallerin.

— Ah! fit Berthe, qui devint pensive. Vous avez invité M. de Tallerin...

— Oui... N'est-ce pas tout simple ?

— Assurément, répondit la jeune fille; mais je tiens à ce qu'il soit bien convenu d'avance que la présence de M. de Tallerin ne cache aucun piège.

— Et quel piège veux-tu qu'elle cache? De Tallerin ne s'est mis sur les rangs d'épouseur que par amitié pour toi et moi. Quel autre grief as-tu donc à lui reprocher? Prends-y bien garde, mon enfant! A force de témoigner tant d'hostilité au plus loyal gentilhomme qui existe, tu pourrais me faire croire...

Il s'arrêta et hocha gravement la tête.

— Quoi donc? demanda Berthe avec vivacité.

— Que tu as pour un autre un peu plus d'indulgence qu'il ne conviendrait à ton âge.

— A mon âge! fit Berthe avec impatience. Oh! tous les pères sont bien les mêmes. Quel âge croyez-vous donc que j'aie? Ne m'avez-vous pas dit vous-même que j'étais bonne à marier?

— Tu y songes donc? demanda le baron étonné.

— Dame!... vous y songez bien, vous.

— Ah! fit le baron dont la voix parcourut toute la gamme de la surprise. Et tu as fixé ton choix?

La jeune fille sourit et cligna de l'œil avec espiegle-
rie. é

— Et tu l'aimes?

— Je crois que oui, répondit-elle en baissant les yeux.

Le rouge de la colère monta au front du gentilhomme. Il eut pourtant la force de se contenir.

— Décidément, je ne comprends plus, fit-il. Explique-toi plus clairement.

— Clairement... ce sera peut-être un peu difficile; mais si vous voulez, faisons un conte de fée.

Elle commença :

— Il y avait une fois un grand-vizir riche, qui avait confié sa fortune à un célèbre banquier de Samarcande. Le banquier avait donné un reçu au grand-vizir; mais le jour où celui-ci voulut réclamer ce qui lui était dû, il lui fut impossible de présenter le titre qu'il avait eu vingt fois entre les mains. Le banquier, qui était un malhonnête homme, garda l'argent et le grand-vizir fut ruiné.

Pendant longtemps il fut peu sensible à cette perte et s'en serait consolé tout à fait s'il n'avait pas eu une fille, nommée Fathma, belle comme le jour — c'est le comte des fées qui parle — et sage comme Minerve en personne. Malheureusement, avec tant de qualités, la belle et sage jeune fille ne parvenait pas à trouver un mari, et, bien qu'elle n'eut que dix-huit ans, le grand-vizir se désolait...

— Oui, je connais cette histoire-là, dit le baron avec impatience. Où veux-tu en venir?

Berthe continua sans s'émouvoir.

— Près du grand-vizir et de la jeune fille, vivait un jeune homme nommé Mohammed, qui, lui aussi, avait occupé jadis dans le commerce de Samarcande une belle position. Il aimait en secret la belle Fathma; mais comme il ne possédait plus rien, il n'osait pas lui avouer son amour. De sorte qu'un beau jour, sans chercher une occasion, par le plus grand des hasards, tout naturellement, presque à leur insu, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas indifférents l'un à l'autre.

— Par exemple! s'écria M. de Savenay, pâle de colère.

— Attendez! je n'ai pas fini, fit Berthe avec malice.

— Alors, reprit-elle, les deux jeunes gens invoquèrent la bonne fée et la bonne fée leur apparut.

— Il ya longtemps que vous souffrez, dit-elle, mais vos épreuves vont cesser. Ce reçu, cet introuvable reçu que le grand-vizir a tant cherché, je me charge de le découvrir et de le remettre à celui que fathma a choisi. Alors Mohammed ira trouver son père, il se jettera à ses genoux, et lui dira : " Depuis de longues années, j'aime votre fille et j'en suis aimé. Je suis pauvre comme vous, mais je vous rapporte la fortune que vous avez perdue, et je ne vous demande pour récompense que la main de celle que j'aime. "

A ces mots, la bonne fée disparut dans un nuage.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ? fit le baron en proie à une excessive agitation.

— La vérité, mon père.

— Comment ! ce reçu, quelqu'un l'a donc trouvé ?

— C'est la bonne fée qui le prétend.

— Et ce Mohammed, c'est...

— Vous le saurez le jour où ce conte deviendra une réalité, répondit Berthe avec le même sourire confiant.

Quant au baron, il était littéralement pétrifié.

Son impatience, sa colère, s'étaient évanouies. L'indignation qu'il avait éprouvée d'abord, en entendant tomber des lèvres de Berthe l'aveu de son amour, avait fait place à la stupéfaction, et plus encore à la curiosité.

— Voyons, fit-il avec ce geste familier aux gens qui se trouvent en face d'un mystère inexplicable, il est impossible que tu m'aies bâti ce conte sans avoir des données certaines. Tu ne te joues pas impunément de ma crédulité. Tout cela est vrai ?

— Est ou sera vrai, répondit Berthe, vous verrez...

— Mais qui te l'a dit ?

— Ah ! j'ai promis le secret, fit-elle nettement.

— Le secret ! Mais combien de temps vas-tu me laisser dans cette horrible incertitude ?

— Cela ne dépend pas de moi, mais je sais que ce ne sera pas long.

— Au moins, dis-moi le nom de ce jeune homme.

— Je m'en garderai bien ! se défendit Berthe. Ce serait couper la moitié de l'effet qu'il doit produire.

Tout à coup le gentilhomme se frappa le front comme illuminé d'une idée subite.

— J'y suis ! s'écria-t-il. C'est Raphaël.

Berthe pâlit, mais elle eut la force de garder une immobilité absolue.

— N'est-ce pas ? fit le baron. C'est lui.

Même silence de la jeune fille.

— Oui, c'est lui, reprit le baron, en se levant et en marchant à grands pas. C'est dans le cabinet que je lui ai donné à réparer qu'il a trouvé ce reçu. Il n'y a pas à dire, il faut que je m'assure à l'instant...

Berthe allait s'élancer pour le retenir, lorsque le timbre de l'antichambre fit entendre un vibrement sonore. Le baron, qui avait déjà pris son chapeau, s'arrêta :

— C'est lui, murmura-t-il, je distingue un pas d'homme... C'est Raphaël qui vient me rapporter...

Au même instant la porte s'ouvrit et... M. de Tallerin parut.

Le baron avait complètement oublié l'invitation qu'il lui avait faite. Berthe respira. Elle regrettait ce qu'elle avait fait, mais elle était trop fille d'Eve pour garder le secret qu'elle avait promis à Raphaël. Elle n'en avait livré que la moitié, c'est vrai, mais le baron avait deviné l'autre. Que dirait Raphaël ? Cette indiscrétion allait peut-être tout gâter...

Aussi fut-elle très aimable avec M. de Tallerin. Elle lui fit les honneurs de la maison avec une grâce que le gentilhomme ne lui connaissait pas encore. Son but

était évidemment de le retenir le plus longtemps possible.

— Ce sera toujours autant de gagné, pensait-elle.

En effet, il était près de dix heures du soir, quand M. de Tallerin parla de se retirer.

Quant au baron, il endura stoïquement ce long supplice, et fit tous ces efforts pour calmer l'impatience fiévreuse qui le dévorait. Mais il ne put la contenir assez longtemps pour qu'elle passât inaperçue aux yeux de son invité.

— Mais qu'as-tu donc aujourd'hui? lui demanda M. de Tallerin, je te trouve tout... tout chose.

— C'est vrai, répondit M. de Savenay, qui sourit à grand'peine, je ne me sens pas bien.

Enfin, vers dix heures un quart, M. de Tallerin prit congé de son hôtes.

Le baron accompagna son ami jusqu'à la porte.

— Sais-tu que ta fille est adorable? lui dit M. de Tallerin enthousiasmé. Ah! pour peu qu'elle soit toujours ainsi, j'en deviendrai fou, parole d'honneur!

Dès qu'il se fut éloigné, M. de Savenay prit son chapeau.

— Tu sors? lui demanda Berthe avec une indifférence parfaitement jouée.

— Sans doute.

— Où vas-tu donc?

— Chez Raphaël.

— A dix heures et demie du soir! mais il y a plus d'une heure que madame Desarceaux et M. Raphaël sont couchés!

— C'est juste! fit le baron qui se laissa tomber sur son siège avec accablement, mais demain, dès le matin...

— Dès le matin, fit observer Berthe. Est-ce que c'est possible? M. Raphaël sort de chez lui avant six heures.

— Eh bien! j'irai à cinq heures et demie.

— Et madame Desarceaux, crois-tu qu'elle soit levée à pareille heure? Peux-tu décemment aller réveiller cette pauvre dame à cinq heures et demie?

— Tu as raison, j'irai à onze heures, quand il rentrera pour déjeuner.

— A la bonne heure! dit Berthe. Et encore...

Elle avait déjà gagné huit heures. Peut-être d'ici là Raphaël viendrait-il.

Berthe ignorait quel événement imprévu avait détruit les espérances qu'elle nourrissait. Elle trouvait que Raphaël tardait beaucoup.

Quant à lui, le pauvre garçon! à quelque heure du jour ou de la nuit qu'on fût venu pour frapper à sa porte, on aurait été certain de le trouver debout, ou tout au moins les yeux ouverts. Depuis deux nuits il n'avait pas dormi, depuis deux jours il ne vivait plus.

Quand se leva l'aurore du troisième jour, il était exténué. Et il n'avait reçu aucune nouvelle!... Le bossu aurait-il échoué?... Le reçu était-il anéanti?... Et Berthe... que devait-elle penser!...

Il se rendit à son atelier à l'heure ordinaire, mais ce fut plutôt pour faire acte de présence que pour travailler. M. Carmelet fut effrayé du changement qu'il remarqua chez son contre-maître.

— Ah ça! qu'avez-vous? dit-il. Je vous trouve le teint enflammé, les yeux rouges, la main brûlante...

— Je n'ai pas dormi, répondit Raphaël.

— Alors vous êtes malade, il faut vous soigner, mon cher.

— Bah! cela ne sera rien. Demain j'irai mieux, fit le jeune ouvrier avec un singulier accent.

M. Carmelet ne put pas en obtenir davantage: Vers onze heures, Raphaël rentra chez lui selon sa coutume.

Son étonnement fut grand de trouver le baron de Savenay dans la chambre de sa mère.

Il eut un pressentiment de la vérité.

— Mon cher ami, lui dit le gentilhomme, je suis sur des charbons ardents. Ma fille m'a bâti hier un conte de fées, dans lequel il est question d'un jeune homme qui l'aime, qu'elle aime — nous traiterons cette question là plus tard — mais où il est aussi question d'un certain reçu que ce jeune homme aurait retrouvé. Or, ceci m'intéresse particulièrement. Avez-vous connaissance de quelque chose de semblable ?

— Non monsieur, balbutia Raphaël avec effort.

— Cependant, à certains indices, j'avais lieu de croire que c'était de vous qu'il s'agissait.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, répondit le malheureux garçon, qui soutenait aussi maladroitement que possible le combat que se livraient en lui le mensonge et la vérité.

Le baron s'en aperçut.

— Pourtant, reprit-il d'une voix sévère, je m'étais figuré qu'en réparant le cabinet que je vous avais confié, vous aviez retrouvé le document important dont Berthe me révélait l'existence.

— Dans le cabinet ! fit Raphaël avec vivacité. Oh ! non, monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur !

— Enfin, fit le baron à bout de patience, jurez-moi que ce n'est pas de vous qu'il s'agit et que ce titre n'est pas entre vos mains !

Devant cet appel décisif fait à sa loyauté ,Raphaël était sans armes.

— Vous avez raison, monsieur, dit-il d'une voix rauque, je suis un misérable !

Madame Desarceaux n'avait pas fait un mouvement pendant le cours de cette conversation ; mais en voyant son fils s'humilier ainsi devant le gentilhomme, tout son orgueil de mère se révolta. Elle bondit de sa chaise, s'élança aupres de lui, le prit dans ses bras.

— Par exemple ! s'écria-t-elle indignée.

Et debout, fière, hautaine, elle fit de son corps un rampart à Raphaël, et toisa le baron d'un air de défi.

— Eh bien ! dit-elle. Quand ce serait lui ?

M. de Savenay comprit quel sentiment il venait de froisser et devina que madame Desarceaux s'opposait à toute explication sur un semblable terrain.

— Calmez-vous de grâce, madame ! reprit-il d'un ton plus doux. Je ne suis venu ici que dans le but d'obtenir des éclaircissements. Aucune mauvaise pensée ne m'anime, croyez-le bien ; mais vous sentez que rien ne peut m'intéresser davantage que le bonheur de mon enfant et l'espoir de recouvrer ma fortune.

— Vous avez raison, monsieur, dit Raphaël avec une étrange surexcitation. Mon premier devoir était de vous éclairer à cet égard. J'ai manqué à ce devoir, et Dieu m'en punit amèrement, car aujourd'hui ce n'est plus un misérable homme d'affaire, c'est moi qui vous ai dépouillé de votre fortune.

— Que dites-vous ? fit le baron d'une voix étranglée.

— Oui, monsieur, ce document que j'avais retrouvé, je me le suis laissé voler !

Ce dernier coup était au-dessus des forces du gentilhomme. Il étendit les bras, chancela et tomba foudroyé.

Cet accident n'était pas fait pour calmer la surexcitation à laquelle Raphaël et sa mère elle-même étaient en en proie.

Mais déjà madame Desarceaux s'était empressée autour du baron, avait dénoué sa cravate, et imprégnait de vinaigre ses mains, ses tempes, son visage. M. de Savenay ne faisait pas un mouvement. Par un singulier retour des choses d'ici-bas, il gisait dans ce même fauteuil sur lequel son père était mort dix-neuf ans plus tôt. Ce meuble était-il donc prédestiné ?

Raphaël n'eut pas la patience d'assister immobile à

cette scène. Malgré les soins que sa mère prodiguait au baron, il se précipita hors de la chambre pour aller chercher un médecin.

Un quart d'heure après, lorsqu'il revint accompagné du docteur, M. de Savenay avait ouvert les yeux et reprenait connaissance. Grâce à l'intervention du médecin, à l'activité de Raphaël, le gentilhomme recouvra enfin l'usage de ses facultés.

Il congédia le docteur et demeura silencieux, comme pour mieux rentrer en possession de lui-même.

Raphaël l'observait d'un œil inquiet.

Madame Desarceaux se taisait. Elle paraissait insensible à l'accident dont le baron avait été victime et, maintenant qu'il avait repris ses sens, s'était assise à l'autre bout de la chambre.

— Pardon, dit enfin M. de Savenay. Excusez le spectacle ridicule que je vous ai donné, et causons sans aigreur, comme il convient entre gens que les mêmes revers ont éprouvés, qui se comprennent, et surtout qui s'estiment.

Ce début eut pour effet immédiat de désarmer la colère de madame Desarceaux. Elle comprit en effet, ce que le baron avait dû souffrir !

Quant à Raphaël, qui s'attendait à des récriminations, il fut touché de la résignation avec laquelle le gentilhomme acceptait cette seconde ruine.

— Mais tout n'est pas perdu, mon cher monsieur, s'empressa-t-il de répondre. C'est aujourd'hui, ce soir même, qu'expire le délai qu'on m'a demandé.

Le baron tressaillit.

— Allons, dit-il avec incrédulité, n'essayez plus de me donner le change, mon ami. Vous avez vu l'effet qu'une fausse joie a produit sur moi.

— Aussi serais-je désolé de provoquer une nouvelle crise, répondit Raphaël, mais il faut bien que je vous

fasse part de ce qui est arrivé et que je justifie le silence que j'ai gardé.

A ces mots, avec une grande lucidité, il raconta à M. de Savenay comment, pour respecter l'honneur et les susceptibilité de madame Desarceaux, il avait tenté auprès de Morinval une démarche conciliatrice, et de quelle façon Morinval y avait répondu. Enfin, il lui apprit ce qu'était Adolphe Martin, et comment le bossu s'était engagé à lui rapporter le reçu ou à déposer contre son père.

Le gentilhomme était atterré.

— Non, dit-il, en secouant tristement la tête, ne nous berçons plus de chimériques espérances. Déjà ma ruine a amené la vôtre, je ne veux pas vous ruiner une fois de plus pour essayer de recouvrer une fortune illusoire.

— Quant à cela, mon cher monsieur, répliqua vivement Raphaël, vous me permettrez d'être le seul juge de ma conduite. D'ailleurs, nous n'en sommes pas encore là. Nous avons encore douze heures avant l'expiration du délai que j'ai accordé. Peut-être d'ici-là qu'Adolphe aura tenu sa promesse.

— Vous y croyez donc ? fit le baron avec amertume.

— Pourquoi pas ?

— Mais de quels moyens voulez-vous que dispose ce pauvre diable ?

— Je l'ignore, mais je ne désespère pas encore.

Le gentilhomme allait répliquer, quand madame Desarceaux lui imposa silence d'un geste et prêta l'oreille.

Il lui semblait entendre dans la rue le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison. Elle s'était approchée de la porte de l'escalier et avait prêté l'oreille.

— Mais oui, fit-elle, je ne me trompe pas... on monte...

Raphaël et M. de Savenay écoutèrent à leur tour.

En effet, on entendait distinctement dans l'escalier

des pas lourds, semblables au piétinement d'hommes qui portent un fardeau. Ces pas se rapprochaient. Bientôt ils résonnèrent sur le palier.

Curieuse d'en connaître la cause, madame Desarceaux ouvrit la porte.

Un spectacle étrange frappa les yeux du baron et de Raphaël.

Deux hommes vêtus de blouses, la casquette et le chapeau profondément enfoncées sur les yeux, tenaient dans leurs bras l'un par la tête, l'autre par les pieds, le corps inerte d'un homme qu'ils portaient avec de grandes précautions.

— Adolphe! s'écria Raphaël. C'est Adolphe!

Mais madame Desarceaux, qui était près de la porte, n'avait vu qu'une chose, ou plutôt qu'un homme. C'était un de ceux qui portaient le bossu.

Elle se précipita sur lui et le saisit au collet.

— C'est lui! s'écria-t-elle de son côté. C'est mon voleur d'avant -hier.

A son tour, Raphaël allait se jeter sur lui, quand Adolphe se redressa. Il était d'une pâleur effrayante.

— De grâce, taisez-vous! fit-il d'une voix affaiblie.

A ces mots, il tira de sa poche un papier qu'il tendit à Raphaël.

— Voici votre reçu, dit-il.

Et pendant que le jeune ouvrier courait vers la fenêtre pour le voir au grand jour et s'assurer que le bossu ne l'avait pas trompé, celui-ci s'adressa à ceux qui le soutenaient.

— Encore un étage, dit-il avec effort. Fermez cette porte et montons.

Ginglard, car c'était bien lui que madame Desarceaux avait pris au collet, tira la porte. Aussitôt, aidé de son camarade Bouteleux, il escalada les degrés avec une surprenante agilité.

La mère de Raphaël, moins préoccupée que son fils et M. de Savenay du papier que le bossu venait de leur remettre, ne perdait rien de ce qui se passait au dessus d'elle. Elle distingua donc le grincement de la porte qui s'ouvrait et entendit les hommes qui accompagnaient Adolphe se diriger vers le lit. Un nouveau piétinement parvint à son oreille. Elle pensa qu'on déshabillait et qu'on couchait le bossu. Puis, presque aussitôt, retentit dans l'escalier un fracas épouvantable. C'étaient ces deux hommes qui redescendaient, ou plutôt qui dégringolaient les marches avec une rapidité vertigineuse.

Au bout d'une minute ils étaient dans la rue, et un profond silence régna dans la maison.

Alors elle se rapprocha du baron, dont les yeux étincelaient d'une joie immense .

— C'est bien lui, disait-il d'une voie étranglée, tandis que le papier tremblait entre ses mains fiévreuses, je le reconnais ! C'est mon reçu !

Raphaël était enchanté, mais il était encore plus préoccupé.

— De quelle façon ce diable d'Adolphe a-t-il pu reprendre ce titre à Morinval ? pensait-il.

— Vous m'excuserez, mes amis, fit le gentilhomme ; mais vous sentez combien j'ai hâte d'apprendre à Berthe cette heureuse nouvelle ! Ce soir nous nous reverrons. Vous me ferez bien l'honneur, j'espère, de venir dîner tous les deux à la maison. Quant à ce pauvre garçon, je reviendrai le voir, assurément et le remercier de ce qu'il a fait pour moi. En attendant, ayez la bonté de lui annoncer qu'à dater de ce jour il peut compter sur une pension viagère de douze cents francs.

En prononçant ces phrases décousues, M. de Savenay pressait les mains de Raphaël et de sa mère, tenait toujours ouvert le titre qu'il ne se lassait pas de contempler.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Raphaël.

— Quoi donc ? demanda madame Desarceaux.

Il étendit le bras, et du doigt, montra le papier que le baron tenait à la main. Dans les mouvements de joie désordonnée du gentilhomme, le papier s'était replié, et on distinguait à l'envers une tache d'un rouge vif, large comme une pièce de deux francs.

— Mais, c'est du sang ! fit Raphaël épouvanté, après l'avoir examinée avec attention.

XIV

A QUEL PRIX LE BOSSU AVAIT TENU SA PROMESSE

Le baron et madame Desarceaux jetèrent les yeux sur la tache que Raphaël leur avait signalée.

— En effet..., dirent-ils à la fois, c'est bien du sang! Et voyez, ajouta le gentilhomme, on dirait qu'il a pénétré ce papier à travers une étoffe dont on distingue presque la trame.

— Mais alors c'est Adolphe qui est blessé? fit Raphaël, puisqu'il est revenu en voiture et porté par deux hommes.

— Je vous laisse tirer cette affaire-là au clair, dit le gentilhomme. Dans tous les cas, si le pauvre diable est blessé, je me charge d'acquitter tous les frais.

A ces mots, M. de Savenay qui, depuis dix minutes ne demandait qu'à s'en aller, se dirigea vers la porte.

— A ce soir, dit-il, je vous attends.

Madame Desarceaux balbutia quelques paroles pour décliner l'invitation qui lui était adressée.

— Non, non, je ne vous écoute pas, interrompit le baron. D'ailleurs, nous avons à causer de bien d'autres choses encore. Aussi je compte sur vous.

Il serra une dernière fois la main de Raphaël et s'éloigna.

Au moment où il ouvrait la porte, il fut obligé de s'effacer pour laisser quelqu'un qui montait.

— Tiens! c'est vous, docteur! fit-il avec étonnement.

Vous le voyez, je n'ai plus besoin de vous. On vient de me donner un cordial qui m'a remis pour longtemps, ajouta-t-il gaiement.

— Aussi n'est-ce pas pour vous, que je reviens, répondit le docteur, c'est pour un voisin.

— J'aime mieux cela, riposta le baron avant de disparaître.

Le médecin allait passer outre, quand Raphaël l'arrêta.

— Pardon, docteur, dit-il ; M. Martin est blessé, n'est-ce pas ?

— Oui. Un homme que je n'ai jamais vu est venu chez moi tout à l'heure et m'a dit que M. Martin me faisait appeler sur-le-champ. Je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il m'a répondu que c'était d'une blessure d'arme à feu.

— Y a-t-il inconvénient à ce que je vous accompagne ? Vous le savez, je suis assez lié avec Adolphe. Et puis, je vous le cache pas, cette blessure reçue par lui dans les circonstances actuelles, m'intéresse particulièrement.

— Venez, dit le docteur, je n'y vois pas d'inconvénient.

Raphaël le suivit et ils pénétrèrent ensemble dans la chambre d'Adolphe Martin.

Le bossu était couché. Il dormait ou paraissait dormir, car il avait les yeux fermés et ne fit aucun mouvement lorsque le médecin et l'ouvrier s'approchèrent.

Au chevet de son lit, sur une chaise, avaient été jetés en désordre ses vêtements. La chemise était tachée d'une large tache de sang ; la doublure du gilet en était également imprégnée. Raphaël s'expliqua alors comment le reçu qui se trouvait dans la poche du gilet avait été maculé.

Pendant qu'il se livrait à cet examen rapide, le docteur s'était avancé vers le blessé.

Raphaël releva la tête juste à temps pour surprendre sur le visage du médecin une expression d'assez mauvaise augure.

— Cet homme ne dort pas, dit-il, il est évanoui. Le pouls ne bat presque plus, la respiration est courte, irrégulière, oppressée ; le siège de la blessure est à la poitrine et le poumon doit être attaqué.

Alors il écarta la chemise d'Adolphe.

— Voyez, ajouta-t-il en montrant un trou presque imperceptible à la hauteur du sein gauche, la blessure a été faite par une arme à feu, et probablement par un revolver.

— Alors la blessure est grave ?

— Si grave que l'on ne peut pas même essayez d'extraire la balle. Celui de mes confrères qui a posé le premier appareil a été certainement de mon avis, puisqu'il ne l'a pas tenté.

— Mais cet homme est-il condamné ?

— Sans appel. La mort peut tarder à venir un jour, deux jours peut-être, mais pas davantage.

— Et rien ne peut le sauver ? demanda Raphaël ému.

— Rien, répondit le docteur.

Aussitôt il se mit à l'œuvre, posa sur la blessure un nouvel appareil et chercha à raminer le patient.

Au bout de quelques minutes, Adolphe ouvrit enfin les yeux. Pourtant il ne reconnut pas immédiatement ceux qui l'entouraient, car il promena dans la chambre un regard errant. Puis la mémoire lui revint. Il sourit à Raphaël d'un air triste et résigné.

— Ah ! c'est vous docteur, dit-il d'une voix affaiblie. Après la mère, le fils, n'est-ce pas ? C'est logique.

— Allons ! du silence, recommanda le médecin. Je vous défends de parler.

— Je comprends, répliqua doucement le bossu, mais c'est impossible, monsieur. J'ai quelques dispositions à fournir avant de mourir. Il faut que vous me donniez la force qui me manque pour remplir ces deux devoirs.

— Non, non, ne comptez pas sur moi, se défendit vivement le médecin.

— Docteur, insista Adolphe, ne me refusez pas cette grâce. Vous ne voulez pas m'empêcher de mettre ordre à mes affaires, de mourir tranquille.

— Soit ! fit le médecin avec une feinte bonhomie. Il ne faut jamais contrarier les malades. Je vous donnerai ce que vous désirez ; mais vous me promettez d'être sage, de ne pas abuser de la permission ?

— N'ayez crainte, docteur, fit le blessé avec un sourire étrange, je n'irai pas au-delà de ce que je puis faire.

— Bien, je reviendrai vous voir dans la journée. D'ici à dix minutes, le pharmacien vous enverra la potion que je vais faire préparer. Vous en prendrez une cuillerée tous les quarts d'heure, tant que vous parlerez, et une cuillerée d'heure en heure quand vous serez tranquille. Vous m'avez bien compris ?

— Parfaitement.

Cette courte conversation avait fatiguée Adolphe. Sa voix avait faibli, sa respiration était oppressée.

Lorsque le docteur fut parti, Raphaël s'assit au chevet du blessé.

— Je vais prier ma mère d'aller vous chercher une garde-malade, dit le jeune homme. Ne vous inquiétez de rien, si vous n'avez pas d'argent, j'en ai ; vous me rendrez cela plus tard...

— J'ai six mille francs dans la poche droite de mon gilet, fit le bossu. Prenez-les et veuillez les garder. Plus tard je vous dirai ce qu'il en faudra faire, si vous consentez à vous en charger.

— Six mille francs! murmura Raphaël étonné.

Comme s'il se refusait à y croire, il fouilla rapidement dans la poche du gilet. Elle contenait en effet, six billets de banque de mille francs.

— Alors soyez assez bon pour en rester dépositaire et permettez-moi de reposer jusqu'à ce que le pharmacien soit arrivé.

— C'est ce que j'allais vous proposer, dit Raphaël.

Il descendit, pria sa mère d'aller chercher une sœur à la communauté la plus proche et remonta dès que le pharmacien eut apporté la potion que le docteur avait commandée.

Il reprit au chevet d'Adolphe la place qu'il avait quittée et versa au blessé une première cuillerée.

Aussitôt, et comme par enchantement le teint pâle se colora, les yeux éteints se ranimèrent.

— Ah! cela va mieux, fit-il avec un soupir de soulagement.

—Mais enfin que s'est-il passé? demanda Raphaël. Qui vous a fait cette blessure?

— C'est Morinval, votre oncle.

— Que dites-vous! s'écria Raphaël. Mais Morinval est votre père! Vous me l'avez affirmé du moins.

— Je vous ai dit la vérité, mon cher monsieur.

Raphaël tressaillit d'horreur.

— Ecoutez-moi avec la plus grande attention, commença le bossu. Ne vous étonnez de rien; ne m'interrompez pas, ne me questionnez pas; cela ne ferait que retarder le dénouement du récit que j'ai à vous faire, et je n'aurais peut-être pas la force d'aller jusqu'au bout.

— Je vous le promets, dit Raphaël.

Or, voici ce que, dans un langage imaginé, à travers des défaillances passagères, le bossu raconta:

Pour recouvrer ce document important, il avait, on

l'a vu, l'intention d'employer les mêmes hommes qui avaient servi Morinval.

Bouteleux exécuta donc pour les écumeurs exactement la même manœuvre qu'il avait faite pour son propre compte. Il les introduisit par la petite porte du jardin, leur assigna les postes qu'ils devaient occuper et se mit lui-même en observation.

Pendant ces préparatifs préliminaires, Adolphe ne l'avait pas quitté d'une semelle.

Lorsque Bouteleux vit s'éteindre, les unes après les autres, les lumières de la maison, une particularité le frappa : il n'avait pas vu s'éclairer la chambre occupée par le domestique de Morinval à l'étage supérieur. Cet homme était-il absent ? Couchait-il dans un cabinet à proximité de son maître ? A tout hasard, il fallait redoubler de précautions. Fort heureusement on se trouvait en nombre, cette fois.

Enfin, à un signal donné, Ginglard se mit en mesure de frayer une issue aux écumeurs pour pénétrer dans la maison. Ce ne fut pas à la fenêtre du cabinet qu'il s'attaqua, ce fut à celle du salon. En moins d'un quart d'heure la difficulté était vaincue, sans obstacle et presque sans bruit.

Bouteleux avait décrit au bossu la topographie de la maison. La question se résumait donc à ceci : lorsqu'il entendrait du bruit dans son cabinet, Morinval y descendrait-il par l'escalier dérobé ou par la porte qui communiquait avec le salon ? Le plus sûr était de garder les deux issues.

Il plaça donc deux hommes de chaque côté de ces deux portes.

— Faites-vous aussi plats que possible, recommanda-t-il. Dès que Morinval paraîtra, les deux hommes de gauche le prendront par un bras, les deux hommes de

droite le prendront par l'autre, et vous le désarmerez avant qu'il ait eu le temps de faire un mouvement.

Aussitôt que ces huit hommes furent placés. Adolphe alluma une bougie et inventoria le mobilier. Ce ne fut pas la caisse qui la première attira ses regards, ce fut le cartonnier.

— Est-ce là le meuble que tu m'as signalé? demanda-t-il à Bouteleux.

— C'est bien lui.

— Alors, fais sauter la serrure de ce meuble comme tu pourras. Toute précaution est inutile. Au contraire, plus tu feras de bruit, mieux cela vaudra: il faut que Morinval descende.

Bouteleux s'exécuta sur-le-camp. Il introduisit son ciseau dans la jointure et l'enfonça. En guise de marteau, il avait pris un presse-papier en bronze, monté sur une plaque de marbre noir. Chacun des coups qu'il portait retentissait dans le silence de la nuit.

Grâce à ce procédé, il eut bientôt fait sauter la gâche de la serrure. Alors il ouvrit le cartonnier, s'empara du carton qu'il avait désigné et le porta sur le bureau.

Adolphe s'était installé dans le grand fauteuil.

Il saisit le carton, choisit le dossier que Bouteleux lui avait désigné et souleva la chemise. La première pièce qui lui tomba sous les yeux fut le reçu de Morinval.

Adolphe dénoua le fil auquel il était attaché, fit main basse sur le titre et le glissa dans la poche de son gilet.

— Maintenant, dit-il, l'essentiel est fait.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la porte de l'escalier dérobé s'ouvrit précipitamment et que Morinval parut.

Du premier coup d'œil il vit un homme assis devant son bureau, il aperçut le carton béant, le dossier en désordre et devina ce qui s'était passé.

— Ah ! misérables ! s'écria-t-il.

En même temps, il voulut s'élancer, le revolver au poing ; mais les quatre hommes qui étaitent collés le long du mur et qu'il n'avait pas vus se jetèrent sur lui. A la tête de ce groupe se trouvait Clef-des-Cœurs.

Malgré la brusquerie de cette ataque, Morinval essaya de se défendre. Il laissa tomber la lampe qu'il portait de la main gauche et engagea une lutte désespérée. Les écumeurs ne parvinrent pas à le contenir immédiatement. Leur unique souci était de se tenir hors de portée du revolver dont il était armé et dont ils voulaient s'emparer.

Pendant le combat un coup partit. Morinval avait-il eu le temps de viser ? Fût-ce le hasard qui guida la balle ? On ne s'occupa pas alors d'éclaircir ce point obscur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adolphe porta la main à sa poitrine.

— Touché ! cria-t-il, tandis que son visage trahissait une profonde douleur.

Au moment même où il poussait ce cri de détresse, Morinval était désarmé.

Furieux de l'accident dont le président avait été victime, Clef-des-Cœurs secoua vigoureusement son prisonnier, et l'amena devant le bureau. Tous les écumeurs se précipitèrent à la fois sur Morinval.

Clef-des-Cœurs l'avait accroupi sur une chaise et se tenait debout à côté de lui, armé à son tour du pistolet qu'il lui avait arraché. En voyant que le bossu était blessé, il posa le canon du revolver sur la trempe de Morinval.

— Faut-il ?... demanda-t-il à Adolphe, en posant son doigt sur la détente.

— Pas encore, répondit le bossu.

Il avait pris son mouchoir et l'avait tamponné sur la plaie pour arrêter l'épanchement du sang.

— Monsieur, dit-il à Morinval, je ne suis venu ici que pour faire un acte de justice. Ce reçu que vous aviez volé, je tenais à vous le reprendre. Il est dans ma poche. Je n'aurais donc rien de plus à vous demander, si je ne trouvais également juste de dédommager les pauvres diables qui m'entourent de la peine qu'ils ont prise.

— Me reprendre ce reçu! interrompit l'avocat. De quel droit?

— Du droit que vous avez employé vous-même: celui du plus fort.

— Mais ce titre est à moi! Il y a plus de quinze ans que je l'ai remboursé: Ce n'est pas un acte de justice, c'est un vol que vous commettez!

— Vous savez bien que vous mentez, monsieur. Je vais vous le prouver. Je suis, — Je ne dirai pas l'ami de M. Raphaël Desarceaux, ce serait me faire trop d'honneur, — mais je lui suis dévoué. Or, c'est en ma présence qu'il a trouvé ce reçu, il me l'a montré, je l'ai vu et lu, je sais qu'il fondait sur ce chiffon de papier de grandes espérances. Quand j'ai été témoin de sa douleur, j'ai résolu de réparer le mal que vous lui aviez causé et je suis venu.

— Peste! quel dévouement! fit Morinval d'un ton railleur.

— Vous l'avez dit, monsieur. Je n'ai eu au monde qu'un amour: celui de ma mère. Pour lui venir en aide, pour lui épargner les privations, pour adoucir sa misère, j'ai tout fait. Sans le secours de madame Desarceaux, sans la générosité de M. Raphaël, je n'aurais pas pu reculer, comme je l'ai fait à force de soins, l'instant fatal où ma pauvre mère épuisée a rendu l'âme. Raillez tant que vous voudrez, monsieur, je suis ainsi.

Mais l'avocat ne raillait plus. Son visage était devenu grave et reflétait une inquiétude visible. Ce que venait de lui dire Adolphe lui rappelait ce que lui avait

confié Raphaël au sujet de certain bossu qui habitait sa maison.

— Qui donc êtes-vous? demanda-t-il en tremblant.

— Je n'ai aucune raison de vous le cacher, monsieur, je me nomme Adolphe Martin.

— Vous êtes le fils de Marianne! cria Morinval d'une voix étranglée.

— Oui, monsieur, répondit le bossu, en affectant le plus grand calme.

Morinval essaya de se lever; mais la main de fer de Clef-des-Cœurs s'appesantit sur lui et le cloua sur sa chaise. Alors il laissa tomber son front dans sa main et se voila le visage.

Pour tout le monde, la situation était bien claire. Le bossu avait raconté aux écumeurs l'histoire de Marianne et de son fils. Ils n'ignoraient donc plus rien. Adolphe se trouvait pour la première fois en présence de son père! Et c'était son père qui l'avait frappé!

Tout d'abord, en voyant le bossu impassible sur son fauteuil, répondant avec beaucoup de sang-froid aux perfidies de Morinval, on avait pensé que sa blessure était légère; mais à mesure que la conversation s'avançait, son visage se couvrait d'une pâleur de plus en plus effrayante.

Tout à coup, on le vit s'affaisser dans le fauteuil.

— Un verre d'eau... murmura-t-il d'une voix éteinte.

Morinval voulut encore se lever, mais Clef-des-Cœurs ne lui en laissa pas le temps.

— Un instant, mon petit père! dit-il en le couchant en joue, vous êtes responsables de ce qui va se passer; ne bougez pas, croyez-moi, ou, foi de joli garçon, je vous fais sauter le caisson!

L'avocat demeura immobile.

— C'est bien, dit-il. Que l'un de vous monte dans

ma chambre : il y trouvera sur la table de nuit de quoi faire un verre d'eau sucrée.

Adolphe s'était évanoui. Cependant Bouteleux, qui s'était élancé vers l'escalier dérobé, s'arrêta court.

— Mais va donc ! fit Clef-des-Cœurs. A la moindre alerte, je casse la tête à monsieur, et tout est dit.

Cette promesse éloquente encouragea Bouteleux, Il franchit l'escalier et revint bientôt, portant un verre d'eau, qu'il approcha des lèvres du blessé. En même temps, il avait sorti de sa poche un horrible mouchoir à carreaux, qu'il avait imbibé d'eau et avec lequel il bassinait les tempes du bossu.

Cette sensation de fraîcheur fit ouvrir les yeux à Adolphe. Il avala le verre d'eau sucrée que lui tendait Bouteleux et se redressa.

— Si je vous ai donné mon nom, monsieur, reprit-il, c'est que je ne crains pas que vous en abusiez. Divulguer les moyens que nous avons employés pour nous procurer le reçu que vous aviez dérobé, ce serait vous accuser vous-même, puisque nous serions forcés de raconter comment il était tombé en votre pouvoir. Donc parlons d'autre chose.

Je vous ai dit que je voulais que ces pauvres gens fussent indemnisés du mal que votre mauvaise foi leur a donné. Puis j'y tiens essentiellement et j'estime qu'une somme de cinquante mille francs n'est pas exagérée.

— Cinquante mille francs ! fit l'avocat stupéfait.

— Ni plus ni moins, monsieur, dit fermement Adolphe.

— Par exemple ! ricana Morinval.

— Clef-des-Cœurs ! appela le bossu. Dis bien à monsieur que s'il n'ouvre pas sa caisse à l'instant pour nous compter la somme que j'exige, tu vas lui brûler la cervelle.

L'ordre était précis et formulé d'une voix claire.

— Comment! fit l'avocat. C'est vous! vous le fils de Marianne! qui m'adressez une pareille menace?

— Pourquoi pas?

— Mais vous le savez bien.

— Je ne sais rien. Je ne vous connais pas. Faites bien attention, monsieur! Au premier signe de moi, Clef-des-Cœurs fera feu. Décidez- vous.

Morinval et les écumeurs eux-mêmes étaient interdits et quelque peu effrayés. Tant de froide résolution les déconcertait.

— C'est bien, dit sèchement l'avocat, je cède à la violence.

A ces mots, il se dirigea vers sa caisse, accompagné de Clef-des-Cœurs, qui lui servait obstinément de garde de corps.

— Il est heureux pour moi que j'aie touché mes revenus aujourd'hui même, murmura-t-il; sans cela...

— — Oh! je me serais contenté d'un bon sur votre banquier, répondit Adolphe.

Mais déjà l'avocat revenait vers lui, les deux mains pleines de billets de banque et de rouleaux d'or.

— Comptez, dit-il.

Le bossu compta.

— Monsieur, dit-il il y a sept mille francs de trop.

Et il repoussa sur un coin du bureau la somme qu'il venait de désigner.

L'avocat saisit les billets et les jeta dans sa caisse, qu'il referma.

— Maintenant, fit le bossu, nous allons nous retirer.

Il voulut se lever, mais il chancela et étendit les bras comme un homme ivre. Bouteleux et Ginglard s'empressèrent de le soutenir.

Il s'inclina alors devant Morinval, toujours aussi froidement que s'il se fût agi d'un étranger, et se retira,

porté par ses deux compagnons, soutenu par volonté plutôt que par ses forces défaillantes.

L'avocat le laissa partir, sans faire un geste, vaincu par un accablement intraduisible. Son fils! Cette façon de chef de bandits, c'était son fils!

Quant à Adolphe, sans se préoccuper des sentiments étranges qui animaient son père, il gagna Chatou avec beaucoup de difficulté. Mais là, il lui fut impossible d'aller plus loin.

— Je meurs! gémit-il, en s'évanoissant de nouveau dans les bras de Ginglard et de Bouteleux.

Ceux-ci frappèrent à la porte d'une auberge qui se trouvait sur la route de Saint-Germain et déposèrent le blessé dans une chambre. Clef-des-Cœurs alla chercher un médecin. Il lui raconta qu'un de leurs amis venait de se blesser avec son revolver et qu'il avait perdu déjà deux fois connaissance.

Le docteur accourut, déclara que l'état du blessé était désespéré, et que par conséquent il ne fallait pas songer à le transporter. Mais, dès que fut posé le premier appareil, le blessé, avait repris ses sens, protesta énergiquement contre cette décision, et voulut retourner à Paris, au domicile qu'il indiqua. Après avoir procédé au partage de la somme que lui avait donnée Morinval, il congédia ses compagnons et ne garda auprès de lui que Bouteleux et Ginglard.

L'un d'eux alla chercher une voiture, qui s'achemina lentement vers Paris. Mais tous ces pas, toutes ces démarches, tous ces évanouissements avaient fait perdre un temps précieux. Il était midi quand le bossu arriva chez lui.

Ainsi qu'il l'avait expressément recommandé à Raphaël, celui-ci n'avait interromput par aucune question le récit qu'Adolphe venait de lui faire. D'ailleurs, cette véritable confession avait anéanti les forces du blessé.

Il s'était renversé sur son oreiller dans un état effrayant de faiblesse. Raphaël le contemplait en silence. Ainsi s'expliquait pour lui le mystère qui pesait sur les relations de l'ouvrier relieur avec l'imaginaire patron Durand. Durand, c'était la bande des Ecumeurs de rivières! Les secours qu'il faisait parvenir si discrètement à Marianne par l'intermédiaire de son fils, c'était le fruit du vol! Et tout le monde y avait ajouté foi! Et seul, peut-être, Raphaël avait pressenti cette douloureuse vérité.

Que devait-il faire? Fallait-il abondonner ce malheureux au sort qu'il lui était réservé? C'était impossible. Le service qu'Adolphe lui avait rendu, service que le pauvre diable allait peut-être payer de sa vie, était trop important pour que Raphaël s'arrêtât à de semblables scrupules. Il résolut donc de sauver d'abord l'infortuné et ensuite de l'arracher à la vie périlleuse qu'il avait menée.

Il s'empressa autour de lui, le ranima à l'aide de la potion que le docteur avait fait préparer et lui prescrivit un silence absolu; mais le blessé était dans un état d'indicible agitation.

— Eh quoi! fit-il. Après les aveux que vous venez de recevoir, vous ne me repoussez pas?

— Non, répondit Raphaël. Il y a dans votre passé deux choses qui vous méritent le pardon à mes yeux: l'amour que vous ressentiez pour votre mère et le danger que vous avez bravé pour moi. Avec de pareils sentiments, je ne désespère pas encore de votre avenir. Ce qui m'étonne le plus, je ne vous le cache pas, c'est que, bon et courageux comme vous l'êtes certainement, vous vous soyez laissé glisser sur la pente fatale où je vous arrête aujourd'hui. Mais vous ne serez plus exposé à ce danger. A dater d'aujourd'hui, je suis chargé de vous le dire, M. de Savenay vous servira une pension

viagère de douze cents francs. Si vous désirez vous établir, fonder un atelier de reliure, je tâcherai de vous faire donner le capital, et j'y parviendrai, je l'espère. Tenez, je dîne chez lui ce soir. Voulez-vous que je lui en parle?

Le blessé poussa un profond soupir de regret.

— Ah! c'est dommage! murmura-t-il.

— Allons! fit Raphaël, volà que vous vous laissez encore envahir par ce découragement qui vous a perdu! Ne vous démoralisez pas ainsi, morbleu! Vous n'êtes pas encore mort.

— Non, mais je n'en vaux guère mieux, balbutia Adolphe à bout de forces et d'haleine.

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller: sa respiration difficile, saccadée, ressemblait à un déchirement. Ses yeux se cernaient d'un cercle noirâtre, son nez se pinçait, ses traits se décomposaient, son visage se couvrait d'une teinte livide.

Raphaël, les yeux agrandis par la frayeur, assistait à ce dépérissement rapide.

Il allait prodiguer de nouveaux soins à ce pauvre diable, lorsque sa mère entra, accompagné de la sœur qu'elle était allé chercher. Ils installèrent cette digne fille auprès du bossu, après lui avoir indiqué les soins que le docteur avait ordonnés et après lui avoir laissé par écrit son adresse, pour le cas où l'état du malade empirerait.

Raphaël descendit alors et put donner à sa mère l'explication des évènements dont elle avait été témoin depuis quelques jours.

— Seulement, ajouta-t-il, souviens-toi que c'est la confession d'un mourant que j'ai reçue et que son secret ne nous appartient pas — à moins que la justice ne nous en demande compte après sa mort. Jusque-là, même aux yeux du baron, nous ignorons ce qui s'est passé.

Madame Desarceaux comprit la justesse de cette recommandation et s'engagea au secret le plus absolu.

A cinq heures et demie, avant de se rendre chez M. de Savenay, Raphaël entra chez le bossu.

Le docteur était venu, avait prescrit de nouveaux remèdes, et avait annoncé qu'il reviendrait dans la soirée. Adolphe n'allait pas mieux. Il ne parlait plus. Sa respiration n'était plus qu'un cri rauque, pénible à entendre.

La sœur de charité avait ouvert son livre. Raphaël y jeta les yeux et frissonna. En tête de la page il avait lu : " Prière pour les agonissants,"'

Il redescendit en toute hâte, offrit son bras à sa mère et partit.

En toute autre circonstance, cette invitation eût été pour lui une véritable fête. Aussi, à mesure qu'il s'éloignait de la rue Venise et se rapprochait de la rue Sainte-Anne, le visage bistré d'Adolphe s'effaçait insensiblement de sa pensée devant l'image fraîche et rose de Berthe. La joie qu'il éprouvait, d'abord contenue par les confidences qu'il avait reçues, par le spectacle auquel il venait d'assister, lui réchauffait peu à peu le corps et les sens. Que devait-il résulter pour lui de cette entrevue ! Il l'ignorait. Il allait voir Berthe, cela lui suffisait.

Quand il sonna à la porte du baron, tout vestige de tristesse avait disparu ; le cœur lui battait avec force, il ne s'appartenait plus. Il était tout entier à cette jeune fille, qui lui avait gardé religieusement son amour à travers les vicissitudes qui les avaient accablés.

Ce qui refroidit un peu l'enthousiasme de Raphaël, ce fut l'aspect grave et réfléchi du baron.

Il introduisit ses invités dans le salon, les fit asseoir et garda pendant quelques minutes un signal assez désobligeant. Enfin comme s'il avait pris un grand parti, il redressa la tête.

— Aussi bien, fit-il, il faut en finir avec ces tergiversations.

— Pardonnez-moi, reprit-il en s'adressant collective-

ment à Raphaël et à sa mère, si je vous ai oubliés un instant, mais il m'a fallu un certain courage, je ne vous le cache pas, pour adopter la décision que je vais vous soumettere. Maintenant que mes irrésolutions sont fixées, et de peur qu'elles ne me poursuivent encore, j'aime mieux en finir tout de suite.

" Depuis hier, j'ai longuement, très-longuement réfléchi. La conversation que j'ai eue avec ma fille, la reconnaissance que votre dévouement m'a inspirée, ont triomphé de mes scrupules. Je ne suis plus le baron de Savenay, l'orgeuilleux descendant d'une des plus anciennes familles françaises, je suis un père de famille, qui n'a plus qu'un enfant, un seul, auquel il ne peut même pas transmettre son nom ni son titre.

Berthe, qui avait baissé le yeux, les releva tout à coup, comme si elle avait dû mieux entendre.

Quant à Raphaël, il écouta avidement.

— Tout ce que j'ai souffert pour en arriver là, je viens de vous le dépeindre en quelques mots, poursuivit le baron. Oui, vous voyez en moi le plus malheureux des gentilhommes, car je vais faire en un instant abnégation de mes sentiments les plus chers, des préjugés au sein desquels trente ou quarante générations d'aïeux m'ont élevé. Loin de vous offenser de ma franchise, sachez-moi donc quelque gré du courage que je vais déployer. Réparer autant que possible le mal que j'ai causé, voilà quel est en ce moment le mobile de ma conduite. Indirectement, très-involontairement surtout, vous n'en doutez pas, j'ai appelé sur votre famille, madame Desarceaux, trois calamités effroyables : la mort, la désunion, la ruine. Il est temps que j'y apporte un peu de joie.

" Tant que je suis resté pauvre, j'ai courbé la tête, reprit le baron, mais à présent que je suis à la veille de recouvrer une fortune amoindrie déjà par tant de revers, il ne serait ni loyal ni juste que j'en jouisse paisiblement, sans que mon égoïsme vous invitât à en pren-

dre votre part. Or, pour vous y décider, je n'ignore pas qu'il n'existe qu'un moyen. Si je vous offrais naïvement de la partager avec vous, vous refuseriez, je le sais bien. Donc je suis bien obligé de poser à Raphaël cette question : Est-il vrai que vous aimiez Berthe ?

— Si je l'aime ! s'écria impétueusement Raphaël.

Mais le baron le calma d'un geste.

— Pas de démonstrations, dit-il. Vous aurez le temps quand je ne serai pas là.

Alors il se tourna vers sa fille.

— Et toi, Berthe, tu es bien sûre d'aimer ce grand garçon-là ? demanda-t-il.

— Oui, papa, répondit-elle sur un ton de pensionnaire en faute et en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Eh bien ! mariez-vous ! fit le gentilhomme avec découragement.

Evidemment, ainsi qu'il l'avait franchement avoué, il n'avait adopté ce dénouement qu'après des hésitations innombrables, des combats acharnés.

De tout autre que lui, Raphaël aurait peut-être refusé une proposition formulée en termes semblables, mais il connaissait de longue date M. de Savenay, il comprenait quel effort surhumain cette décision lui avait coûté, il lui sut gré de l'immensité du sacrifice.

— Oh ! monsieur... balbutia-t-il, confondu...

Quant à madame Desarceaux, elle était positivement émue au-delà de toute expression. Elle ne put que serrer la main du baron dans les siennes, et déposer un baiser sur le front de Berthe, qui s'était jetée au cou de son père et lui faisait un collier de ses deux bras enlacés.

— Va, nous t'aimerons bien, lui glissait-elle à l'oreille.

Raphaël, lui, fit preuve d'un autre courage. Il ne s'approcha pas même de celle qu'il aimait, tant que l'occasion ne le plaça pas à côté d'elle. Il est vrai que cette occasion ne se fit guère attendre, puisque Marguerite vint annoncer que le dîner était servi.

La soirée s'écoula pour les deux amants dans des

transports intraduisibles de petites félicités. Le moindre geste, le plus léger signe, un pressement de main furtif, le frôlement des étoffes, prenaient pour eux les proportions d'un événement.

Le baron les observait en silence. Vers la fin du dîner, le bonheur dont rayonnaient tous les visages avait réussi pourtant à le gagner.

— Eh bien! oui, dit-il, mais nous quitterons la France, nous retournerons en Suisse.

— C'est cela, fit joyeusement Berthe en l'embrassant.

A dix heures, Raphaël et sa mère se retirèrent.

Il avait été fort peu question du bossu au milieu de cette allégresse universelle. Cependant M. de Savenay s'était informé de lui et avait été péniblement surpris d'apprendre qu'il était grièvement blessé.

— J'irai le voir demain, avait-il dit.

Raphaël, en arrivant, monta immédiatement chez Adolphe. Hélas! ce ne fut que pour tomber à genoux au milieu de la chambre!

Au chevet du lit, la sœur était agenouillée, à côté du prêtre qui récitait les prières suprêmes.

Au même instant, on frappa doucement à la porte.

Raphaël alla ouvrir et se trouva en présence d'un homme vêtu de noir et cravaté de blanc comme un notaire, un médecin ou un valet de chambre.

— Qui êtes-vous? Que demandez-vous? fit-il brusquement.

— Est-ce bien ici que demeure M. Adolphe Martin?

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de M. Morinval, savoir comment va...

— Ah! vous arrivez bien, s'écria Raphaël avec un rire strident. Eh bien, regardez, mon ami, et répétez fidèlement à votre maître ce que vous avez vu.

A ces mots, il poussa le domestique dans la chambre, et comme celui-ci s'arrêtait interdit, épouvanté:

— A genoux, monsieur, dit-il, en le forçant à l'imiter.

Le prêtre venait de se relever et versait sur le front du mourant l'huile du dernier sacrement.

Ce pardon solennel, accordé pour ainsi dire publiquement à ses fautes, rendit au blessé sa présence d'esprit. Son front s'illumina d'une joie céleste. Il reconnut Raphaël, lui fit signe d'approcher, et d'une voix éteinte :

— Vous donnerez les six mille francs que je vous laisse au premier abandonné...

Il ne put achever sa phrase. Un flot de sang monta à ses lèvres et l'étouffa.

Le prêtre se retira, suivi du valet de chambre, que cette scène avait vivement impressionné.

— Allez ! dit Raphaël en le voyant partir. Ne tardez pas à porter chez M. Morinval la réponse qu'il attend, sans doute, avec tant d'impatience.

Puis, quand la chambre fut déserte, quand aucun bruit ne vint plus troubler le silence que la mort avait fait autour d'elle, il s'agenouilla de nouveau.

— Que Dieu te pardonne comme je le fais, pauvre martyr ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Le surlendemain, il était seul derrière le corbillard qui conduisait vers sa dernière demeure cette victime de la misère et de l'inconduite.

Ce dernier hommage rendu par lui à l'homme qui avait si cruellement expié ses fautes, l'isolement absolu dans lequel il s'était trouvé, avaient fait naître de tristes pensées dans l'esprit de Raphaël.

Ce n'était plus avec la même satisfaction du cœur qu'il envisagea le sacrifice du baron de Savenay. Il lui répugnait d'accepter la main de Berthe dans de semblables conditions. Son amour l'avait emporté sur son amour-propre, mais ce second sentiment commençait à se révolter en lui contre les concessions qu'il avait faites. Il aurait souhaité d'être riche à son tour, afin de ne rien devoir à la générosité du gentilhomme.

Qu'allait-il faire ? Subirait-il le fardeau de la reconnaissance ? Refuserait-il la main de Berthe ?

Il hésitait. Il regagnait son domicile, bien décidé à communiquer à sa mère les scrupules qu'il éprouvait, lorsqu'un individu d'aspect bizarre s'arrêta sur le pas de la porte.

— Est-ce bien à M. Raphaël Desarceaux que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

L'inconnu tira de sa poche une lettre et la lui tendit.

Elle était du commissaire de police de Chatou, et priait M. Raphaël Desarceaux de passer dans son cabinet "toute affaire cessante."

Raphaël ne prit que le temps d'aller prévenir sa mère, et se rendit immédiatement au chemin de fer.

— Trois quarts d'heure après, il se présentait chez le magistrat.

Raphaël dut décliner ses noms, prénoms et qualités.

— Ainsi, dit le commissaire, vous êtes le fils d'Antoinette Morinval?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, monsieur ayez la complaisance de m'écouter. Un grand malheur vient de vous frapper: M. Morinval est mort cette nuit.

— Que dites-vous! s'écria Raphaël interdit.

— Oui, monsieur. C'est à ce sujet que je vous ai fait appeler, afin de vous donner les explications indispensables.

"Ce matin, un domestique de M. Morinval est venu nous prévenir qu'il avait trouvé son maître mort dans son cabinet. J'ai fait avertir le juge d'instruction, je me suis rendu avec lui sur les lieux, et nous avons constaté que M. Morinval était mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Ce qui nous a permis de vous faire appeler, c'est que nous avons trouvé sur son bureau une enveloppe non encore cachetée et que nous avons ouverte. Nous y avons trouvé un testament, tout fraîchement écrit, daté et signé, instituant comme légataire M. Raphaël Desarceaux,

fils d'Antoinette Morinval, sœur de la victime, à la charge par lui de restituer au baron de Savenay une somme de quatre cent mille francs. Vous pouvez en prendre connaissance."

A ces mots, le magistrat tendit à Raphaël une large et longue feuille de paier, lisiblement écrite, signée d'une main ferme, sur laquelle celui-ci jeta rapidement les yeux.

— J'ai pensé, ajouta le commissaire, qu'en votre qualité de neveu d'abord, de légataire universel ensuite, vous voudriez bien faire toutes les démarches nécessaires à l'inhumation, et j'ai pris pour vous les remettre les clefs de la maison. Les voici, monsieur.

Raphaël remercia le magistrat et s'éloigna, le cœur douloureusement serré. Il n'aimait pas son oncle, mais cette mort terrible, qu'aucun repentir n'avait précédée, que nul pardon n'avait adoucie, le frappa comme un épouvantable châtiment de la justice divine.

Comment annoncer à sa mère cette horrible nouvelle? Il le fallait bien pourtant!...

Il se dévoua à cette tâche difficile et rendit au coupable Morinval les mêmes honneurs qu'il aurait rendus au plus aimé de ses parents.

Cette fin n'a pas besoin de commentaires.

Eprouvée par tant de douleurs accumulées, madame Desarceaux ne voulut pas rester à Paris un jour de plus. Le lendemain du service funèbre, après avoir pleuré et prié pour ce frère dénaturé, elle partit pour la Suisse en compagnie de Berthe et du baron de Savenay.

Raphaël resta à Paris pour surveiller la liquidation de cette riche succession.

Trois mois après tout était terminé.

Cette fois il portait plus haut la tête, car il pouvait accepter sans rougir la main de celle qu'il aimait.

C'est là qu'ils oublient aujourd'hui les terribles catastrophes par lesquelles ils ont été si longuement et si cruellement éprouvés.

FIN

CE

Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance	Library University of Ottawa Date Due

a39003 003294492b

CE PQ 2423
.S326E2 1903
COO SAUNIERE, PA LES ECUMEURS
ACC# 1226990